DISCOURS
PRONONCEZ
DANS LES
CONFÉRENCES
DE
L'ACADEMIE ROYALE
DE PEINTURE
ET DE SCULPTURE.

Par M. COYPEL Ecuyer, premier Peintre du Roy, de Monseigneur le Duc d'Orleans Regent; & Directeur de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture.

A PARIS,

De l'Imprimerie de JACQUES COLLOMBAT Imprimeur ordinaire du Roy, & de l'Académie Royale de Peinture & Sculpture; ruë S. Jacques, au Pelican.

M. DCC. XXI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

Ex Libris Jacobi Francisci Colombo

A SON ALTESSE ROYALE
MONSEIGNEUR
LE DUC D'ORLEANS
REGENT DU ROYAUME.

Monseigneur,

J'ay l'honneur de Vous consacrer mes reflexions sur la Peinture ; Cet Art

que tous les Siécles ont àdmiré, que les plus grands Princes ont chéri & qui reçoit aujourd'huy un nouvel éclat de la protection Singuliére dont VÔTRE ALTESSE ROYALE *l'honore ; protection d'autant plus glorieuſe que le génie, le gouſt & les lumiéres vous rendent auſſi respectable que le rang & la naiſſance. & qui peut mieux que moy attester en particulier une verité Si connuë ailleurs par rapport à toutes les autres Sciences ? Dans les converſations où vous trouviez bon,* MONSEIGNEUR, *que j'euſſe quelquefois l'honneur de vous entretenir des principes de la Peinture ; je ſuis toujours ſorti d'auprès de V. A. R. beaucoup plus inſtruit dans mon art même, que je ne l'étois auparavant. Combien d'autres perſonnes diſtinguées par leurs ta-*

lents, se sont fait un devoir & une gloire de publier la même chose? témoin ce grand Poëte si connu par ses Satyres & si ennemi de la flaterie, qui n'en parloit jamais qu'avec une admiration extraordinaire. La grandeur du génie, la Valeur, la Justice, la Magnanimité, la Prudence, la Fermeté, la Constance enfin au milieu des plus terribles tempêtes, cette douceur affable qui pénétre les cœurs; sont des vertus qui forment les plus parfaits Heros, & dont il est aisé de faire une juste application à ces grands traits de vôtre vie qui ont été suivis de l'applaudissement des hommes & que la Renommée a consacrez. Mais je crains que V. A. R. ne me reproche déja la liberté que je prends de rapporter ces veritez, parce que

toutes simples qu'elles sont, elles renferment les plus justes loüanges. Je m'arrête donc, MONSEIGNEUR, malgré le zéle qui me force en quelque sorte à parler de choses trop élevées. Je laisse à la France, pour qui vous sacrifiez vôtre repos, à l'Europe à qui vous avez procuré la tranquilité, en même tems que vous avez rétabli la paix de l'Eglise; à vos Ennemis, s'il étoit possible que V. A. R. en eût encore, à publier plus dignement ces glorieuses véritez. Mon Silence en cette occasion sera une nouvelle preuve du profond respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

De Vôtre Altesse Royale

Le très-humble & très-obéïssant serviteur,

COYPEL.

PREFACE.

J'Avois fait, étant encore fort jeune, pour mon instruction particuliere quelques Vers sur la Peinture; je les avois abandonnez, & même perdus de vûë, pour ne pas dire absolument oubliez. Après un espace de temps fort considerable, le Ciel m'ayant donné un Fils avec une inclination & des dispositions particulieres pour ce bel Art, qu'il embrassa, pour ainsi dire, malgré moy, & entraîné seulement par la force de son génie; je m'avisai de luy former une Epitre de ces Vers faits depuis si long-temps. Excité donc par ses talens, j'entrepris ce petit Ouvrage; je l'achevay & luy en donnay une Copie que je luy recommanday de ne montrer à personne. Depuis, Monsieur de Pille, si connu par ses Ecrits sur la Peinture, & avec qui j'avois vêcu dans une amitié tres-étroite dés ma jeunesse, revint en France, aprés les longs voyages où il avoit été engagé pour le service du Roy. L'extrême passion que nous

avions tous deux pour la Peinture, & la joye de nous revoir après une tres-longue abſence, redoubla & reſſerra les nœuds de notre amitié ; nous nous voyïons régulierement tous les jours ; il me communiqua le Manuſcrit de ſon Ouvrage ſur la vie des Peintres ; & comme il continuoit toujours à écrire ſur la Peinture, j'étois toujours le confident de ſes Ouvrages à meſure qu'il les produiſoit. Cette confiance, autant utile qu'agréable pour moy, m'engagea à quelque retour ; je luy communiquay mon Epitre pour en avoir ſon ſentiment ; je ne ſçay s'il ne l'approuva point trop ; je le priay cependant de n'en pas parler, & je ne ſçay s'il me le promit bien fort ; mais en tout cas il ne me tint pas parole ; car nous étant trouvez quelques jours aprés à dîner chez un de nos amis communs, avec Monſieur Deſpreaux qui m'honoroit depuis long-temps de ſon amitié. Sur la fin du repas, Monſieur de Pille s'échapa à luy parler de mon Epitre ; de maniere qu'il me demanda inſtamment de la luy faire voir ; je la luy rapportay quelques jours aprés ; il l'approuva, & me força en quelque ſorte à la faire imprimer ; il me dit de publier dans une Préface que c'étoit luy qui m'y avoit engagé ; il fit plus, il me donna l'idée de compoſer les Diſſertations que je hazarde de mettre au jour, & que je n'ay faites cependant qu'aprés la mort de cet illuſtre Amy. Preſſé encore par quantité d'autres Perſonnes reſpectables que j'ay le plaiſir de ne point nommer, par celuy que j'ay de vivre encore avec eux ; & cherchant à me diſculper plutôt qu'à me flatter, je preſente au Public ces Réflexions.

Entre les productions de l'induſtrie humaine, celles

qui raſſemblent l'utile & l'agréable ſont communément les plus difficiles, & celles que les hommes doivent le plus admirer & honorer. Peut-on legitimement diſputer cet avantage à la Peinture ? Quand je parle de la Peinture, je ne prétends pas parler d'un Art méchanique qu'une ſorte d'habitude & la pratique ſeule font acquerir ; je parle d'un Art que l'Antiquité la plus polie & la plus éclairée a regardé & honoré comme une eſpece de Divinité, & que l'ignorance confond quelquefois avec ſon apparence chimerique, ouvrage formé par les eſprits les plus peſans & les mains les plus groſſieres ; de-là vient que beaucoup de gens n'ayant pas une juſte idée de cet Art, & la rapportant à la baſſeſſe de ceux qui, parce qu'ils employent des couleurs & ſe ſervent de broſſes, s'imaginent être Peintres, comme un Maçon ſe fait appeller Architecte, parlent d'un Peintre comme d'un ſimple Artiſan, inhabile à tout, ſans litterature, ſans mœurs & ſans politeſſe ; mais comme dit la Bruyere, *Un Poëte eſt un Poëte, un Muſicien eſt un Muſicien ; mais Racine eſt Racine, Lully eſt Lully, & le Brun eſt le Brun.* Pluſieurs perſonnes à la verité regardent la Peinture comme un Art agréable ; mais ils luy donnent des limites trop étroites, & ſemblent le borner à amuſer ſeulement les yeux par la repréſentation des objets de la nature qui font plaiſir & qui ſont à leur portée, & proportionnent le mérite d'un Tableau aux ſujets qui conviennent à leur goût & à leurs connoiſſances : je ne veux point parler de ceux qui ne l'aiment que par rapport à leur vanité, ou à l'utilité que le commerce leur en fait recevoir ; mais je veux tâcher d'en donner

une idée plus juſte, plus convenable, & plus digne d'un ſi bel Art. Je commenceray par en faire voir la veritable utilité, & même la néceſſité; car on ne peut pas diſconvenir que, ſur-tout dans les Arts, ce qui eſt utile devient toujours néceſſaire. La Peinture eſt un Art qui par des lignes & des couleurs ſçait repréſenter aux yeux ſur une ſimple ſuperficie tout ce que l'Univers comprend d'objets viſibles; elle a pour objet la matiere & l'eſprit; en un mot la nature entiere qu'elle doit non-ſeulement imiter, mais ſouvent ſurpaſſer: elle eſt la mere de tous les Arts; parce qu'elle eſt elle-même l'Art du Deſſein. Philoſtrate dit dans la vie d'Apollonius, que la Peinture ne conſiſte pas ſeulement dans les couleurs; puiſqu'aux Peintres anciens une ſeule couleur ſuffiſoit: il eſt vray que ceux qui ſont venus enſuite en ont ajoûté quatre; & quoyque peu à peu ils les ayent augmentées, il eſt vray de dire que l'on peut quelquefois bien peindre avec des traits ſimples ſans aucune couleur; laquelle ſorte de Peinture (il faut cependant l'avoüer) ne repréſente que les Jours & les Ombres; cependant la marque naïve de la choſe ſe diſtingue parfaitement; on y découvre non-ſeulement la forme, mais même la penſée; on y diſtingue la modeſtie de l'audace, & toutes les paſſions quoyqu'elles n'ayent point de couleurs en elles-mêmes. Elle exprime en même temps le ſang, les cheveux & la barbe qui ne fait que commencer à poindre; la reſſemblance d'un homme blond & de blanche charnure, &c. & tout cela quelquefois d'un ſeul trait & d'une même maniere; & qui plus eſt, ſi nous venons à repréſenter d'un crayon blanc un Indien, il ne laiſſera pas de pa-

roître dans l'idée du ſpectateur comme un homme noir ; car ſon nez camus, ſes cheveux hériſſez & crépus, ſes groſſes jouës le feront diſtinguer & reconnoître. On voit par-là de quelle utilité eſt un Art qui, par de ſimples traits & par l'imitation du vray, vous repréſente les differens pays & ſemble vous y tranſporter ; qui vous fait connoître non-ſeulement les Mœurs, les Coûtumes, les Vêtemens ; mais les évenemens & en quelque ſorte l'Hiſtoire des Nations ; les Hommes & leur reſſemblance particuliere ; les Bâtimens divers, les Arbres, les Plantes, les Fleurs, la Terre & les Eaux, & toutes les eſpeces d'Animaux qui les habitent ; enfin tout ce que le Créateur a voulu former luy-même : c'eſt un langage qui peut être commun à tous les Peuples, que les ſourds entendent, & par lequel les muets peuvent ſe faire entendre ; ce qui engagea apparemment Auguſte, qui aimoit fort la Peinture, à la faire apprendre au jeune Q. Pedius, neveu de ce Pedius qui avoit été Conſul, qui avoit reçû les honneurs du Triomphe, & que Jules Ceſar avoit nommé héritier conjointement avec Auguſte. De quel ſecours & de quelle utilité n'eſt point à un Prince & à un grand Capitaine un Art par lequel il peut voir de ſon Cabinet la ſituation des Lieux, des Forteresſes, des Villes, ſçavoir les tracer luy-même pour en donner une juſte idée à ceux à qui il commande, même pour le campement des Armées, pour la Navigation, enfin pour tout ce qui regarde le grand Art de la Guerre ! Les Héros qui par le chemin de la Gloire, ſe flattent d'arriver à une eſpece d'immortalité (ambition preſque commune à tous les hommes)

peuvent trouver dans la Peinture tout ce qui peut exciter leur vertu aux plus grandes entrepriſes ; car notre Art non-ſeulement, comme l'Eloquence & la Poëſie, ſçait repréſenter à l'eſprit les évenemens memorables de l'Hiſtoire, & les faits glorieux des grands Hommes que la Renommée conſacre à la poſterité ; mais en repréſentant leurs images naïves, les fait ſortir de l'oubli, les fait, pour ainſi dire, revivre & paroître à nos yeux, & en fourniſſant des exemples, elle anime la vertu & luy donne de nouvelles forces ; porte dans le cœur de ceux qui en ſont dignes une vive émulation, non-ſeulement pour les imiter, mais pour les égaler, peut-être même pour les ſurpaſſer. Ceſar ne ſentit-il pas réveiller ſon courage, & les ſentimens glorieux de ſon ambition, quand il vit en Eſpagne l'image d'Alexandre le Grand ? Attentif à la conſiderer, & ſe repréſentant que le Heros au même âge où il ſe trouvoit alors, avoit preſque conquis le Monde entier, au lieu qu'il n'avoit encore rien fait de comparable, il ne pût s'empêcher de verſer des larmes excitées par le violent amour de la Gloire ; ce qui luy fit entreprendre les faits éclatans qui ont élevé ſon Nom juſqu'aux Aſtres, & l'ont rendu preſqu'immortel ? Un homme accablé ſous le poids d'une ancienne nobleſſe acquiſe, & meritée par d'illuſtres Ancêtres, dont il avilit tous les jours l'éclat ; ne peut-il pas être utilement frapé, & même touché en voyant la repréſentation des faits, & les images de ces Héros dont il ſe fait gloire d'être deſcendu ; c'eſt pourquoy les Romains avoient attaché à la nobleſſe du ſang une ſorte d'obligation de conſerver chez ſoy les portraits de ſes Ancêtres ? De-là vient en-

core que dans les pompes funebres, on portoit les images des Héros morts, pour exciter leurs descendans à imiter leur vertu.

On sçait que l'Eloquence s'étend à tout ce qui regarde l'esprit & le cœur; la Peinture a le même avantage. Plutarque dit que la Poësie est une imitation, & un Art correspondant à l'Art de la Peinture; tellement que la Poësie est une Peinture parlante, & la Peinture une Poësie muette. Ces Arts ayant donc également le pouvoir & la force d'immortaliser, pour ainsi dire, les Héros; ne peut-on pas ajoûter que la Peinture qui par ses images est non-seulement le Livre des Sçavans, mais même celuy des ignorans, en frapant également les uns & les autres, & en attirant en même temps les regards des Grands, & du Peuple entier; en se faisant entendre à toutes les Nations à la fois; qui sçait en séduisant les yeux, charmer l'esprit & le cœur; qui peut par la vivacité de l'imagination, la grandeur des idées, la justesse des pensées, & la fidelle exactitude de l'imitation, se conformer si étroitement à la nature, qu'en émouvant les ressorts les plus secrets des passions, elle semble se rendre maîtresse du cœur & de l'ame? La Peinture en représentant les objets de la nature, non-seulement semble occuper tous les sens par l'idée & l'imagination qu'elle charme & séduit, mais elle s'empare du plus vif de tout, qui est celuy de la vûë; elle sçait par les allegories donner à des choses invisibles des images corporelles qui les font voir en même temps aux yeux & à l'esprit. Traité de la Lecture des Poëtes.

L'utilité d'un si bel Art qui rend la vie aux choses passées, n'est pas seulement d'animer les hommes aux

vertus morales, elle les fait atteindre à cette gloire que la Renommée consacre à la posterité, elle peut encore élever l'ame à des veritez plus utiles & plus solides, qui sont celles de la Religion; j'ose même dire que si Dieu fait entendre sa voix par la parole des Orateurs Apostoliques, encore plus admirables par leur zéle que par leur éloquence, il touche quelquefois les cœurs les plus endurcis par les sentimens que peuvent inspirer tout à coup les images qui représentent les Mystéres sacrez & les Histoires saintes. Quel Chrétien! quel homme même n'est pas rempli d'une salutaire admiration, à la naïve & noble représentation de la constance & des souffrances de ces Héros du Christianisme, prodiges de sainteté, & modéles étonnans des plus hautes vertus, qui se livrant avec tranquilité à la fureur de leurs ennemis, sembloient élever des trophées à la veritable Religion sur les debris du Paganisme! Qui peut n'être pas vivement ému au spectacle touchant de l'Homme-Dieu, qui pour le salut du genre humain se livre luy-même aux plus rudes souffrances, & permet à la mort d'exercer son empire sur luy! Mais je crois avoir suffisamment établi la premiere Partie de ma proposition, je passe à la seconde, qui est l'Agrément.

Ce qui est utile doit être en même temps agréable. Il paroît même qu'il n'y a rien dans la Nature qui ne porte à la fois son usage & son agrément; tout ce qui sert à sa conservation sert ordinairement à l'embellir, & c'est sur ce principe que les hommes ont inventé toutes les Sciences & tous les Arts. Mais les Arts, dont l'objet principal est l'imitation de la Nature, s'y doivent conformer encore plus intimement que les

autres.

autres. Et comme il eſt vray de dire, après Platon & Ciceron, que tous les Arts ont une ſocieté entr'eux; on peut appliquer à la Peinture ce beau précepte d'Horace ſur la Poëſie; que le point de la perfection eſt de joindre l'utile & l'agréable : tant il eſt vray que la Peinture & la Poëſie ſont deux ſœurs, & que ce qui convient à l'une convient également à l'autre; même enthouſiaſme, même génie, mêmes principes. Mais pourquoy, dira-t-on, voit-on ſouvent des Peintres renommez peu ſenſibles aux beautez de la Poëſie, & encore plus de Poëtes tres-peu touchez de la Peinture? C'eſt apparemment que ceux qui ſont ſi inſenſibles, ne ſçavent point embraſſer toute l'étenduë de leur Art; car les Peintres doivent le ſublime de leurs Ouvrages aux grands traits de la Poëſie, comme les Poëtes doivent animer les leurs par ceux de la Peinture; c'eſt ce qui produit également dans ces deux Arts ce concert parfait qui enchante les yeux, l'eſprit, l'imagination & le cœur. C'eſt par-là que ces deux Arts, par un ſecours mutuel, mettant ſouvent l'eſprit dans la douce ſituation de la réverie & de la réflexion, portent l'ame, ſelon les images qu'elles luy préſentent, non-ſeulement à la joye, à l'eſperance, aux deſirs & à toutes les paſſions les plus aimables; mais que la tournant même du côté de la triſteſſe, ils luy font trouver dans ſa langueur un je ne ſçay quoy qui l'occupe agréablement; eſpece de volupté plus douce pour ceux qui ſont capables de la ſentir, que les tranſports agitez, tumultueux, toujours fatiguans & ſouvent dangereux, que ceux qui aiment le fracas du monde appellent veritables plaiſirs. J'ay oüi dire à un homme également célébre dans

les Sciences & dans les belles Lettres, à la vûë d'un Ouvrage de Peinture qu'il regardoit attentivement: Il faut que cela ſoit bien beau, car il me fait rêver & rêver agréablement; je ſçay que tous les hommes ne ſont pas capables de ces ſortes de réflexions; mais au moins ils ſentent tous par eux-mêmes que la Peinture orne & anime les lieux où elle eſt placée; & ſi elle ne peût occuper leur eſprit, elle ſçait au moins les amuſer & plaire à leurs yeux ſans qu'ils en ſçachent la raiſon. En effet, dans la retraite la plus triſte & la plus écartée, elle ſemble vous mettre toujours en compagnie; & vous ne vous trouvez, pour ainſi dire, jamais ſeul dans votre Cabinet que lorſqu'on en dérange les Tableaux: c'eſt un fait connu de tout le monde; car les hommes en general ſont ordinairement touchez de ce qui frape leurs yeux. Il eſt vray que cette converſation eſt muette; mais le langage des yeux n'eſt pas toujours le moins vif. Et n'eſt-ce pas un grand agrément de pouvoir s'entretenir avec plaiſir, en s'épargnant ſouvent d'entendre des diſcours frivoles, & ſe diſpenſant d'y répondre? ſouvent même on y gagne. La Peinture nous fait, pour ainſi dire, converſer dans l'abſence même avec nos amis, nos parens & tout ce que nous avons de plus cher; & non-ſeulement avec ceux avec qui nous vivons, mais encore avec ceux qui vivoient dans les temps les plus reculez: elle nous apprend, en nous amuſant agréablement l'eſprit & les yeux, leurs Mœurs, leurs Coûtumes, leurs actions Militaires, leurs Armes, leurs Vêtemens, leurs Edifices, leurs Pays, leurs Cérémonies & leur Religion; ainſi elle peut inſtruire ſans qu'il en coûte aucune pei-

ne ; on peut dire encore mieux, en procurant du plaiſir. Et pendant qu'on ſe croit ſoy-même occupé de tout autre choſe, elle augmente nos connoiſſances & nos lumieres preſque ſans que nous nous en appercevions. Quel plaiſir ce grand Art ne fait-il pas ſentir à ceux qui ſont capables de penſer, de méditer, & qui ſçavent mettre à profit les charmes de la tranquilité, unique & ſolide bien où l'homme puiſſe aſpirer, qu'il fuit cependant toujours en croyant même le chercher, & qui eſt tellement le but de la ſageſſe, que les Anciens ont regardé cette heureuſe tranquilité comme une Divinité à laquelle ils ont élevé des Temples & des Autels.

Ceux à qui le temperament ne permet pas de ſacrifier à cette Déeſſe, peuvent trouver matiere à exercer leur caractére vif & impétueux dans les diſputes que fourniſſent tous les Ouvrages de la Peinture ; car chacun a ſes idées & ſes préventions particulieres : les uns élevent le coloris aux dépens du deſſein, & les autres admirateurs zelez du deſſein ne font pas le cas qu'ils devroient des charmes du coloris. Celui-là, adorateur outré de tout ce qui porte le nom d'Antiquité, avec un air & un ton impoſant, qui tient ſouvent lieu d'eſprit & de goût, & va quelquefois juſqu'à ébloüir la raiſon même, mépriſe & déchire tout ce qui a été fait de ſon temps & dans ſa propre patrie. Cependant il ne faut pas croire, ſelon Tacite, que les Anciens nous ayent ſurpaſſez en tout : il ſe fait encore dans ce temps-cy beaucoup de choſes qui meritent d'être loüées & imitées par la Poſterité. Quelles manieres de penſer diverſes dans les hommes ! On en voit d'autres, enne-

mis déclarez des Anciens, ſacrifier la réputation des plus grands Hommes aux Ouvrages modernes les plus communs, & dégrader tout ce qu'il y a de plus reſpectable dans l'Antiquité, pour élever leurs amis vivans. Pline le jeune dit que c'eſt une heureuſe erreur de croire ſes amis plus parfaits qu'ils ne ſont; j'en tombe d'accord; mais je crois cependant qu'elle peut être dangereuſe; car beaucoup de gens font ceder la raiſon à la paſſion. On en voit qui affectent de n'aimer rien de ce qui fait plaiſir aux autres, & qui par un air ſingulier & une gravité orgueïlleuſe & mépriſante, croyent honorer beaucoup quand ils daignent regarder, & faire grace quand ils parlent. On en voit d'autres tellement inſenſibles, qu'à peine tiennent-ils du caractére de l'homme, moins par indolence que par ſtupidité, qui regardent tout ſans rien voir. La multitude ordinairement ſe laiſſant entraîner à l'impreſſion des autres, court où elle voit aller, & ne s'arrêtant qu'où il y a un plus grand concours, augmente ſouvent les voyes de l'erreur, & la fait triompher de la raiſon & de l'équité même. Enfin l'on peut dire que les choſes paſſent pour bonnes ou mauvaiſes ſelon le caprice du vulgaire, qui contredit aujourd'huy ce qu'il ſoutenoit hier, & qui change dans un inſtant de ſentiment comme d'humeur, & qui agit ordinairement plus par paſſion que par raiſon. Un jour que le Peuple d'Athénes approuvoit un avis de Phocion, celui-cy demanda à ſes amis, ſi c'étoit qu'il eût dit quelqu'impertinence, tant il avoit mauvaiſe opinion des jugemens & des ſuffrages du Peuple. Il ne faut pas ſur ce principe outrer trop la matiere; & quoyqu'il ſoit vray de dire que les plus

beaux ouvrages ; & qui ont le plus coûté à produire, dépendant de la fantaiſie d'autruy ; ayent ſouvent donné aux plus grands Hommes des dégoûts infinis ; s'ils ont attiré la cenſure des uns, ils ont été conſolez par l'approbation des autres : il ne faut donc ni ſe décourager ni trop s'enorgueïllir, & dans les heureux ſuccés il faut ſe préparer aux mauvais ; n'avoir pour but en travaillant que de plaire aux Sçavans équitables ; je ne dis pas cependant qu'il ne ſoit de la prudence de l'habile homme (pourvû qu'il n'ait pas la baſſe complaiſance de ſacrifier les véritables regles de l'Art) de s'accommoder au goût general du Public à qui il doit chercher à plaire ; mais le point juſte eſt difficile à trouver ; je crois cependant qu'une varieté bien entenduë, un grand goût aſſaiſonné de graces, quelquefois même d'enjouëment placé à propos, ſans abandonner jamais la verité ni la raiſon : tout cela, dis-je, doit faire eſperer un ſuccés aſſez general ; mais comme les plus grands ſuccés ſont ordinairement ſuivis de l'envie, les plus brillans ſont ſouvent effacez par un ſeul mauvais. L'ignorance groſſiere, le bandeau toujours ſur les yeux, s'attache en tâtonnant à chercher toujours des défauts ſans entrevoir jamais les plus grandes beautez. Il n'y a donc que ce qui eſt peſé à la balance des Sçavans, qui puiſſe ſervir de regle pour bien juger ; & c'eſt ce juſte diſcernement qui doit faire le plaiſir des Curieux éclairez.

Un homme que la vaſte étenduë de ſon génie porte à la fois à toutes les connoiſſances ; & qui eſt épris des beautez de la Peinture, a pû raſſembler dans ſes Cabinets les plus rares chefs-d'œuvre d'un ſi bel Art ;

plutôt pour ſatisfaire ſon goût & ſes propres lumieres, que pour en faire un ornement faſtueux. Cet homme éclairé, dis-je, ne peut-il pas trouver un délaſſement utile & agréable, aprés les travaux les plus ſérieux & les plus importans, en promenant ſa curioſité à les voir, à les examiner, les étudier même, avec l'eſprit d'une juſte critique ſur toutes les parties d'un Art auſſi étendu que le nôtre ? Quel plaiſir n'aura-t-il pas en comparant les talens differens des plus grands Maîtres & les parties qui les ont diſtinguez, ſoit ſur la maniere de penſer, ſur la force & la vivacité de l'imagination, les idées élevées, communes ou baſſes de l'invention, l'art & le ſçavoir de la compoſition ; ſur la fidelité de l'Hiſtoire & les traits d'érudition, le coſtume, les convenances, la nobleſſe & le grand ; ſur l'expreſſion generale & ſur les divers mouvemens de l'ame ; enfin ſur le goût du deſſein, la correction, la grace, le je ne ſçay quoy qui charme les vrais connoiſſeurs, le clair-obſcur, & le coloris general qui forment enſemble cette harmonie qui enchante les yeux, & ſur les couleurs locales, qui donnent à chaque objet leur propres caractéres de verité ? Quel plaiſir ne reſſent point un veritable connoiſſeur dépoüillé de prévention, en comparant les Anciens avec les Modernes, de reconnoître les principes & le goût que les derniers ont ſçû puiſer dans les premiers, dont ils ſe ſont utilement nourris, & qu'ils ſe ſont, pour ainſi dire, appropriez, & en même temps les beautez ſingulieres & ſublimes qu'ils n'ont peut-être pas ſçû atteindre ; & reconnoître de même quelques défauts des Anciens que les Modernes renommez ont pû corriger, & quel-

ques beautez qu'ils ont peut-être ſçû y ajoûter ? Il eſt vray que les Arts doivent leur origine & leur ſplendeur à la Grece & à l'Italie ; on ne peut pas le nier ſans un entêtement condamnable ; mais ſouvent les Arts, ſemblables aux oiſeaux de paſſage, quittent un climat pour arriver dans un autre. Il y a long-temps, dit Ciceron, qu'Athénes n'eſt plus pour les Sciences ce qu'elle étoit autrefois ; ſes propres Citoyens en ont abandonné l'étude pendant que les étrangers, attirez par le nom d'un lieu ſi célébre, y vont pour les apprendre. Un homme veritablement de goût, ne trouvera-t-il pas un ſenſible plaiſir à comparer les chefs-d'œuvres de ces grands & premiers modéles de l'Antiquité Grecque, avec les Ouvrages fameux que l'Italie a produits autrefois, & le goût different de l'antique Italie & de l'Italie moderne ; d'examiner enfin non-ſeulement le goût des temps, des Nations, le progrès & la décadence des Arts, la differente maniere de penſer, d'executer non-ſeulement des hommes divers, mais encore du même homme ſelon l'âge different, & le changement de temperament, & de voir des choſes dignes d'admiration dans des ouvrages qui ne ſe reſſemblent ſouvent en rien ? Il n'y a, dit Ciceron, qu'un Art de Sculpture où éclatent par le merite de leurs ouvrages Myron, Polidate, Lyſipe, tous differens entr'eux, & chacun excellent dans ſon genre. Il n'y a de même qu'un Art de Peinture ; Xeuxis, Aglaophon, Apelle ſemblent tous trois y avoir atteint la perfection ; cependant la maniere de l'un n'eſt rien moins que la maniere de l'autre. Il faut convenir que la Peinture occupe ſi agréablement à la fois, les yeux, l'eſprit & l'imagination, que ſouvent

par une eſpece d'enchantement, elle adoucit le ſouvenir des douleurs paſſées, & même le ſentiment des douleurs preſentes. Non-ſeulement ce bel Art cauſe des plaiſirs infinis à ceux qui l'aiment & le connoiſſent ; mais ceux qui l'exercent avec diſtinction trouvent dans leurs occupations des attraits que l'on ne peut exprimer. Quel contentement ſecret n'eſt-ce pas en effet de voir naître ſous ſes doigts une eſpece de creation, & par l'effort de l'imagination, par de ſimples traits, & l'intelligence des lumieres & des ombres, faire paroître des corps & des objets qui ne ſont point ; & en trompant agréablement ſes propres yeux, pouvoir ſe flater de tromper encore ceux des autres ! Quel charme n'eſt-ce pas, en échauffant ſon génie, de remplir ſon eſprit des plus hautes idées, & de tout ce que la nature entiere peut contenir ! Le plaiſir de ce travail eſt ſi doux, que je me ſouviens d'avoir entendu dire à Rome, par les diſciples & les parens du Cavalier Bernin, que lorſqu'ils le tiroient malgré luy de ſon travail exceſſif, ſoit en Architecture, en Sculpture, ou en Peinture, il leur diſoit ordinairement : Ah ! pourquoy m'arrachez-vous d'auprés de ma maîtreſſe. Quel plaiſir flateur pour les grands Peintres, de voir les Palais & les Temples tirer leur pompe & leur magnificence de leurs travaux & de leurs productions, d'y charmer les yeux, l'eſprit & le cœur, non-ſeulement des perſonnes éclairées, mais quelquefois même du vulgaire le plus ſtupide & le plus ignorant ! Quelle ſatisfaction d'embellir & d'orner ſa patrie, d'y attirer même les Nations étrangeres ; & malgré l'éclat & le précieux de l'or & de l'azur, voir ſon Art l'emporter ſur la matiere,

&

& ſon nom paſſer à la poſterité ! Car il eſt encore parlé d'Apelle, digne favori d'Alexandre le Grand : je ſçay que ce plaiſir flateur eſt quelquefois, & tres-ſouvent interrompu & troublé par beaucoup de dégoûts ; tantôt par des travaux infinis peu connus ou peu récompenſez, ſoit par les fauſſes déciſions de l'ignorance altiére, ou par ſon ſtupide mépris. Celuy qui ne connoît pas l'Art, n'eſt point à portée, comme le remarque Ciceron, d'admirer celuy qui l'exerce ; mais le grand Homme, qui doit toûjours avoir en vûë la gloire, doit plutôt ſonger à bien faire qu'à être récompenſé ; il doit même toujours s'attendre aux traits de l'injuſtice & de l'envie, & ſe dire à luy-même : L'amertume de nos travaux pourra être adoucie par l'honneur qui nous en reviendra un jour. En effet, la Peinture & les grands Peintres ont été honorez dans tous les temps.

La Peinture eſt ſi noble & ſi élevée, qu'il ſemble qu'elle tire plutôt ſon origine du Ciel même que des hommes : auſſi les Anciens diſoient que cet Art étoit de l'invention des Dieux ; parce qu'il repréſente tout ce que les ſaiſons font naître ſur la terre, tout ce qui paroît dans les Cieux ; & qu'il ſemble s'élever même juſqu'à la demeure des Immortels. Les Egyptiens, ſelon Pline, ſont les premiers Hommes qui ſe ſont attribuez l'honneur de l'avoir inventée, de l'avoir même poſſedée ſix mille ans avant qu'elle paſſât dans la Grece. Quant aux Grecs, les uns diſent que ce fut à Sicyone, les autres à Corinthe qu'elle prit ſa naiſſance ; tous cependant s'accordent en un point, & paroiſſent convenir que ſon origine vient de l'ombre d'une perſonne

dont on tira le profil ; quelques-uns ont dit que ce fut une fille qui voyant ſur un mur l'ombre de ſon Amant, en marqua tous les traits exterieurs. Si cela eſt, ſon origine en eſt d'autant plus noble, puiſqu'elle vient d'un Dieu qui, ſelon Héſiode, a débroüillé le cahos, & qui a, pour parler le langage des Poëtes, ſoumis à ſes loix, non-ſeulement tous les hommes, mais tous les Dieux, & leur Souverain même, qui d'un ſeul regard faiſoit trembler l'Olympe. Il eſt donc certain qu'elle doit ſon origine à l'ombre d'une perſonne dont on tira les traits exterieurs & le profil. Pluſieurs diſent que cette invention du trait extérieur eſt dû à Philoclés l'Egyptien, ou à Cléantes de Corinthe. Enſuite on y ajoûta une ſeule couleur ; les jours & les ombres contribuerent aprés à y donner quelque relief ; mais tout cela ſi imparfaitement, qu'il eſt vray de dire que ſi les Anciens ont eu la gloire de l'inventer, ceux qui ſont venus enſuite ont eu l'avantage de la perfectionner ; tant il eſt vray que ce qui eſt le plus ancien, quoiqu'il ſoit le plus rare, n'eſt pas toujours le plus parfait.

La Peinture a paſſé vrai-ſemblablement de l'Egypte dans la Grece, & de la Grece en Italie ; & cette reſpectable & ſçavante antiquité connoiſſant l'utilité & l'agrément de ce bel Art, non-ſeulement combloit d'honneur les grands Peintres, mais rien ne luy coûtoit quand il s'agiſſoit d'acquerir leurs rares chefs-d'œuvre. On lit qu'ils pouſſoient même la reconnoiſſance juſqu'à donner des Villes entieres aux grands Maîtres de l'Art. Il fut défendu par un Decret public à ceux qui étoient dans la ſervitude, d'exercer cet Art qui ne

convenoit qu'à la Nobleſſe ; Ariſtote qui l'avoit diſtingué des Arts méchaniques, diſoit qu'il falloit établir des Ecoles publiques pour enſeigner la Peinture à la jeune Nobleſſe. On dit que Pamphile Macédonien, homme fort ſçavant dans la Peinture, les belles Lettres & les Mathématiques, ne voulut jamais l'enſeigner à moins d'un talent par chaque diſciple pour dix années ; & qu'il en coûta autant à Mélanthe & à Apelle, dont le dernier a été tellement honoré & favoriſé d'Alexandre le Grand, qu'il défendit à tout autre qu'à luy d'entreprendre de le peindre. Ce Héros prenoit tant de plaiſir aux charmes de cet Art, qui parmi les plus grands travaux attire & flatte l'eſprit, qu'il alloit ſouvent voir Apelle dans ſon cabinet, & y paſſoit beaucoup de temps à luy faire l'honneur de s'entretenir familierement avec luy, & à le regarder travailler ; c'eſt cependant ce même Alexandre qui, inſtruit par Ariſtote dans la Philoſophie & dans les Sciences les plus ſublimes, ſembloit n'enviſager d'autre gloire que celle qui s'acquiert par les Armes, & qui paroiſſoit n'avoir d'autre but que de combattre, vaincre, & ſe rendre maître de l'Univers entier. Les Peintres fameux étoient tellement honorez, & ſi magnifiquement récompenſez, qu'ils l'étoient par les Republiques mêmes ; on n'épargnoit rien pour acquerir leurs Ouvrages. Atale donna cent talens d'un Tableau fait par Ariſte Peintre Thébain : Candaule paya encore plus un Tableau de Bulares. Enfin l'on ſçait que beaucoup de Peintres Grecs, parmy leſquels on nomme Zeuxis, croyant leurs Ouvrages plus précieux que l'or & l'argent, aimoient mieux les donner que de les vendre.

Les Tableaux que la Renommée avoit conſacrez, étoient envoyez à Rome parmi les dépoüilles des Nations vaincuës ; on les portoit dans les Triomphes, comme les choſes les plus précieuſes & comme des miracles de l'Art ; & les Romains, toujours imitateurs des Grecs, prodiguoient l'or pour attirer chez eux les Tableaux de la Grece ; Jules Ceſar & Auguſte n'y épargnoient rien, & on ſçait que Tibere paya un Tableau 7000 ſexterces.

Plus on eſt grand Homme, plus on eſtime les grands Hommes. Tout le monde a lû que le Roy Demetrius étant campé devant Rhodes avec une puiſſante Armée, & pouvant facilement s'emparer de cette Ville, en faiſant mettre le feu d'un certain côté où travailloit tranquilement Protogénes à un Tableau qu'il achevoit, & dont la réputation étoit venuë juſqu'aux oreilles de ce Prince ; il aima mieux lever le Siege de cette Place, que d'abandonner aux flâmes un Ouvrage ſi précieux.

Quels honneurs le fameux Titien n'a-t'il pas reçû de l'Empereur Charle-Quint, qui aprés luy avoir donné la Clef d'or, l'avoir fait Comte Palatin, & luy avoir accordé les priviléges les plus honorables & les plus diſtinguez, le combla de richeſſes ? Leonard de Vincy, tant aimé de Philippe Duc de Milan, eut encore l'honneur de l'être de François Premier, également Protecteur des belles Lettres, des Sciences & des beaux Arts : il expira même entre les bras de ce grand Roy, accablé d'une extrême vieilleſſe. Le grand Raphaël d'Urbin, à qui une trop prompte mort ravit à la fleur de ſon âge un Chapeau de Cardinal qui luy

avoit été promis par le Pape ; n'a-t'il pas été honoré & favorisé de tous les Princes de son temps ; ainsi que Michel-Ange qui l'a été, non-seulement de tous les Papes sous lesquels il a vêcu, mais des Roys, des Empereurs, & de l'Europe entiere. Le Cavalier Bernin a eu le même sort ; le Lanfranc, Pierre de Cortone. Et quels honneurs Rubens n'a-t'il pas reçûs des plus grands Princes de l'Europe ; jusqu'à être employé dans d'importantes négociations avec le titre d'Ambassadeur ? Le Roy d'Angleterre & les autres grands Seigneurs Anglois & Etrangers, honoroient tellement le merite de Vandeik, qu'ils ne dédaignoient pas d'aller souvent manger chez luy. On a vû en France Stella Chevalier de Saint Michel, aussi-bien que le Brun, comblé d'honneurs & de biens par Loüis le Grand ; Mignard de même. Carlomarate a été fait Chevalier par les mains du Pape en plein Senat. Tant de Peintres fameux ont été honorez, que l'on en a tres-peu vûs, non-seulement en Italie, mais encore dans les autres Pays, qui n'ayent été annoblis & décorez de la Croix de Chevalier : ceux à qui ces honneurs ont échapé, les ont manquez, quelques-uns par une espece de Philosophie, & d'autres par négligence ou bizarrerie d'esprit. Il n'est pas défendu de mettre en usage une industrie loüable fondée sur la verité ; car il ne suffit pas d'avoir des talens distinguez, il faut encore sçavoir les produire avec quelqu'avantage.

La Peinture la plus parfaite, est celle qui peut par la maniere de penser, par l'imagination, & l'execution de la main, représenter les figures des choses, & tous les objets de la nature ; la main cependant est ce qui con-

tribue le moins à l'excellence de cet Art ; elle ne doit qu'obéïr à la penſée, & n'eſt, pour ainſi dire, que ſon eſclave ; c'eſt pourquoy tant de Princes & de Héros ont pris plaiſir à s'y exercer. Fabius, d'une des plus nobles Familles de Rome, fit tant de cas de la Peinture, qu'il l'exerça luy-même ; & aprés avoir peint avec ſuccés le Temple dédié à la Santé, il fut ſurnommé Fabius Pictor, auſſi-bien que ſes Deſcendans. Jules Ceſar & Auguſte, de même que l'Empereur Antonin, ne dédaignoient pas de manier le Pinceau avec les mêmes mains dont ils portoient le Sceptre du Monde. François I. ne ſe délaſſoit jamais plus agréablement qu'à deſſiner ou à peindre ; Loüis XIII. avoit le même goût. Loüis le Grand a donné luy-même en deſſein les idées de pluſieurs Monumens qu'il a fait élever ; Monſeigneur, ſon Fils unique, a beaucoup deſſiné ; & Monſeigneur le Duc de Bourgogne avoit pour cet Art un amour & un génie declaré dés ſa plus tendre enfance. Chacun ſçait les talens extraordinaires pour la Peinture, qui ont brillé avec toutes les autres connoiſſances dans Monſeigneur le Duc d'Orleans ; & avec quel agrément il s'y exerçoit avant qu'il fut chargé du penible fardeau de la Regence. On ne finiroit pas, ſi l'on vouloit citer les grands Princes qui ont honoré, aimé & pratiqué un ſi bel Art ; on ne doit pas en être ſurpris ; car la Peinture ſemble, ſi je l'oſe dire, élever ceux qui l'exercent au-deſſus de la plûpart des autres hommes ; puiſque par un eſpece d'enchantement les grands Peintres oſent entreprendre d'imiter les Ouvrages de Dieu même.

Approbation de l'Académie Royale des Inſcriptions & belles Lettres.

L'Académie Royale des Inſcriptions & belles Lettres, a entendu avec plaiſir la plûpart de ces Diſcours ſur la Peinture, où M. Coypel joint à tout ce qui peut donner une parfaite connoiſſance de ſon Art, les traits d'une érudition peu commune. Fait à Paris au Louvre le 29. de Novembre 1720.

GROS DE BOZE *Secretaire perpetuel de l'Académie.*

Approbation de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture.

AUjourd'huy ſept Decembre 1720, l'Académie Royale étant aſſemblée pour les Conférences, Monſieur Coypel Ecuyer & premier Peintre du Roy, de Monſeigneur le Duc d'Orleans Regent, & Directeur de ladite Académie, a prononcé un Diſcours ſur la Peinture qu'il a compoſé, pour ſervir de Preface aux autres Diſcours prononcez ci-devant à diverſes Conferences, à la fin duquel il a dit qu'au deſir & à la priere de la Compagnie, il avoit remis ſes Manuſcrits au Sieur Collombat. L'Academie aſſemblée a jugé que l'impreſſion de ces Diſcours, qui ont été prononcez publiquement avec l'applaudiſſement general, tant de la Compagnie que de nombres d'Illuſtres Auditeurs qui s'y ſont trouvez, ſeroit tres-agréable aux Sçavans & aux amateurs de l'Art de Peinture, & tres-utile pour les Etudians qui voudront ſe perfectionner dans la pratique des choſes abſolument neceſſaires pour atteindre à la perfection de cet Art; c'eſt ce que Monſieur Coypel décrit & enſeigne parfaitement dans les Diſcours qu'il a compoſez ſur l'Art de la Peinture; & c'eſt le témoignage que l'Académie ſe croit obligé de rendre, en approuvant cet Ouvrage, & en le jugeant tres-digne d'être imprimé, ſuivant & conformement au Privilege que Sa Majeſté a bien voulu accorder à ladite Academie.

Extrait du Regiſtre de l'Academie Royale de Peinture & de Sculpture, & Copie delivrée au Sieur Collombat Imprimeur ordinaire du Roy & de la ſuſdite Académie, par moy Secretaire de l'Academie, le ſept Decembre mil ſept cent vingt.

Signé, TAVERNIER.

ARREST DU CONSEIL D'ESTAT DU ROY,

Du 28. Juin 1714.

Portant Privilege à l'Academie Royale de Peinture & de Sculpture, & aux Academiciens, de faire imprimer & graver leurs Ouvrages; avec défenses à tous Imprimeurs, Graveurs, ou autres personnes, excepté celui qui aura été choisi par ladite Academie, d'imprimer, graver ou contrefaire, vendre des Exemplaires contrefaits, à peine de trois mil livres d'amende; confiscation de tous les Exemplaires contrefaits, Presses, Caracteres, Planches gravées, & autres utensiles qui auront servi à les imprimer, &c.

EXTRAIT DES REGISTRES DU CONSEIL D'ESTAT.

SUR ce qui a été representé au Roy, étant en son Conseil, par son Academie Royale de Peinture & Sculpture, que depuis qu'il a plû à Sa Majesté donner à ladite Academie des marques de son affection, Elle s'est appliquée avec soin à cultiver de plus en plus les beaux Arts, qui ont toujours fait l'objet de ses exercices; & comme la fin que Sa Majesté s'est proposée dans l'établissement de ladite Academie, composée des plus habiles du Royaume, a été non-seulement que la jeunesse profitât des instructions qui se donnent journellement dans l'Ecole du Modele, des leçons de Geometrie, Perspectives & Anatomies, à la vûë des Ouvrages qui y sont proposez pour servir d'exemples; mais encore que le Public fût informé du progrès qu'y font les Arts du Dessein, de la Peinture & Sculpture, en luy faisant part des Discours, Conferences & Descriptions qui pourroient le lui faire connoître, principalement en multipliant par la gravûre & impression les beaux Ouvrages de ladite Academie Royale, afin de les conserver à la posterité, unique moyen de perfectionner les Arts, & d'exciter de plus en plus l'émulation. A CES CAUSES, Sa Majesté desirant donner à sadite Academie, & à tous ceux qui la composent, toutes les facilitez & les moyens qui peuvent contribuer à rendre leurs travaux utiles au Public. LE ROY E'TANT EN SON CONSEIL, a permis & accordé à ladite Academie, de faire imprimer & graver les Descriptions, Memoires, Conferences, Explications, Recherches & Observations qui ont été & pourront

ront être faites dans les Aſſemblées de l'Académie Royale de Peinture & Sculpture ; comme auſſi les Ouvrages de gravûre en taille-douce ou autrement, & generalement tout ce que ladite Academie voudra faire paroître ſous ſon nom, ſoit en Eſtampes ou en Impreſſions, lorſqu'après avoir examiné & approuvé leſdits Ouvrages de chacun des particuliers qui la compoſent, Elle les aura jugez dignes d'être mis au jour, ſuivant & conformement aux Statuts & Reglemens de ladite Académie; faiſant Sa Majeſté tres-expreſſes inhibitions & défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, Graveurs & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, excepté celuy qui aura été choiſi par ladite Academie, d'imprimer ou faire imprimer, graver ou contrefaire aucuns Memoires, Deſcriptions, Conferences & autres Ouvrages gravez ou imprimez concernant ou émanez de la ſuſdite Academie, ni d'en vendre des Exemplaires contrefaits en nulle maniere que ce ſoit, ni ſous quelques prétextes que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit de ladite Academie, à peine contre chacun des contrevenans de trois mil livres d'amende, confiſcation, tant de tous les Exemplaires contrefaits, que des Preſſes, Caracteres, Planches gravées, & autres utenſiles qui auront ſervi à les imprimer & contrefaire, & de tous dépens, dommages & intereſts. Veut Sa Majeſté que le preſent Arreſt ſoit executé dans ſon entier; & en cas de contravention, Sa Majeſté s'en reſerve la connoiſſance & à ſon Conſeil, & icelle interdit à tous autres Juges. Fait au Conſeil d'Etat du Roy, Sa Majeſté y étant: tenu à Marly le vingt-huit Juin mil ſept cent quatorze.

Signé, PHELYPEAUX.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : Au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, Nous te mandons & commandons par ces Preſentes ſignées de notre main, que l'Arreſt dont l'extrait eſt ci-attaché ſous le contre-ſcel de notre Chancellerie, ce jourd'hui donné en notre Conſeil d'Etat, Nous y étant, tu ſignifies à tous qu'il appartiendra, à ce qu'ils n'en ignorent, & faſſes pour ſon entiere execution tous actes & exploits neceſſaires, ſans demander autre permiſſion : Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Marly le vingt-huitiéme Juin l'an de grace mil ſept cent quatorze,

& de notre regne le ſoixante-douziéme. *Signé*, LOUIS. *Et plus bas :* Par le Roy, PHELYPEAUX.

L'An mil ſept cent quatorze, l'onziéme jour de Septembre, à la requête de l'Academie Royale de Peinture & Sculpture, établie par Sa Majeſté dans ſon Louvre à Paris ; J'ay Pierre Colin Huiſſier Audiencier aux Requêtes du Palais, demeurant ruë de la Juïverie, Paroiſſe S. Germain le Vieil, ſouſſigné, ſignifié & laiſſé copie imprimée du preſent Arreſt du Conſeil d'Etat du Roy, & Commiſſion ſur icelui obtenus aux fins y contenuës, au Sieur Charles Robuſtel Syndic de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, en leur Bureau & Chambre Syndicale ruë des Mathurins, en parlant à ſa perſonne, & ce tant pour lui que pour les autres Imprimeurs & Libraires, à ce qu'ils n'en ignorent, ait à y ſatisfaire, & faire ſçavoir à ſa Communauté ; lequel Sieur Robuſtel parlant que deſſus, a fait réponſe tant en ſon nom qu'en celui de ſes Adjoints & de ſa Communauté, qu'il accepte la preſente ſignification, & qu'il n'empêche que le preſent Arreſt portant privilege accordé par Sa Majeſté à ſadite Academie Royale de Peinture & Sculpture, n'ait ſon entiere execution ; en ſe conformant par ceux qui feront graver & imprimer quelques Ouvrages ou Eſtampes en execution dudit Arreſt, aux Reglemens rendus au ſujet de l'Imprimerie & de la Librairie, & notamment à l'Arreſt du Conſeil du 17. Octobre 1704, *qui ordonne, que de tous les Livres, Feüilles, Eſtampes & Gravûres, il en ſera fourni, avant de les expoſer en vente, huit exemplaires en la Chambre Syndicale de la Communauté ; & a ſigné*, ROBUSTEL, Syndic.

Contre laquelle réponſe j'ay, pour ladite Academie, réïteré les défenſes portées au ſuſdit Arreſt, & proteſté de tout ce qu'il y a à proteſter, & laiſſé copie, tant du ſuſdit Arreſt & Commiſſion ſur icelui que du preſent. Signé, COLIN, avec paraphe. *Contrôlé à Paris le* 13. *Septembre* 1714. *R.* 45. *f. folio* 72. Signé, PONTAINT, avec paraphe.

En vertu du Privilége ci-deſſus, l'Académie aſſemblée, a choiſi le Sieur Collombat Imprimeur ordinaire du Roy.

EPISTRE
A MON FILS,
SUR LA PEINTURE.

1. ENfin vous le voulez, ma réſiſtance eſt vaine ;
2. Un aſcendant plus fort malgré moy vous entraîne ; Page x.
3. Et de l'Art du Deſſein votre cœur trop épris,
4. Veut dans l'Académie en diſputer le prix.
5. Suivez donc les tranſports de cette ardeur extrême ;
6. Mais écoutez, mon Fils, un Pere qui vous aime. Page 5.
7. Sur cet Art peu connu, les divers ſentimens Page 6.
8. Peuvent vous entraîner dans des égaremens :

Page 11. 9. Cet embarras confus, rendant l'étude vaine,
10. Fait ſuivre en chancelant une route incertaine.
Page 30. 11. Quelques-uns revêtus du nom de Connoiſſeurs,
12. Arbitres ignorans, s'érigent en Cenſeurs;
13. Et voulant décider ſans goût, ſans connoiſſance,
14. D'un arreſt téméraire étalent l'inſolence.
15. Celui-ci pour avoir prodigué tout ſon bien,
16. A de rares Tableaux vantez par Felibien;
17. Et pour avoir appris quelque phraſe inutile,
18. Croit parler de Peinture auſſi-bien que de Pile.
19. C'eſt-là d'un ſi bel Art le deſtin malheureux;
Page 16. 20. Tel rempli de l'Auteur, dont il eſt amoureux,
21. Ne ſçauroit ſupporter que ce qui luy reſſemble:
22. Il trouve dans luy ſeul tous les talens enſemble;
23. Les beautez de l'eſprit, le deſſein, la couleur;
24. Et prenant ſon parti, toujours avec chaleur,
25. Souvent pour l'élever à la gloire ſuprême,
26. Veut l'exalter ſi haut qu'il le détruit lui-même.
27. Vous donc qui, ſecondé par un génie heureux,
28. Courez de ce bel Art le ſentier perilleux:
29. Evitant avec ſoin ces dangereux caprices,
30. Sur de ſages avis corrigez tous vos vices;

Consultez le public, & fuyez les flateurs, Page 57.
De vos plus grands défauts, lâches admirateurs.
Un Peintre qui se flate, en son orgueïl extrême, Page 20.
Connoissant peu son Art, se cónoît peu lui-même;
Et charmé de l'encens dont on vient l'entêter,
En nourrit les erreurs qu'il devoit rejetter.
Cedez à la raison sans nulle résistance;
Mais ne pechez jamais par trop de complaisance:
Evitez, s'il se peut, le fol aveuglement
De tout homme guidé par son entêtement.
Fuyez ceux qui, toujours entraînez par l'intrigue,
Prodiguent leur encens à la plus forte brigue;
Il est certains ressorts pour se faire un appui,
Et jusqu'à la loüange, on vend tout aujourd'hui.
C'est souvent l'interêt d'une injuste cabale
Qui fait qu'on vous éleve, ou que l'on vous ravale;
Et la foule imbécile, & sans discernement,
Sur un fat en crédit regle son jugement.
Meritez donc, mon Fils, de plus dignes suffrages,
Et qu'en votre faveur parlent seuls vos Ouvrages.
Les Tableaux enchanteurs, semez de toutes parts,
Semblent par leurs appas attirer vos regards:

Page 25. 53. Des grands Maîtres de l'Art contẽplez les merveilles;
54. Profitez avec ſoin de leurs ſçavantes veilles;
55. Que leur talens divers ſoient de vous reſpectez:
56. Mais fuyez leurs défauts en cherchant leurs beautez.
57. Suivant donc la raiſon, cette vive lumiere,
58. Cherchez dans le CORREGE une grande maniere,
59. Un grand goût de deſſein, un heureux choix du beau;
Page 75. 60. La grace, le naïf, le charme du Pinceau;
Page 84. 61. Mais n'en imitez pas, par un eſprit bizare,
62. Les caprices outrez où ſa verve s'égare.
Page 87. 63. Du fameux TITIEN le coloris charmant,
64. Dans ſes Tableaux exquis eſt un enchantement:
65. C'eſt-là que le Pinceau, par ſa docte impoſture,
66. Semble, en nous ſéduiſant, ſurpaſſer la nature:
67. Là des douces couleurs les tons harmonieux,
68. Par de divins accords ſçavent charmer les yeux.
Page 34. 69. On y voit du Pinceau les plus grands avantages,
70. Et la force & le vray frappent dans ſes Ouvrages;
71. Gardez-vous cependant, plein de ſon coloris,
72. D'être de ſon deſſein également épris.
73. Pour cet Art qu'on néglige, un plus parfait modelle
74. Offre à votre génie une route fidelle;

75. ANNIBAL vous y peut conduire ſeurement ;
76. En marchant ſur ſes pas on s'avance aiſément.
77. MICHEL-ANGE avant luy par un Deſſein ſévére,
78. D'un goût terrible & fier forma le caractére ;
79. Mais le ſoigneux CARACHE en démêla le beau,
80. Et ſçut y joindre encor les graces du Pinceau.
81. Du grand majeſtueux, puiſé dans MICHEL-ANGE,
82. Et du vray du CORRE'GE il fit un doux mêlange ;
83. Mais malgré ſes talens ſi juſtement vantez,
84. Il n'atteignit jamais les ſublimes beautez,
85. Dont le grand RAPHAEL, dés ſes premieres veilles,
86. Sçut étaler aux yeux les ſçavantes merveilles.
87. Il découvre à la fois les plus rares tréſors ;
88. Juſteſſe de contours, proportion des corps, Page 46.
89. Le deſſein élégant de l'antique ſculpture, Page 97.
90. Joint aux effets naïfs que fournit la nature ;
91. Un choix pur & ſçavant, de ſimples agrémens ;
92. Un grand goût de draper, de beaux ajuſtemens Page 115.
93. Négligez avec art, conduits avec prudence ;
94. Une docte ſageſſe, une juſte abondance,
95. Un génie à la fois, & ſublime & profond,
96. Aiſé, ſimple, ſolide, agréable, fécond,

97. Sage ſans être froid, & ſimple ſans baſſeſſe,
98. Grand ſans paroître outré, toujours plein de nobleſſe,
99. Profond ſans être obſcur, agréable ſans fard;
100. La raiſon y paroît ſouveraine de l'Art:
101. On ne l'y trouve point lâchement abaiſſée
102. Sous le joug dangereux d'une fougue inſenſée,
103. Qui par le faux éclat d'un feu pernicieux,
104. Fait la guerre au bon ſens pour ébloüir les yeux:
Page 131. 105. Là des expreſſions les beautez naturelles,
106. Nous offrent du ſujet les images fidéles:
Page 131. 107. Les mouvemens de l'ame y ſont peints doctement,
108. La force s'y fait voir unie à l'agrément:
109. Tout prenoit ſous ſa main un divin caractére;
110. Et ſuivant une route inconnuë au vulgaire,
111. Par les charmes touchans des ſimples veritez,
112. Il s'élevoit toujours aux ſublimes beautez.
113. Par ſes principes ſûrs votre étude guidée,
114. Rectifie, enrichit, ennoblit votre idée.
115. Laiſſez-vous donc charmer par ſes doctes appas;
116. En ſuivant ce grand Homme on ne s'égare pas.
117. Ses Diſciples fameux par leurs rares Ouvrages;
118. En rendent à nos yeux d'éclatans témoignages:

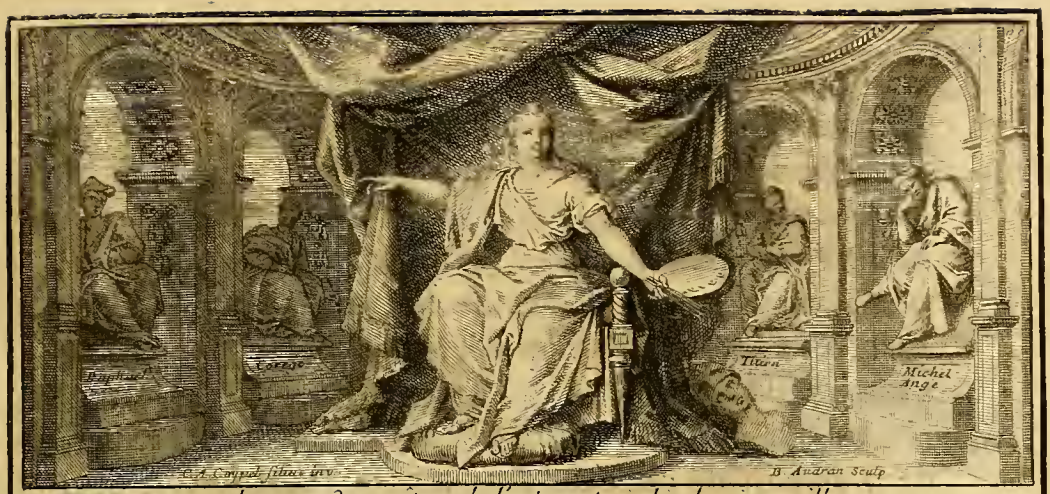
Jule, plus abondant par mille inventions,
Sçut enchanter l'eſprit par ſes productions;
Et fidéle amateur des beautez de l'antique,
Il en remit au jour la grandeur héroïque.
Heureux s'il eût pû joindre à ſa noble fierté
Un Pinceau moins aride & plus de verité!
Que de ſon feu divin la véhémente flâme
Echaufe votre verve & paſſe dans votre ame.
Allez, mon Fils, allez plein d'un hardi deſſein,
Semblable à Promethée, en faire un beau larcin.
On pardonne aiſément cette heureuſe fineſſe,
Quand le Peintre ſçait bien déguiſer ſon adreſſe,
Et qu'une autre beauté, jointe au beau qu'il a pris,
Coulant de même ſource, en égale le prix:
Mais loin ces Peintres froids preſſez dãs leur génie,
Qui dérobant des biens que le Ciel leur dénie,
Du merite d'autruy font valoir leur Pinceau,
Et de lambeaux exquis font un mauvais Tableau.
Voulez-vous donc, mon Fils, par une noble audace,
Chez la poſterité vous marquer une place.
De ces Peintres déja retracez dans mes Vers,
Découvrez avec ſoin tous les talens divers;

141. On peut les égaler quand on les ſçait comprendre,
142. C'eſt le ſens, c'eſt l'eſprit, c'eſt le goût qu'il faut prendre,
143. Un grand homme jamais ne fait rien au hazard,
144. Sur des principes ſûrs établiſſez votre Art;
145. Que la nature ſoit votre guide fidelle,
146. Et qu'aucun faux éclat ne vous écarte d'elle.
147. N'allez pas cependant, trop timide & peu vif,
148. Rallentir d'un beau feu le mouvement actif;
149. Saiſiſſez promptement l'inſtant qui vous anime,
150. C'eſt luy ſeul qui produit le grand & le ſublime.
151. Soyez ſur ce précepte attentif à ma voix,
152. Imitez la nature, & ſçachez faire un choix;
153. Tâchez de joindre enſemble & le grand & l'aimable,
154. Le tendre, le naïf, le fort & l'agréable;
155. Sçachez frapper l'eſprit en abuſant les yeux;
156. Soyez vif & correct, toujours harmonieux.
157. Il eſt dans les couleurs de douces ſympaties,
158. Qui par un art divin doctement aſſorties,
159. Sçavent charmer les yeux d'autant d'accords touchans,
160. Qu'à l'oreille ravie en offrent les beaux chants.
161. Des ombres & des jours ménagez l'avantage,
162. C'eſt de-là que dépend tout l'effet d'un Ouvrage.

Mais que de ce grand Art le myſtére enchanté,
Soit pris ſur la raiſon & ſur la verité.
* *Que dans tous vos ſujets la paſſion émüe,* Page 118.
Aille chercher le cœur, l'échauſe & le remuë,
Par des traits pleins de ſel ſemez de toutes parts,
Du docte curieux attachez les regards.
Je haïs d'un Peintre froid l'aveuglement extrême,
Qui rempant, & ſans force, eſt content de luy-même;
D'une exacte froideur mes yeux ſont rebutez,
J'aime mieux des défauts & de grandes beautez;
Mais n'allez pas pourtant, prompt à vous ſatisfaire,
Pour quelque faux brillant ſottement vous complaire;
Puiſez dans le vrai ſeul le ſolide & le beau,
Que la raiſon par tout guide votre Pinceau,
Auſſi-tôt vous verrez le Public équitable
Honorer vos travaux d'une voix favorable;
Et Louis attentif à proteger les Arts,
Pourra ſur vos talents jetter d'heureux regards;
Mais quel que ſoit l'effet de cet honneur ſuprême,
Ne ſoyez point rempli de l'amour de vous-même;

* Art Poëtique de M. Deſpreaux.

183. Et quelque grand éclat où vous puiſſiez vous voir,
184. De l'étude, mon Fils, faites-vous un devoir,
185. La Peinture demande une ardeur toujours vive,
186. Et pour s'en faire aimer, il faut qu'on la cultive.



..... des grands maîtres de l'art contemplez les merveilles .

DISCOURS
PRONONCEZ
DANS LES
CONFERENCES
De l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture.

Un aſcendant plus fort malgré moy vous entraîne Second vers de l'Epitre.

IL eſt certain, MESSIEURS, que pour ſe diſtinguer dans la Peinture, de même que dans la Poëſie, il faut que ce ſoit nôtre propre génie, ou pour mieux dire, la nature elle-même qui nous entraîne, & nous force à prendre un parti ſi difficile à ſoutenir. Ceux qui s'y engagent

ſans les talens que donne une naiſſance heureuſe, quelques ſoins qu'ils puiſſent prendre d'ailleurs, ne peuvent jamais que ramper : ils réduiſent ſouvent le plus noble de tous les Arts au niveau des plus vils Métiers. De-là vient que le commun du monde n'a pas pour la Peinture cette admiration que les perſonnes éclairées ne peuvent luy refuſer.

Pluſieurs perſonnes jugent de l'Art par le caractere de la plûpart de ceux qui l'exercent : & comme il ſe peut trouver qu'avec un eſprit borné, on parvienne à acquerir l'habitude de deſſiner & de peindre ; on croit qu'avec une pratique quelquefois pernicieuſe, dénüée d'art & de principes, on doit uſurper le nom de Peintre ſi difficile à mériter. Quelle étenduë d'eſprit ne faut-il pas avoir pour s'élever dans un art qui comprend, non-ſeulement tout ce qui eſt viſible dans la nature, mais qui doit foüiller dans les plus ſecrets ſentimens du cœur, pour les rendre ſenſibles aux yeux des hommes ? Car quoyque beaucoup de perſonnes croyent que la perfection de la Peinture ne conſiſte que dans le rapport & la reſſemblance aux objets viſibles de la nature, elle ne ſe borne pas là ; elle doit joindre à la fidelité de l'Hiſtoire toute l'élevation & le ſublime de la Poëſie, de même que la Tragédie : elle doit trouver des reſſorts qui remuënt les paſſions, & qui inſpirent à ſon gré la joye, la triſteſſe, la douceur, la colere & l'horreur : Elle doit par la force de ſes enchantemens nous tranſporter dans les Pays, & parmi les Nations qu'elle veut repréſenter. Enfin ſur une ſuperficie platte, elle doit, en abuſant les yeux, toucher le cœur, inſtruire l'eſprit, contenter la raiſon ; ſemblable à l'Epopée, elle s'éleve ſouvent juſ-

ques dans les Cieux, pour en rapporter aux hommes des idées divines, que l'effort de son génie luy a fait comme enviſager. Tout eſt de ſon reſſort, ſoit ſur la terre, ſur les eaux, ou dans les airs. Il faut que le grand Peintre ſe transforme en autant de caracteres qu'il veut en repréſenter. Il doit ſçavoir par d'ingénieuſes allégories donner des corps aux idées mêmes, & tromper tellement les yeux & l'eſprit, qu'il faſſe prendre pour des veritez des choſes qui n'ont jamais été, & qui ne peuvent jamais être.

Enfin l'on peut dire que le génie de la Peinture, eſt l'ame de tous les beaux Arts. Et pour ne parler que d'un ſeul, c'eſt-là que l'Architecture même puiſe la richeſſe de ſes idées. Le même eſprit que l'on appelle Pittoreſque, y jette ce tour ingénieux & noble pour la décoration, qui, franchiſſant à propos la ſéchereſſe des regles trop ſeveres, répand dans ſes Ouvrages un air de grandeur, de grace & de nobleſſe, que ce génie ſeul inſpire, & que tous les Livres & les Maîtres du monde ne ſçauroient preſqu'enſeigner.

Il eſt donc vray de dire que c'eſt un auſſi grand abus de donner le nom de veritable Peintre à ceux à qui la nature a refuſé ces grands talens, que d'appeller grands Poëtes ceux à qui il peut être échapé quelques vers agréables; ou à qui l'habitude a donné quelque facilité pour trouver des rimes, quoyque d'ailleurs manquant de ce feu divin & de cette élevation d'eſprit qui fait les Poëtes, ſont incapables d'atteindre à la grandeur de la Poëſie. Je dis plus; oſerois-je l'avancer? je crois que la ſeule faculté de deſſiner & de peindre, n'eſt à l'égard de la Peinture, que ce que la faculté du langage eſt à

l'égard de la Poëſie ou de l'Eloquence. Mais ce qui fait beaucoup en faveur de la Peinture, c'eſt que diſcourir eſt une opération naturelle à l'homme; & que deſſiner & peindre, ſe doit abſolument acquerir.

Je dis donc que comme un homme, pour ſçavoir s'énoncer dans la langue de ſon Pays, n'eſt pas pour cela ni Poëte ni Orateur; de même un homme qui a acquis la facilité de deſſiner ou de peindre des objets qui donnent même l'idée du naturel qu'il a voulu imiter, ne poſſede encore, pour ainſi dire, que le langage de la Peinture par lequel il peut parvenir à remplir l'idée de ſon Art, ſi ſon génie eſt d'une aſſez grande étenduë pour pouvoir s'y élever.

Il faut donc pour y réüſſir, non-ſeulement beaucoup d'eſprit, mais un goût naturel & délicat; l'imagination vive & abondante, de la ſenſibilité dans le cœur, de la nobleſſe dans les ſentimens, de la docilité & du courage enfin, pour reſiſter aux fatigues de l'étude, aux traverſes de la fortune, ſouvent même aux traits de l'envie.

C'eſt, je crois, le concours néceſſaire de tant de choſes qui faiſoit qu'autrefois chez les Grecs il n'eſtoit permis qu'aux Nobles d'exercer un Art ſi noble par luy-même, & qui demande des qualitez ſi éminentes; & de-là viennent auſſi les honneurs que l'on a rendus preſque dans tous les temps à ceux qui s'y ſont veritablement diſtinguez.

Sixiéme vers de l'Epitre. *Mais, écoutez, mon Fils, un Pere qui vous aime.*

LEs conſeils qui nous ſont donnez par des perſonnes dont l'amitié nous eſt connuë, nous ſont al-

ſeurément plus d'impreſſion que les autres. Car il entre ſouvent beaucoup d'amour propre dans la demangeaiſon de donner des avis. Combien de gens ſe perſuadent meriter tout l'honneur d'un Ouvrage ſur lequel ils auront fait une Critique heureuſe, dont l'Auteur même aura ſçû profiter. Ce hazard leur donne la liberté de critiquer toujours, de s'établir dans le monde pour les ſeuls connoiſſeurs, & les ſeuls arbitres du bon goût. Alors les déciſions ne leur coûtent plus; ils les font même ſans voir ce qu'ils critiquent, & ſans l'examiner; les ſimples les écoutent; les ignorans les admirent; & les Auteurs revoltez en ſont toujours les victimes. Alors les conſeils fatiguent; les meilleurs paroiſſent ſuſpects: l'Auteur s'appercevant que l'on ne les luy donne que par oſtentation, s'abandonne luy-même à ſa propre vanité; il s'obſtine; il s'opiniâtre, & ſe roidit ſouvent contre la verité même qu'il entrevoit. Qu'il eſt aiſé cependant de diſtinguer ce que l'amitié fait conſeiller, de ce que décide le vain orgueïl. Le veritable amy loüe en public ce qui peut être loüé, & critique en particulier ce qui luy paroît foible ou défectueux. L'homme vain & faſtueux loüe dans le tête à tête, & devient froid ou cenſeur impitoyable, quand il eſt entouré.

Mais ſi l'on doit écouter les conſeils de ceux qui nous aiment, l'on peut encore faire ſon profit de ceux qui nous haïſſent, & démêler des veritez importantes au milieu des injuſtices groſſieres que la paſſion & l'envie font éclater. Le plus ſûr, cependant, eſt de choiſir un amy fidéle, équitable cenſeur, qui nous marque ſincerement le défectueux de nos Ouvrages; qui ſçache nous éclaircir dans nos doutes, & réchauffer nos idées.

Soyons dociles à ſes remarques, comme il doit l'être de ſon côté aux réponſes que l'on pourra quelquefois faire à ſes critiques, quoyque judicieuſes. Gardons-nous donc d'imiter ceux qui charmez de leurs productions, employent plus de temps à ramaſſer des loüangeurs, qu'à meriter des loüanges : leurs complimens ne finiſſent point ; ils les flattent, ils les embraſſent pour ſe faire applaudir, & ſe mettent eux-mêmes ſur la tête les couronnes que l'on tarde trop à leur donner.

Septiéme vers de l'Epitre.

Sur cet Art peu connu les divers ſentimens.

COmme un des principaux objets que les Arts ſe propoſent eſt de plaire, il n'y a preſque point d'hommes qui ne croyent être en droit d'en juger. Il eſt certain que les principes & les regles n'ont été faites que pour arriver à ce but. Mais ces mêmes principes établis par ſucceſſion de temps ſur la raiſon & ſur l'experience, & qui ſont en general preſque les mêmes dans tous les beaux Arts, n'étant pas également bien entendus de tout le monde, font prendre le change à une infinité de gens. Car au lieu de ſe laiſſer entraîner à l'effet naturel que produit un Ouvrage, on veut ſe laiſſer toucher par methode, & ſe dépoüiller des ſentimens que la nature a mis en nous, pour ſoumettre ſon goût à des regles qui ſouvent n'étant pas entenduës, deviennent des préjugez qui nous aveuglent, au lieu de nous éclairer.

Qui ſont ceux qui jugent ordinairement de la Peinture ? Ce ſont, ou les Peintres mêmes, ou les gens du monde, qu'on ſuppoſe gens d'eſprit, & de ſentiment : ce ſont auſſi les Sçavans, gens de Lettres, les Curieux

& le Peuple en general. Examinons les manieres differentes dont toutes ces ſortes de perſonnes portent leurs jugemens.

Les grands Peintres, comme vous, MESSIEURS, qui ſçavent joindre aux principes de leur Art les lumieres de l'eſprit & d'une ſçavante experience, ſont, ſans doute, les veritables Oracles que l'on doit conſulter. Ils ne laiſſent point, comme les Peintres ordinaires, corrompre leur jugement par la force d'une longue & mauvaiſe habitude, qui mettant un voile devant les yeux, les empêche de voir la nature même, telle qu'elle eſt veritablement. La Peinture d'ailleurs étant, pour ainſi dire, comme un Coſne que l'on voit de differens côtez. La plûpart s'attachent à la partie où leur penchant, la portée de leurs lumieres ou leur éducation, les a placez, & jettent rarement leur affection ſur un autre côté. Ainſi chacun élevant uniquement les talens qu'il croit poſſeder, ne rend pas toujours juſtice à ceux qu'il peut avoir trop négligez. De-là viennent les ſentimens divers, les fauſſes opinions; ſources de tant de cabales, ces diſputes aigres & dangereuſes ſur les Ecoles differentes que l'on éléve, ou que l'on rabaiſſe ſelon ſes préjugez, ou ſes propres interêts.

Les gens du monde, perſonnes d'eſprit & de ſentimens, qui ne jugent que par un goût naturel & par les lumieres de la raiſon, n'étant prévenus d'aucune impreſſion que de celle de la nature, ne ſont pas, quoyque l'on puiſſe dire, ceux qui rencontrent le moins juſte. Ils s'embarraſſent peu des préventions des autres, & ne ſont point eſclaves du reſpect outré que l'on a quelquefois pour les morts. Les Pays où ſont nez les Auteurs

ne leur imposent point, & se laissant entraîner uniquement à ce qui leur plaît, le vray seul les saisit & les frappe : ils jugent souvent bien de l'imitation des objets ; ils sont émûs par les caracteres & par les expressions ; ils sont touchez de la beauté des idées, des pensées fines & ingénieuses de l'imagination, de la varieté & des bienséances : en un mot ils sont frappez de tout ce qui regarde la raison, l'esprit & le sentiment. J'avouë qu'ils doivent s'en tenir à l'effet, sans vouloir pénétrer dans le détail des mysteres de l'Art qui doivent être reservez aux grands Maîtres tels que vous, MESSIEURS, consommez dans l'étude & confirmez par l'expérience.

Les Sçavans & les gens de Lettres, qu'un grand Peintre doit souvent consulter & toujours respecter ; ces gens de Lettres, dis-je, quelque superiorité qu'ils doivent avoir sur les autres hommes pour sçavoir juger sainement, ne laissent pas quelquefois d'être trop insensibles à de grandes beautez. Le Mathematicien rapporte tout à la Geometrie, aux Plans & à la Perspective ; les beautez de l'imagination le touchent peu. L'Historien n'est saisi que de la fidelité de l'Histoire, de la regularité du Costume. L'Orateur & le Poëte, de l'invention, de la grandeur des idées, & des passions en géneral. Peu de ces Messieurs s'apperçoivent que l'œconomie d'une Piece d'éloquence, ou d'un Poëme, doit se retrouver dans un Tableau bien disposé.

Car tous les Arts ont certainement les mêmes principes ; par exemple, les Poëtes ne pourront, je crois, disconvenir du rapport des parties de la Tragédie, à celles d'un Tableau héroïque.

Les

Les ſix parties de la Tragédie qui luy ſont eſſentielles, ſelon les Anciens, & qui ſervent à ce Poëme, pour imiter, de même que la Peinture, un évenement convenable & important, ſont la Fable, les Mœurs, la Diction, la Décoration & la Muſique.

La Fable contient l'action que le Poëte doit imiter; & ſoit qu'elle ſoit priſe encore pour la conſtruction, ou la compoſition du Poëme, ce rapport eſt parfait avec l'invention & la compoſition du Tableau; mêmes regles; même conduite; même œconomie.

Cette Action eſt accompagnée par des Mœurs qui luy conviennent; le Peintre n'eſt-il pas obligé de repreſenter les mœurs, les caracteres & les coûtumes?

Ces Mœurs cauſent des ſentimens qui leur ſont proportionnez; les Peintres ne doivent-ils pas par un langage muet & par de ſimples geſtes, rendre avec la même force ces ſentimens & les paſſions de la Poëſie?

Le Diſcours ou la Diction manquent au Peintre, il eſt vray; mais c'eſt en quoy ſes miracles ſont plus étonnants, puiſque, comme je l'ay déja dit, ſon langage étant la faculté de deſſiner & de peindre, la Peinture rend par de ſimples traits & quelques couleurs, l'énergie & la force de la parole. La beauté de la verſification eſt à la Poëſie, ce que le charme du coloris & l'élégance du pinceau eſt à la Peinture.

La Décoration de la Scéne convient également à ces deux Arts, pour ce qui regarde l'invention & les convenances; mais le Poëte ne ſçait qu'imaginer, & le Peintre fait plus.

La Muſique qui faiſoit partie de la Tragédie des Anciens, contient encore les mêmes principes que la Pein-

ture ; & le Peintre doit jetter une continuelle harmonie dans ſes Ouvrages, tantôt par le clair-obſcur, & tantôt par les tons des couleurs.

Le Peintre, auſſi-bien que le Muſicien, n'a-t'il pas les Deſſus, les Haute-contre, les Tailles & les Baſſes, tantôt par les degrez des clairs & des bruns, & tantôt par les nuances des couleurs ? La varieté de ces tons & de ces parties ſe multiplie à l'infini.

Ce que les Muſiciens appellent Modes ou Deſſeins, ſont gracieux, forts ou terribles. Mêmes principes dans un Tableau. Ce qui doit émouvoir le cœur en paſſant par l'oreille, doit l'émouvoir auſſi en paſſant par les yeux. Le coup d'œil d'un Tableau doit déterminer ſon caractere.

Le Contre-point, les grands Deſſeins & le travail foncier d'un Muſicien, ſe font par les mêmes principes que l'artifice du clair-obſcur & le charme du coloris.

Les accords parfaits de la Muſique doivent être dans un Tableau par la ſympathie parfaite des couleurs ; & le grand Peintre doit auſſi-bien que le Muſicien ſe ſervir à propos des diſſonances, qui ſont les fortes oppoſitions de clair-obſcur & de coloris ; & pour réveiller de temps en temps ſon ouvrage, le remplir d'une agréable varieté qui ravit, étonne & ſurprend le Spectateur.

Ce merveilleux rapport de la Peinture avec les plus beaux Arts étant inconteſtable, ne doit-on pas s'étonner que quelquefois des Sçavans ou Gens de Lettres ne jettent les yeux ſur des Tableaux que comme ſur des ouvrages de la main, ſans s'appercevoir que le même eſprit qui doit animer leurs productions, eſt celuy qui anime les nôtres ?

A l'égard de ce qu'on appelle les Curieux, il y en a de differentes eſpeces. Ceux qu'un veritable amour des beaux Arts a porté à ne rien épargner pour raſſembler ce que l'Art a produit de plus précieux, & pour ſatisfaire un goût que la Nature & la beauté de leur génie leur inſpirent, joignant à ce beau naturel les connoiſſances que le commerce qu'ils ont avec les chefs-d'œuvre qu'ils poſſedent, leur donne; ceux-là même ſans doute, doivent veritablement juger mieux que les autres: mais combien en voit-on qui outrant la prévention juſtement établie ſur l'eſtime que l'on doit faire des Anciens & ſe connoiſſant plus en Tableaux qu'en Peinture, ne ſçavent admirer que ce que la Mort a conſacré; adorant juſqu'aux plus grands défauts des Anciens, & ne daignant pas honorer même de leurs regards les beautez des Ouvrages de ceux qui ont, pour ainſi dire, le malheur de vivre encore.

Pour ce qui regarde le Peuple en general, ſes jugements ſont incertains, il change, il varie ſelon qu'il eſt entraîné; le nombre eſt ſuivi de la foule; il a des yeux & ne voit que par ceux d'autruy; prévenu, foible & changeant; il ne devient jamais équitable que lorſqu'un long-temps a déterminé ſes jugements.

Cet embarras confus rendant l'étude vaine,
Fait ſuivre en trébuchant une route incertaine.

Neuviéme & dixiéme vers de l'Epitre.

LE Voyageur mal guidé n'eſt pas toujours ſeur de ſon gîte; & quand au milieu d'un bois parmi pluſieurs routes differentes, il prend la mauvaiſe, plus il marche, plus il s'éloigne du lieu où il veut arri-

ver. Il en eſt de même du chemin de l'étude. Un jeune homme qui cherche à y entrer, trouve cent routes differentes qui ſe preſentent à luy ; & s'il n'eſt conduit par un guide éclairé, exempt de ces dangereuſes préventions qui aveuglant preſque tous les hommes, les entraînent dans le mauvais ſentier, il eſt certain que plus il travaille, plus il s'éloigne du but qu'il s'eſt propoſé.

J'ay vû à Rome dans ma jeuneſſe des Peintres remplis de reſpect pour les Freſques du Vatican, qui, faute de lumieres pour pénétrer les beautez ſublimes de Raphaël, ne s'attachoient qu'à rencherir ſur les duretez & les ſéchereſſes qui ſe trouvent en beaucoup d'endroits, qui ſont executez par les Diſciples de ce grand homme. J'en ay même vû un dont la ridicule exactitude alloit juſqu'à imiter fidélement les fentes du plâtre qu'il prenoit pour des muſcles ou des plis de draperies ; ainſi copiant ſans goût d'excellens Originaux, des Bas-reliefs & des Statuës antiques, on ne fait quelquefois, à force de travail & de peine, qu'augmenter ſon incapacité & ſa préſomption.

Ceux qui ont pris le travers dans leurs études, gonflez pour ainſi dire, de cette eſpece de commerce qu'ils croyent avoir eu avec les grands Maîtres qu'ils n'ont cependant pas connus, ne laiſſent pas de ſe remplir d'un dangereux orgueïl qui les empêche de regarder d'autres routes que celles qu'ils ont ſuivies ; ce qui fait qu'ils en entraînent d'autres aprés eux, qui, prévenus de même, forment ces Ecoles pernicieuſes, ſources de tant d'erreurs.

Je crois qu'un jeune homme né avec un génie convenable doit ſur toutes choſes, chercher à ſe mettre ſous

la diſcipline d'un Maître, non-ſeulement éclairé, mais même aſſez dépoüillé de cet amour propre qui fait que l'on ſe donne uniquement pour exemple. Je voudrois que ce Maître formât ſes Diſciples ſur les beautez reconnuës dans les Chefs-d'œuvre des grands Maîtres, toujours par rapport à la Nature & à la raiſon ; qu'il prit ſoin de leur marquer ce qu'il faut ſuivre dans les uns, & ce qu'il faut éviter dans les autres ; qu'il leur fit démêler les choſes qui ne ſont que d'opinion, & leur fit bien connoître celles qui ſont fondées ſur des raiſons démonſtratives : car je croy que l'on doit rendre raiſon preſque de tout, & que ces grands mots de clair-obſcur, de moëleux, de couleur locale, de paſte, de ſévérité de deſſein, de pittoreſque, ne ſignifient pas grand choſe, quand ils ne ſont pas ſoutenus par une application juſte, par le raiſonnable & le vray. Dans ce qu'on appelle clair-obſcur, on prend ſouvent le clinquant pour de l'or. Ce qui manque de forme & de préciſion, s'appelle un goût moëleux. La dureté, la ſéchereſſe ſe fait admirer ſous le nom de fermeté de deſſein ; & l'on abuſe ſouvent du mot de pittoreſque, comme de celuy de Philoſophe. Un homme pareſſeux, indolent, inſenſible à cette noble émulation qui doit animer tout le monde, bizarre, bruſque, impoli, veut couvrir ſes défauts par les apparences de la Philoſophie, comme on a vû ſouvent des Peintres ſans principes, entraînez par une verve déreglée, couvrir du nom de Pittoreſque les deſordres de leur imagination. Cependant ce qu'on appelle Pittoreſque, n'eſt autre choſe qu'un choix piquant & ſingulier des effets de la Nature, aſſaiſonné de l'eſprit & du goût, & ſoutenu par la raiſon.

La Peinture eſt un langage qui doit être entendu de tout le monde ; ſon trop de bizarrerie eſt comme l'obſcurité du diſcours ; l'on n'écrit & l'on ne parle que pour être entendu : les ignorans, à la verité, n'admirent ſouvent que ce qu'ils ne comprennent pas ; les gens de goût & ſenſez veulent des choſes hardies, ſingulieres & ſublimes : mais ils aiment tellement le vray qu'il ne faut pas le leur preſenter, quand il ne paroît pas vray-ſemblable : c'eſt donc cette aimable verité qu'il faut que l'étude nous apprenne à connoître, & c'eſt dans les Chefs-d'œuvre des Anciens que l'on doit puiſer le goût qui nous doit ſervir de flambeau pour la bien voir, la choiſir & la bien diſpoſer.

Il faut ſe dire, par exemple, à ſoy-même, de quelle maniere Michel-Ange a-t'il diſpoſé ſes attitudes pour leur donner du grand & preſenter de belles parties aux yeux ? Se remplir l'idée de ſon goût fier & terrible, s'en échauffer l'imagination, en tirer des principes ; examiner avec quelle ſageſſe Raphaël a rendu les beautez de la Nature ; comment il s'eſt élevé au ſublime par la ſimplicité même, & prendre garde en voulant l'imiter que, quoyque le ſublime ſoit preſque toujours ſimple, le ſimple n'eſt pas toujours ſublime : imiter le choix, la naïveté de ſes expreſſions, de ſes geſtes & de ſes attitudes ; mais éviter ſes contraſtes trop violents & trop affectez qui, bien loin de jetter du feu dans un ouvrage, en marquant le peu de génie du Peintre qui ſe violente pour s'animer, répandent par tout une froideur bizarre qui rebute les yeux & répugne au bon ſens : enfin, en imitant l'abeille & faiſant ſon profit de tout, tâcher de démêler ce qui fait que le Titien étonne,

trompe & ravit par le charme de ſon coloris & par l'imitation ſeule des objets de la Nature ou par le ſecours de l'Art, ou en joignant les deux enſemble ; tâcher de pénétrer l'artifice de ſon harmonie & de ſuivre les traces qu'il nous a laiſſées pour arriver au même but ; car enfin ce grand homme a fait voir que l'Art du Peintre eſt de ſentir les beautez de la Nature, les bien choiſir, ſçavoir ce qu'il faut négliger & ce qu'il faut exprimer vivement, & faire valoir ingénieuſement une choſe par une autre.

C'eſt ainſi que par une étude ſagement conduite, on pourra ſe rendre propres les beautez des Anciens ſans les ſuivre ſervilement. On peut même par l'effort d'un heureux génie, & guidé par les beautez de la Nature, ſe hazarder à faire quelque pas en avant. *Chi ſegue ſempre mai va avanti*, diſoit le grand Michel-Ange.

Mais avant que d'entrer dans cette carriere qui doit conduire le Peintre à la perfection de ſon Art, il faut ſuppoſer pour fondement une faculté de bien exprimer par des traits ou par des couleurs tous les objets viſibles de la Nature. Cela regarde l'habitude du deſſein, la Perſpective, l'imitation des couleurs & le maniement du pinceau ; ce qu'il faut cependant former ſur de bons principes, de peur qu'une mauvaiſe pratique ne devienne trop difficile à déraciner : car dans la foule innombrable d'Etudians qui ſemblent inonder les Ecoles, on voit regner une routine ſi pernicieuſe & ſi ſemblable, qu'on croiroit que dans la ſoif qu'ils ont de devenir Peintres, ils boivent tous dans le même vaiſſeau, ſans prendre garde ſi l'eau qu'il renferme eſt aſſez pure pour étan-

cher leur ſoif, ou ſi le vaſe qui leur ſert n'a point été corrompu par quelque mauvaiſe liqueur.

Vingtiéme & vingt-uniéme vers de l'Epitre.

Tel rempli de l'Auteur, dont il eſt amoureux,
Ne ſçauroit ſupporter que ce qui luy reſſemble.

LA paſſion que l'on a pour de certains Ouvrages à l'excluſion de tous les autres, eſt un mal dont on a peine à ſe défendre; cette prévention eſt ſouvent cauſée par l'éducation, & s'entretient par l'habitude: quelquefois elle vient des bornes trop étroites de l'eſprit de ceux qui n'étant capables de s'attacher qu'au ſeul objet qu'on leur a fait aimer, ne daignent pas même jetter leurs regards ſur ceux qui leur ſont étrangers.

Elle vient auſſi, ſans qu'on s'en apperçoive, de l'amitié perſonnelle que l'on a pour les Auteurs & de l'amour propre que l'on a pour ſoy-même: car beaucoup de gens ne pouvant ſe diſtinguer par leurs propres talents, cherchent à ſe donner un relief dans le monde par la réputation de leurs amis. Alors pour ſe flatter eux-mêmes, ils embraſſent avec tant de chaleur le parti de ceux qu'ils affectionnent, qu'ils cherchent à détruire tout ce qu'ils croyent qui peut s'oppoſer à leur gloire; ceux même qui la peuvent partager, leur deviennent odieux. Ainſi ſe forment les cabales. On ſe cantonne dans le Parterre, on y place des admirateurs pour ſes amis, & des cenſeurs contre les autres, & l'injuſtice audacieuſe uſurpe ſouvent avec empire, la place même de la raiſon.

Les temps paſſez ont été comme les nôtres, ſujets à ces deſordres; on a vû par la cabale des Florentins, & par celle des Profeſſeurs de l'Art même, Michel-Ange mis pour la Peinture fort au-deſſus du Corége,

du

du Titien & de Raphaël même, & les plus fameux Ecrivains l'ont honoré préferablement aux autres, du nom de Peintre divin. Le temps a rendu juſtice à tous ſes grands talens pour la Sculpture & l'Architecture, auſſi-bien que pour la Peinture dans laquelle il étoit fort inferieur à ceux ſur qui on luy donnoit la préference. N'a-t'on pas vû dans Rome même le Chevalier Joſepin l'emporter pendant un temps ſur Annibal Carache, qui malgré la ſimplicité de ſes mœurs, & cette modeſtie qui luy étoit naturelle, ne laiſſoit pas d'être ſouvent piqué du faſte ambitieux de Joſepin, & des honneurs qu'on rendoit au Chevalier préferablement au grand Peintre. Ainſi dans tous les ſiecles & dans tous les beaux Arts les plus grands Hommes ont eſſuyé de triſtes préferences ou d'odieuſes comparaiſons.

Ceux dont les grands talens ont été accompagnez d'une loüable pudeur, n'ont pas toujours été les plus loüez : leur merite trop importun a ſçû leur attirer les fureurs de l'envie, & leur ſimplicité dénüée de l'artifice du manége, ne s'eſt pas miſe en peine d'en repouſſer les traits.

Le Dominicain a été obligé de quitter Rome & Naples pour y avoir fait des Ouvrages trop éclatans. Quelle deſtinée ; travailler pour ne ſe faire que des ennemis! Son fameux Tableau de S. Jerôme de la Charité, que l'on regarde à preſent comme un des plus beaux Tableaux du monde, l'a rendu la victime d'une injuſte cabale faite par un Cardinal qui protégeoit d'autres Peintres : il n'y avoit dans Rome qu'une voix pour décrier ce Chef-d'œuvre au moment qu'il parut, tant il eſt vray que beaucoup de gens courent aprés

les ſentimens des autres, & croyent ce qu'ils entendent dire, plutôt que ce qui eſt. Je me ſouviens que le Cavalier Bernin m'a dit dans ma jeuneſſe en voyant ce Tableau, qu'il demandoit pardon à Dieu de n'avoir jamais oſé dans ce temps-là, dire ce qu'il en penſoit, de peur de ſe broüiller avec ce grand Seigneur, qui étoit de ſes amis. Qu'il eſt difficile d'arracher de l'eſprit une opinion que la paſſion y a fait naître, ſur tout quand le temps en a fait croître les racines? L'on a vû dans l'Italie le goût du Caravage être ſi fort à la mode, que tout ce qui ne luy reſſembloit point par la noirceur des ombres exagerées, n'étoit point eſtimé.

Annibal Carache indigné de cette fantaiſie, voyant bien qu'elle ne ſe ſoutenoit que par le charme de la
„ nouveauté, dit un jour à ſes Diſciples : Vous voyez
„ combien la maniere du Caravage eſt à la mode par l'e-
„ xageration de ſes ombres outrées; ſi quelqu'un s'avi-
„ ſoit de prendre le contre-pied, & d'inventer une ma-
„ niere auſſi claire & auſſi vague que celle-là eſt obſcu-
„ re, je croy que le même charme de la nouveauté la fe-
„ roit réüſſir. Le Guide qui l'écoutoit, & qui ſuivoit dans ce temps-là le goût du Caravage, profita de l'avis, changea de ſtile, & s'y abandonna tellement pour plaire, qu'il affoiblit ſon goût à un tel point qu'il a fait tort à beaucoup de ceux qui l'ont voulu imiter. Qu'un modéle qui a des défauts à prendre, eſt dangereux pour ceux qui veulent ſe former ſur luy! On pourroit par la comparaiſon des Ouvrages où ces excés vicieux ſont étalez, établir un milieu raiſonnable. L'un, pour avoir voulu donner de la force, eſt tombé dans le noir; l'autre, pour avoir voulu donner dans le clair,

eſt tombé dans le fade : ainſi ſouvent en voulant outrer ce qui peut être bon, on tombe dans le défaut qui luy eſt oppoſé.

Le Georgion & le Corége ſont les vrais modéles que l'on doit ſuivre en cela : l'on y voit le relief & la force joints avec la douceur, & le vray s'y découvre par tout.

Cependant ce que j'avance du Caravage & du Guide, ne doit point diminuer l'eſtime qu'ils ont d'ailleurs ſi dignement meritée ; je reproche ſeulement au Caravage de s'être laiſſé trop emporter à cette maniere forte, ou pour mieux dire trop noire, qui n'étoit pas toujours convenable au ſujet qu'il peignoit : car chacun ſçait que pour voir la Nature ainſi qu'il la vouloit rendre, il avoit fait noircir les murs de ſon Cabinet, afin que les ombres du naturel privées de reflects, euſſent cette noirceur dont ſes amateurs & luy étoient ſi paſſionnez : s'il n'avoit jamais repreſenté que des ſujets de Priſons, d'Antres ou de Cavernes, il eût été d'une grande perfection ; mais ce qui eſt excellent dans un lieu, ne convient pas à un autre : le tout dépend de mettre chaque choſe à ſa place, & de varier de ſtile & de maniere ſelon les ſujets & les lieux.

Ce que je reproche auſſi de trop foible à la maniere du Guide, directement oppoſée à celle du Caravage, n'empêche pas que je n'admire la beauté de ſon pinceau leger, facile & ſpirituel ; que je ne ſois enchanté de ſes divins airs de têtes, des graces qu'il répandoit par tout, & de ſon grand goût de drapper.

Je ne prétends donc combattre icy que ces entêtemens outrez qui font épouſer avec chaleur les partis éloignez de la raiſon ou de l'équité : l'on a vû mépri-

ſer, pour ainſi dire, tout ce qui n'étoit point Pouſſin : l'Albane a eu ſon tour : les Rubens, les Wandeics, les Baſſans étoient proſcrits : enſuite malgré toutes les rares beautez qui s'y trouvent, les Rubens ont chaſſé les Pouſſins : les Rimbrants ont été les ſeuls modéles que l'on a tâché d'imiter : tout a changé de face, & les loüanges que l'on a donné ſucceſſivement à tous ces Maîtres reſpectables, ont toujours été ſans reſerve, & aux dépens de ceux qui ne ſe trouvoient plus en grace. Il ſeroit cependant plus raiſonnable & plus utile d'eſtimer tout ce qui eſt beau, ſans aveuglement pour ce qui eſt défectueux ; car, pour prouver ce que j'avance, n'eſt-il pas vray qu'un Tableau peint par le Pouſſin ſur un trait ſimple & fidéle du Rimbrant, ſeroit un aſſez mauvais ouvrage ; & qu'un autre peint par le Rimbrant ſur le deſſein exact & ſçavant du Pouſſin, ſeroit un Tableau admirable, ſur tout ſi en le peignant, il y avoit employé l'artifice de ſon clair-obſcur ?

Trente-un & trente-deuxiéme vers de l'Epitre.

Conſultez le Public, & fuyez les flatteurs,
De vos plus grands défauts lâches admirateurs.

ON ne peut, ce me ſemble, trop imiter l'exemple d'Apelles, qui expoſant ſes Tableaux publiquement, ſe cachoit pour écouter les ſentimens du public & pour en profiter : il ſe cachoit afin que les jugemens fuſſent plus libres & plus naturels ; car quel moyen de démêler la verité, quand au milieu d'une foule à qui on a donné ſon ouvrage en ſpectacle, on s'y donne en même temps ſoy-même ; & qu'entouré de Partiſans choiſis, par une vanité ouverte & décla-

rée, ou une humilité ſuſpecte, on arrache ou l'on mandie des applaudiſſemens, lorſque l'on a peut-être beſoin de critiques ſalutaires ? On ne s'apperçoit pas que la gloire la mieux meritée ceſſe de l'être, quand elle eſt trop recherchée.

Si nos Ouvrages ſont bons, tôt ou tard on leur rendra juſtice ſans qu'il nous en coûte des ſollicitations. S'ils ſont mauvais ou défectueux, ſongeons plutôt à nous corriger, qu'à nous défendre.

Nous avons beau nous flatter d'être approuvez d'un petit nombre de prétendus connoiſſeurs, ſi nous ne ſçavons piquer le goût general des hommes, nos travaux ſeront infructueux. Le Public eſt toujours le plus fort ; & comme il eſt notre Juge, c'eſt luy que nous devons conſulter. Si quelquefois la cabale & l'envie luy font prendre le faux pour le vray, ce n'eſt jamais que pour un temps, & la verité perce toujours.

Le plus ſeur moyen de luy plaire, c'eſt de ne luy préſenter jamais que le vray. On a beau étaler ſon éloquence & celle de ſes partiſans pour ſoutenir ce qui s'en écarte ſous de prétendus myſteres de l'Art ; tout ce qui s'éloignera de la nature & de la verité, n'abuſera pas long-temps les hommes.

Celuy qui la mettra le plus naïvement au jour, remportera toujours le prix, peut-être même par la grace de la nouveauté. Car les choſes qui paroiſſent les plus ſingulieres, ſont ſouvent les plus ſimples, & toujours celles que l'excellence du goût & la naïveté du génie ont puiſé & ſaiſi dans la nature même.

L'imitation plaît generalement aux hommes, puiſque dans les moindres objets exactement imitez, elle

fait toujours ſon effet. On ne la peut trop rechercher dans les grandes choſes : il n'y a que les demi-ſçavans prévenus, ou les Peintres gâtez par la routine, qui n'y ſoient pas ſenſibles.

Les petits Tableaux des Flamands & des Hollandois ſont bien recommandables par cette partie, & je ſuis quelquefois fâché que l'on les banniſſe entierement des Cabinets où l'on raſſemble les Tableaux des anciens Maîtres d'Italie : je ſçay qu'il manque aux premiers le choix, la nobleſſe & l'élevation qui ſe trouve dans les derniers ; mais dans les ſujets qui leur conviennent, ils ſont quelquefois parfaits, même par la naïveté des expreſſions.

Le Calfe, dans les objets qu'il a imitez d'aprés nature, me paroît parler le langage de la Peinture auſſi-bien que le Georgion & le Titien, avec la difference, qu'il ne ſçait pas dire d'auſſi grandes choſes que ces grands Maîtres de l'Art.

Il faut convenir que tout eſt imitation dans la Peinture. L'on imite avec des traits & des couleurs ce que l'on voit devant les yeux, ou l'on imite ce que les idées du génie ont tracé dans l'imagination. Ariſtote dit que les Peintres, auſſi-bien que les Poëtes, faiſoient dans leur imitation les hommes ou meilleurs par rapport à nous, ou plus méchans ou ſemblables : en effet, ajoute-t'il, Polignotus peignoit les hommes meilleurs, Pauſon les peignoit plus méchans, & Denis les faiſoit ſemblables. Par peindre les hommes meilleurs, il entendoit apparemment ce qu'Elien a confirmé en parlant de Polignotus, lorſqu'il dit qu'il peignoit toujours de grands ſujets, & qu'il viſoit à la perfection ; que De-

mis l'imitoit en tout, à la grandeur près. Ils vivoient tous deux du temps de Xerxés, de Sophocle & de Socrate.

Ariſtote a dit qu'Homere a fait les hommes meilleurs. Nous avons de même pû dire de nos jours que Corneille dans ſes Tragédies avoit fait les hommes meilleurs, & que Racine les avoit fait ſemblables.

Michel-Ange & Raphaël ont peint les hommes meilleurs par la grandeur de leur goût & l'élevation de leurs idées.

Le Titien les a fait ſemblables.

Les Flamands & les Hollandois les ont fait plus méchans; c'eſt-à-dire par la baſſeſſe des ſujets & leur petit goût de deſſein.

Je ne ſçay ſi je m'étends trop dans cette remarque ſur ce qui regarde l'imitation; mais ayant deſſein de perſuader que l'on doit conſulter le Public, je me laiſſe entraîner volontiers à parler de ce qui le touche. Si les hommes ſont ſenſibles aux charmes de l'imitation, il s'enſuit qu'ils le ſont aux caractéres & aux paſſions; vous devez donc fortement vous y attacher, & conſulter dans les yeux du Public l'effet que vous aurez voulu produire. L'Hiſtoire des deux Tableaux du Guide & du Dominicain faits en concurrence à Saint Gregoire de Rome, pourront peut-être vous le perſuader.

Quand ces deux Ouvrages furent découverts au Public, tout Rome courut pour les voir, comme un duel de deux rares génies, different de celuy d'Apelles & de Protogéne qui ne combattoient que pour la fineſſe d'une ligne bien proprement tirée; car ceux-cy combattoient pour toutes les parties de la Peinture.

Les ſuffrages que le Guide avoit pris ſoin de ramaſſer, joints aux graces de ſon pinceau, effaçoient dans l'eſprit de beaucoup de gens les beautez ſolides de l'ouvrage du Dominicain : cela formoit des diſputes, ainſi qu'il arrive toujours en pareille occaſion ; mais Annibal Carache, parmi tant de diſcours differens, dit qu'il avoit appris à juger de ces deux Ouvrages par l'effet qu'ils avoient produit ſur une bonne vieille qui, regardant la flagellation de S. André peinte par le Dominicain, faiſoit remarquer à une jeune fille qu'elle tenoit par la main, tout ce qui la touchoit naturellement : Voyez, luy diſoit-elle, avec quelle fureur ces „ bourreaux lévent le bras pour flageller ce Saint : re„ marquez, mon enfant, avec quelle rage cet autre le „ menace du doigt ; regardez avec quelle force celuy-cy „ luy ſerre les pieds avec des cordes ; admirez la conſ„ tance avec laquelle ce venerable vieillard ſouffre tant „ de maux, & avec quelle foy il regarde le Ciel. En diſant cela, la bonne femme répandit quelques larmes & ſoupira ; puis s'étant retournée du côté du Tableau du Guide, regarda, l'entendit, ne dit mot & s'en alla. Annibal voulut enſeigner par cet exemple en quoy conſiſte la perfection de la Peinture, & combien le Dominicain l'emportoit dans ce qui regarde les caractéres & les paſſions, & l'effet qu'elles doivent faire ſur le Public qui ſe laiſſe naturellement aller à ce qui le touche.

Cependant la Cabale qui a toujours perſecuté le Dominicain, ſembloit luy arracher la palme qu'il méritoit & que le temps luy a renduë aprés ſa mort ; car non-ſeulement il a été mis pendant ſa vie fort au deſſous

ſous du Guide par beaucoup de gens paſſionnez, mais même comparé aux plus médiocres Peintres qui vivoient avec luy.

Je ne ſçay ſi ceux qui flattoient le Guide de ſa prétenduë victoire, ne luy ont pas fait quelque tort ; & ſi cela ne luy a pas trop fait négliger l'étude, & s'abandonner trop à ſon heureuſe facilité : s'il s'étoit caché comme Apelles, il auroit peut-être entendu le diſcours de la Vieille dont il auroit profité, & il auroit cherché à joindre à ſes admirables talents ceux dans leſquels ſon rival luy étoit ſupérieur.

Des grands Maîtres de l'art contemplez les merveilles,
Profitez avec ſoin de leurs ſçavantes veilles.

Cinquante-trois & cinquante quatriéme vers de l'Epitre.

UN vaſe, dit Horace, conſerve long-temps l'odeur de la premiere liqueur qu'on y a verſé, de même les premieres impreſſions que nous prenons ſont ordinairement celles qui déterminent notre goût.

L'on a plus de peine à ſe dépoüiller des défauts contractez par la mauvaiſe habitude, qu'à acquerir de grandes perfections : Et comme l'on ne ſçauroit arriver à ces perfections ſans être exempt des défauts oppoſez, il faut bien ſe garder de s'arrêter à boire à des ruiſſeaux bourbeux ou empoiſonnez, quand on peut aller tout d'un coup à une ſource pure & ſalutaire.

Annibal Carache ſe promenant à Rome à S. Pietro-Montorio, où eſt le Tableau de la Transfiguration de Raphaël, vit en paſſant un jeune homme qui, au pied de la montagne, copioit avec ſoin certaines Peintures mediocres, qui y ſont faites ſur les murailles par

Gio-Battiſta della Marca, & quelques autres; Annibal voyant ce jeune homme, luy dit; Mon enfant, ne vous arrêtez pas ſi bas, montez tout d'un coup au ſommet de la montagne, (voulant dire où eſt le Tableau de Raphaël.) Le jeune homme ſimple luy répondit: Je veux auparavant me dégourdir. Tu t'engourdiras bien pluſtôt, repliqua le Carache. L'on ne ſçauroit donc trop-tôt ſe former ſur les meilleurs modéles: c'eſt avoir fait la moitié du chemin que d'avoir bien commencé.

Un génie élevé doit avoir la noble émulation de tâcher d'égaler les plus grands Hommes de l'Antiquité; & c'eſt un grand avantage pour nous qu'ils nous ayent tracez les chemins par leſquels on peut arriver juſqu'à eux: ſçachons donc profiter du bonheur de pouvoir recuëillir nous-mêmes le fruit de leurs travaux.

Il n'eſt pas poſſible que dans le nombre des grands Peintres que la poſterité a conſacrez, il ne s'en trouve quelqu'un que l'on ſe propoſe pour exemple, & qui donne dans notre goût préférablement aux autres: on peut même ſe laiſſer entraîner à ce penchant. Tel conduit par ſon génie peut s'avancer dans un chemin qui s'égareroit dans un autre. Il faut éviter l'incertitude de ces eſprits inquiets qui ne ſçavent où s'arrêter: ils reſſemblent à ceux qui ſe trouvent dans un vaiſſeau agité par les vents, que les vagues portent tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, & qui ne ſçachant à quel port aborder, errent toujours éloignez du rivage: on peut donc ſe déterminer à ſuivre la maniere d'un Maître, pluſtôt que celle d'un autre, & même conſulter en cela l'étenduë de ſon génie: ſi

Phéroïque & le grand ſont au-deſſus de vos forces, diſtinguez-vous par une autre voye.

Choiſiſſez toujours des matieres, dit Horace, qui ne ſoient pas au-deſſus de vous, & examinez long-temps ce que vos épaules peuvent, ou ne peuvent pas porter.

En effet, on peut avoir d'excellentes diſpoſitions pour une choſe, & n'en avoir aucune pour une autre. Il ne faut pas ſe flatter d'entonner la trompette, pour avoir joüé paſſablement du chalumeau. Conſultez donc vos forces, auſſi-bien que votre génie, en choiſiſſant un modéle qui vous ſoit convenable & proportionné : mais tel qu'il puiſſe être ne vous en paſſionnez pas aſſez pour le ſuivre exactement juſques dans ſes défauts.

N'imitez pas l'erreur de ces amants aveugles qui trouvent des charmes ſurprenans, même dans les défauts de leurs Maîtreſſes ; car la paſſion embellit les choſes les plus défectueuſes.

La derniere maniere du Guide eſt trop griſe & manque de relief : la paſſion répondra ; c'eſt qu'elle eſt vague.

Le goût de deſſiner de Rubens eſt trop mol, & donne, s'il eſt permis de le dire, fort dans la tripe : c'eſt qu'il faiſoit de la chair.

Le Dominicain eſt quelquefois ſec : c'eſt qu'il eſt correct.

Jule Romain eſt le plus ſouvent dur & tiré : c'eſt-là ce qu'on appelle la ſévérité du deſſein.

Le Pouſſin donnoit dans la pierre & dans le gris outré ; c'eſt qu'il imitoit l'Antique.

L'inégal Tintoret a comme extrapaſſé la plûpart de ſes Ouvrages, & les a tous peu travaillez : ce ſont là les coups de Maîtres & les grands traits de pinceau.

C'eſt ainſi que parle toujours l'aveugle paſſion pour embellir l'erreur qui la ſéduit ; mais la raiſon équitable convenant des défauts qui ſe trouvent ſouvent dans ces grands Hommes, rendra juſtice aux ſublimes beautez que l'on y doit admirer : elle nous propoſera d'imiter les divins airs de tête, la grace, la nobleſſe, le pinceau, le grand goût de draper du Guide ; le prodigieux génie de Rubens ; ſon coloris, quand il n'eſt point trop outré ; l'abondance de ſes idées, l'ame qu'il a répanduë dans ſes Ouvrages, la vivacité de ſes expreſſions que l'on peut annoblir, l'artifice de ſon clair-obſcur, quand il ſe trouve d'accord avec la verité : enfin l'effet & l'harmonie de tous ſes grands Ouvrages.

Jule Romain ſera admiré par la grandeur & l'élevation de ſes nobles idées, par l'imagination & la Poëſie qu'il a répanduë dans ſes Ouvrages, pour avoir ſçû rendre la grandeur & la magnificence des Anciens.

Le Pouſſin, par l'élegance & la juſteſſe de ſon deſſein, par cette ſage & noble convenance qu'il a jettée dans les ſujets qu'il a traitez, par la juſteſſe, la nobleſſe & la fineſſe de ſes expreſſions, par les mœurs & les coutûmes des Anciens, par ce caractere enfin de Cantique qui éleve l'ame, charme le cœur & l'eſprit des Sçavans.

Le Tintoret, par le beau feu qui l'entraînoit & l'élevoit ſouvent, par ſon goût de couleur & par la ſingularité de ſes idées.

C'eſt ainſi que, dépoüillé de prévention, l'on pour-

ra ſur les grands Maîtres tirer des principes certains de ſon art, ſans cependant les imiter ſervilement.

Gardez-vous, pour parler après Horace, de reſſembler à ces gens addonnez à la ſervitude, qui ont bien peu de courage s'ils n'oſent jamais rien entreprendre d'eux-mêmes, ou beaucoup de témérité s'ils prétendent toujours de mieux faire ce que d'autres ont fait avant eux.

Le ſûr moyen de parvenir à la perfection de l'Art, c'eſt de chercher dans les Anciens les veritables regles que l'on doit ſuivre. L'on ne peut faire la découverte des terres inconnuës qu'aprés avoir paſſé par celles qui ſont déja connuës. Il eſt impoſſible qu'en prenant un chemin contraire à celuy que les Anciens ont établi, & guidé par ſon propre génie, on ne s'égare au milieu des ténébres. C'eſt en vain que l'on veut ſe flatter que les talents naiſſent abſolument avec nous, que rien ne s'apprend dans les beaux Arts, que la Nature ſeule produit les plus beaux Ouvrages, & que ſans ſe faire de modéles, il ſuffit de ſuivre une certaine force ou faculté que nous avons dans l'ame, que nous appellons idée; cette idée eſt bonne ou médiocre: ſi elle eſt veritablement bonne, n'eſt-il pas à propos de chercher à l'embellir encore, de l'orner, de l'éclairer par la contemplation des idées ſublimes de ceux que la poſterité a conſacrez, & que nous devons naturellement préſumer être au-deſſus des nôtres?

Onze & douziéme vers de l'Epitre. *Quelques-uns revêtus du nom de Connoiſſeurs, Arbitres ignorans, s'érigent en Cenſeurs.*

MEgabiſe Prêtre de Diane d'Epheſe, étant avec Alexandre chez Apelles, vantoit avec excés un Ouvrage de Peinture fort médiocre ou mauvais, & en blâmoit d'autres, qui méritoient de grandes loüanges. Les Ecoliers du Peintre, & même ceux qui broyoient ſes couleurs, rioient entr'eux des déciſions téméraires du grand Seigneur, ce qui fit qu'Apelles prit la liberté de luy dire: Pendant que vous gardiez le ſilence, ces jeunes Ecoliers admiroient la magnificence de vos vêtements, & l'or & la pourpre que l'on y voit briller leur impoſoit; mais dés que vous avez voulu décider ſur un Art ſur lequel vous n'avez aucune connoiſſance, ils ont perdu le reſpect qu'ils vous doivent, & rient entr'eux de vos déciſions. Cette avanture n'a pas corrigé beaucoup de gens. Il ſemble même que la race des Megabiſes ſoit venuë juſqu'à nous. Cet air de déciſion téméraire, enfant de la vanité ſemble être ſur tout affecté aux jeunes gens qui croyent par-là ſe diſtinguer; car ils cherchent d'ordinaire à établir leur réputation, en attaquant les choſes les plus reſpectables & les perſonnes les plus illuſtres.

A peine un Ouvrage eſt-il né, qu'ils le condamnent à périr, & répétant mal-à-propos quelques termes de l'Art, dont ils ſe ſont fait un jargon fade & bizarre, ils prononcent avec une autorité railleuſe, l'arrêt déciſif contre l'Auteur qu'ils veulent perdre. Le beau Sexe, dont le parti n'eſt que trop redoutable

en France, décide ſouvent ſur la foy de ces juges importans : enfin la pluralité des voix l'emporte : c'en eſt fait, l'Ouvrage & l'Auteur vont échoüer enſemble, quelqu'excellens qu'ils puiſſent être : que s'il arrive par hazard que quelqu'un ſoit aſſez audacieux pour oſer préférer le party de la raiſon à celuy de leur bizarre prévention, il eſt tourné en ridicule, & mépriſé d'une commune voix dans les mêmes ſocietez où ces redoutables Cenſeurs s'applaudiſſent à l'envy.

Pluſieurs perſonnes croyent ſe donner du relief & paſſer pour grands connoiſſeurs, quand ſans paroître émûs des grandes beautez d'un Ouvrage, après un ſilence morne & deſobligeant, ils commencent froidement par en éplucher les défauts, ou du moins ce qui leur paroît tel. Ces manieres affectées ne ſeroient-elles point un effet de leur ignorance pluſtôt que de leur capacité ? N'eſt-ce point par un eſprit de vanité que ceux qui ſont les moins éclairez, pour donner une fauſſe idée de leur connoiſſance, affectent d'être plus difficiles à contenter que les autres ? Ils reſſemblent à ceux qui croyent voir des taches dans le Soleil même dans le temps que leurs foibles regards ne peuvent ſoûtenir l'éclat de ſa lumiere : la vanité trompe ces ſortes de gens. Il en eſt d'un ignorant qui veut faire le capable, comme du faſte d'un homme de rien, que la calamité publique & l'aveugle fortune ont bizarrement élevé : ſon orgueïl rebuttant fait qu'on s'attache avec plaiſir à démêler ſon origine : de même ces Cenſeurs affectez font ordinairement le contraire de ce qu'ils veulent faire ; & pour vouloir paroître trop ſçavans, ils découvrent leur ignorance :

ils ne ſçavent pas qu'il eſt des défauts dans les plus beaux Ouvrages dont les plus ignorants peuvent s'appercevoir ; mais que les grandes beautez ne ſont pas à la portée du peuple groſſier ; qu'il faut pour les ſentir, un diſcernement exquis, un goût & un génie ſupérieur. L'homme de goût eſt tellement frappé du beau, qu'il n'apperçoit les défauts qui s'y gliſſent quelquefois, que long-temps après qu'il eſt revenu, pour ainſi dire, de ſon extaſe.

Il y a de certains défauts, dit Horace, que l'on pardonne ſans peine ; car une corde d'un inſtrument ne rend pas toujours le ſon que demande celuy qui jouë, & le meilleur tireur du monde ne donne pas toujours dans le but. Quand les beautez l'emportent de beaucoup dans un Ouvrage, je ne ſeray point choqué d'y voir certaines taches qui viennent ou d'une negligence pardonnable, ou de l'infirmité qui eſt ſi naturelle aux hommes.

Il y a des Tableaux preſqu'exempts de défauts, juſtes par les meſures & les proportions, réguliers par les plans, où la perſpective eſt exactement obſervée, même ſans erreur ſur la juſteſſe des lumieres & des ombres ; peints avec agrément ; mais tellement dénuez de ce feu divin qui doit animer tous les Arts, qu'ils coûtent autant de peine à être regardez qu'ils paroiſſent en avoir coûté à être produits. On en voit d'autres pleins d'irrégularitez & de licences, propres enfin à exercer agréablement ceux pour qui la plus ſévére critique a des douceurs charmantes, qui, malgré leurs défauts, frappent, remuënt, étonnent.

Il en eſt de même du ſublime, dit Longin, que d'une

d'une richeſſe immenſe, où l'on ne peut pas prendre garde à tout de ſi près, & où il faut, malgré qu'on en ait, negliger quelque choſe. Au contraire, il eſt preſque impoſſible pour l'ordinaire qu'un eſprit bas & mediocre faſſe des fautes; car comme il ne ſe hazarde & ne s'éleve jamais, il demeure toujours en ſûreté; au lieu que le grand de ſoi-même, & par ſa propre grandeur, eſt gliſſant & dangereux.

Je crois que pour donner une veritable idée de ſon bon goût, il faudroit en voyant un Ouvrage, paroître veritablement ſenſible aux beautez qui s'y trouvent; enſuite, avec la politeſſe que l'on ne doit jamais abandonner, propoſer ſes difficultez & ſes doutes à l'Auteur dont les Ouvrages ſont aſſez bons pour meriter la critique. C'eſt ainſi que l'on peut perſuader ſans chercher à déplaire; & c'eſt ce que j'ay vû ſouvent pratiquer à un Prince auſſi grand par l'étenduë de ſon eſprit, que par ſon courage & par ſa naiſſance: qui, n'ayant pas beſoin des lumieres d'autruy pour juger, ne décide jamais qu'avec des précautions infinies. Il imite en cela la ſageſſe du plus grand Roy du monde, qui, lorſqu'il honore quelque Auteur de ſes judicieuſes critiques, le fait toujours avec tant de bonté, qu'il pénétre le cœur en même temps qu'il éclaire l'eſprit.

Quel bonheur pour les Arts, MESSIEURS, que leur Protecteur auprés de ce grand Roy, ſoit pénétré de ces mêmes maximes! Il anime toujours, & il ne rebute jamais; il ſçait que rien n'éleve tant le cœur des grands Hommes, que l'eſperance de plaire à leurs Superieurs; que les traitemens gracieux que l'on en reçoit donnent de nouvelles forces, & réveillent en nous

ces vifs ſentimens de gloire qui nous portent à la noble émulation de nous diſtinguer & nous élever au-deſſus des autres ; que ſi on eſt aſſez malheureux pour ne pas réüſſir faute des talens que la nature donne ſi rarement, on eſt aſſez à plaindre, ſans être encore accablé par des marques de mépris.

Que ſerviroit-il de s'engager aux fatigues de l'étude, ſi l'on n'enviſageoit que des dégoûts, & jamais d'eſperance de gloire ? Croyez-vous que ces honneurs qu'Alexandre a faits à Apelles n'ayent pas beaucoup contribué à la perfection de ſon art ? que les diſtinctions éclatantes que Raphaël a reçûës de pluſieurs Papes, auſſi-bien que celles dont le Titien a été honoré par Charles-Quint & par Philippe Second, n'ayent pas animé ces grands génies, pour leur faire produire les chefs-d'œuvres qui les font admirer ? La gloire anime la vertu : les grands Princes font les grands Hommes. On a vû le ſiecle d'Alexandre & le ſiecle d'Auguſte, comme l'on voit celuy de LOUIS LE GRAND ; & il ne ſeroit pas difficile de prouver que le grand Monarque, ſous qui nous avons le bonheur de vivre, a pour ainſi dire, fait naître ou formé la plus grande partie des Hommes illuſtres qui ont fait l'ornement de ſon regne.

Soixante-neuviéme vers de l'Epitre.

On y voit du Pinceau les plus grands avantages.

PEu de gens ont une idée bien juſte de ce qu'on appelle le Pinceau, ni même de ce qu'on appelle Peintre. Il ſuffit preſque d'employer des couleurs & des pinceaux pour uſurper ce nom ; & par-là l'on confond tous les jours les Peintres les plus fameux avec les plus vils artiſans.

Le Peintre eſt celuy qui ſe ſert avec art de certains moyens pour repreſenter au naturel quelque ſujet que ce puiſſe être, ſoit qu'il exiſte, ou qu'il n'exiſte pas.

Tout ce qui imite la nature s'appelle Peinture. On dit tous les jours : Homere & Virgile ſont de grands Peintres ; quelles images n'ont-ils pas faites ? On dit ; Moliere a tellement ſçû peindre le caractere des hommes, que beaucoup de gens à qui il n'avoit jamais penſé, ont pris pour leurs portraits particuliers ceux qu'il avoit peints d'aprés la nature en general ; & tels ont fuï ſes ſpectacles, pour s'épargner le déplaiſir ſecret qu'excitoient en eux les vives Peintures des défauts qu'ils connoiſſoient avoir, & qu'ils avoient eu le malheur de trop chérir.

La Peinture eſt donc une imitation : mais afin qu'une choſe puiſſe être appellée imitation, on doit y voir en même temps quatre choſes differentes ; c'eſt-à-dire, ce qui imite, ce qui eſt imité, l'inſtrument ou le moyen qu'on y employe, & la maniere dont on l'employe.

Ce qui imite, c'eſt l'art du Peintre : ce qui eſt imité, c'eſt la nature même : l'inſtrument ou le moyen, c'eſt le pinceau : & la maniere dont on l'employe, eſt une habitude de la main facile, agréable & légere.

Cette habitude de la main que l'on appelle parmy les Peintres, le pinceau, s'acquiert par la pratique ; mais quand cette pratique eſt dénuée de la partie de l'eſprit, elle eſt aſſez commune, & ſouvent plus pernicieuſe qu'utile.

Il en eſt de cette facilité comme des richeſſes qui ne ſont conſiderables qu'entre les mains des gens ſages,

qui ſçavent s'en ſervir à propos. Il eſt une facilité de pinceau qui n'eſt pas toujours la marque d'un profond ſçavoir ; car la tête d'un homme qui ſçait, arrête ſouvent ſa main ; & quand on veut avoir égard à la perfection de la forme, à la fineſſe des caracteres, au relief & à l'exacte verité du coloris : vous le ſçavez, MESSIEURS, on retouche plus d'une fois le même endroit, & l'eſprit ne ſe contente pas toujours de ce que la main a executé avec trop de facilité.

Non-ſeulement on travaille avec promptitude, parce que l'on n'en ſçait pas aſſez pour travailler plus lentement ; mais on a ſouvent envie d'aller vîte par un miſerable principe d'intereſt ; car l'avarice contribuë toujours à détruire les plus beaux Arts : c'eſt elle qui fait courir aprés les biens plutôt qu'aprés la gloire, & qui faiſant abandonner le ſoin de bien faire, à l'envie de faire beaucoup, fait ſouvent quitter les études les plus ſérieuſes du cabinet, pour briguer dans des antichambres par des intrigues baſſes, quelquefois injuſtes, des travaux que l'on veut ravir aux autres, en cherchant à s'accabler de plus de fardeaux que l'on n'en peut porter.

Il eſt permis de chercher des occaſions de mettre au jour ſes talens ; mais il faut que ce ſoit par des voyes nobles, & en conſervant les égards que l'on doit avoir pour les autres & pour ſoy-même : ſe meſurer ſelon ſes forces.

Il eſt difficile de ſe diſtinguer dans les beaux Arts ſi l'on ne reſſent dans ſon ame une certaine élevation qui porte à chercher la veritable gloire : & quand on a pour objet de contenter les Sçavans ſans déplaire aux

ignorans, qu'on veut acquerir un nom ou même le ſoutenir, quand on veut enfin en combattant les traits de l'envie, marcher avec éclat à la poſterité ; vous le ſçavez, MESSIEURS, il en coûte des ſoins & des veilles pour travailler ſes Ouvrages, & l'on eſt rarement content ſoy-même de ce qui ſatisfait quelquefois les autres. C'eſt ce qui faiſoit dire à Zeuxis : Je travaille beaucoup ce que je peins, parce que je peins pour la poſterité : *Ego diu pingo, quia pingo æternitati.* Ceux qui croyent n'avoir plus rien à apprendre, ſont ordinairement les moins ſçavans ; car plus un homme eſt habile, plus il connoît l'étenduë de ſon Art, & par conſequent la difficulté d'y réüſſir ; & c'eſt cette difficulté qui retient la frivole rapidité de la main : cependant on a vû des Peintres à qui ce talent tenoit lieu de ſçavoir, ébloüir bien des gens, qui ſur la foy des autres ſe récrioient par prévention ſur des Ouvrages qui dans le fond du cœur n'auroient jamais ſçû les toucher, s'ils s'étoient laiſſez aller aux lumieres naturelles que donne le ſens commun. Vous en voyez d'autres admirer dans des Ouvrages faits à la hâte, ce qu'ils appellent des traits hardis, qui ſont des coups de pinceau jettez hardiment à la verité, mais ſéchement tirez, qui ne vont jamais à l'effet, & qui conviennent plutôt à des Maîtres à écrire, qu'à des Peintres qui doivent avoir pour objet l'imitation de la nature, & pour but l'art de tromper les yeux.

Les Peintres qui affectent ces ſortes de traits hardis, & qui font conſiſter en cela la beauté de leur execution, reſſemblent à ces gens hardis qui ſe preſentent, & ſe font jour par tout, ſans avoir égard aux bien-

ſéances : ils ſont en peinture, comme ſont dans les converſations ces fatiguans diſeurs de grands mots qui ne veulent rien dire, & qui ſouvent dans les diſputes oppoſent la force de leur organe à la force de la raiſon. C'eſt ainſi qu'un torrent orageux étonne, ſurprend même par ce qu'il a d'affreux, mais il ne dure guéres. Un fleuve fait moins de bruit, mais il coule toujours agréablement, & fait long-temps plaiſir à voir.

Il faut qu'une choſe ſoit bien penſée pour être bien dite; avant donc que d'écrire, apprenez à penſer, dit M. Deſpreaux. On peut dire de même; avant donc que de peindre, apprenez à penſer: quand l'on penſe bien, les paroles viennent d'elles-mêmes ſe placer; alors, plus l'on s'échauffe à parler, plus on diroit qu'il vient d'eſprit, de ſentiment, & de ce je ne ſçay quoy de naïf qui ſemble s'attacher aux paroles. Il en eſt de même de la maniere de peindre, qui eſt proprement la parole du Peintre: le pinceau court, & place vivement ſes couleurs ſelon que le Peintre ſçait penſer, & que les idées ſont plus ou moins nettes dans ſon eſprit.

C'eſt donc en penſant avec juſteſſe que l'on doit commencer ſon ouvrage; & c'eſt en penſant encore plus vivement que l'on doit l'achever. Il faut que l'eſprit commence, que le jugement continuë, & que l'eſprit jette encore le feu qui acheve, & donne ce qu'on appelle la derniere main à l'ouvrage: mais ce point de perfection, ſi difficile à trouver en toutes choſes, ne ſe rencontre pas aiſément par les voyes trop abregées.

Nous avons vû, dit Petrone, la Peinture décliner peu à peu, depuis que les Egyptiens ont été aſſez hardis pour entreprendre de l'enſeigner par une méthode

plus courte & plus aiſée que celle de Zeuxis & d'Apelles.

C'eſt donc une vanité puérile que celle de ſe piquer d'aller plus vîte qu'un autre : le temps ne fait rien à l'affaire, dit Moliere. Annibal Carache penſoit auſſi de même. Un jour Sixto Badalochi ayant fait un Tableau en concurrence avec le Dominicain, ſe vantoit de l'avoir fait en peu de temps, pendant que le Dominicain avoit paſſé au ſien pluſieurs mois : Taiſez-vous, luy dit Annibal Carache, le Dominicain l'a fait plus promptement que vous, car il l'a bien fait.

Pour bien faire, il ne ſuffit pas d'aller vîte ; mais pour aller vîte, il ſuffit de bien faire, dit Quintilien. Je ne prétends pas cependant condamner une heureuſe facilité dans l'execution ; mais je dis qu'il ne faut pas faire un ouvrage trop promptement. Hâtez-vous lentement, dit Horace.

J'admire donc la facilité qui vient de la poſſeſſion des regles, autant que je condamne celle qui vient d'une mauvaiſe habitude invéterée, qui tend preſque toujours à les détruire.

Je ſçay qu'il faut prendre garde en voulant éviter un écueïl, à ne pas tomber dans un autre ; car ſi les uns ont une vivacité mal reglée, les autres ont quelquefois une lenteur trop lourde & trop peſante : ſi les premiers ont beſoin d'un frein qui les arrête, les autres ont pour ainſi dire, beſoin d'éperon pour les faire avancer. La grande perfection eſt un milieu entre ces défauts oppoſez.

S'il faut donc arrêter un excès de facilité qui fait négliger ſes ouvrages, il faut animer une lenteur trop

exacte qui rend ce que l'on fait triſte, froid & languiſſant.

La plûpart des Peintres, diſoit Apelles, ne ſçavent pas connoître ce qui eſt aſſez.

Quand on ſçait bien ce que l'on veut faire, on ne fait point d'ouvrages inutiles ; & l'art & le ſçavoir s'y font remarquer en mettant chaque choſe à ſa place avec toute la vivacité d'un génie actif & plein de feu, qui cache par le brillant du pinceau le travail du pinceau même.

Pour les paſſions douces & les objets gracieux, il n'eſt point de goût de peindre plus charmant que celuy du Corége : ſon pinceau tendre & ſuave paroît couler d'une ſource vive & pure, conduit par la main des Graces mêmes : il eſt directement oppoſé à ce que j'ay déja condamné dans les traits hardis & tirez ; on n'y en aperçoit aucun ; tout y eſt moëleux & fondu, même dans les plus grands ouvrages ſans qu'il en coûte rien au caractere du deſſein ; car c'eſt une erreur de croire que la ſévérité du deſſein conſiſte dans la dureté des traits, comme l'on le voit ſouvent pratiqué dans pluſieurs freſques Romaines & Florentines, ni dans l'affectation de trancher ſes contours pour ſe faire paroître exact & grand deſſinateur : je crois voir un Docteur faire parade de ſa doctrine, ou un riche ambitieux étaler ſes richeſſes. Si le ſçavoir le plus profond n'eſt aſſaiſonné d'un certain art de plaire, il devient ſec & ennuyeux, & les richeſſes des favoris de la fortune nous revoltent ſouvent, quand ils ne s'en ſervent que pour faire ſentir orgueilleuſement leur bonheur par la comparaiſon de nos infortunes.

Quoyqu'il

Quoyqu'il faille toujours peindre tendrement, & faire perdre avec ſuavité les lumieres dans les ombres qui les ſuivent, les paſſions vives doivent être touchées avec toute la légereté brillante que peuvent fournir la vigueur & la facilité du pinceau; & cette facilité venant d'une imagination pleine de ſon ſujet, y jettera un feu qui rendra l'Ouvrage plein de vie. Quand l'idée eſt vivement remplie de ſon objet, alors la main ne ſçauroit exécuter avec trop de rapidité. Il faut promptement ſaiſir le beau feu qui l'anime; car les objets qui doivent être animez & en mouvement, peints avec trop de langueur, font languir ceux qui les voyent, & coûtent autant de peine à regarder qu'ils en ont coûté à faire.

Il faudroit tâcher de varier ſa touche, ſelon le caractére des objets que l'on veut répréſenter. Les objets doux, polis & luiſants, ne doivent pas être peints comme ce qui eſt brute, rude & groſſier: Un certain air de bruſquerie de pinceau ſied bien en certaines occaſions.

Il faut quelquefois que les choſes paroiſſent comme faites au hazard. On peut ſe reſſouvenir icy de ce qui arriva à ce Peintre fameux, qui peignant un cheval dans une action vive, après avoir beaucoup travaillé pour peindre l'écume de ſa bouche, ne pouvant y réüſſir ni ſe ſatisfaire, jetta l'éponge par déſeſpoir; mais le hazard fit ce que ſon travail n'avoit pû faire. L'éponge tomba ſi heureuſement, qu'elle fit l'écume telle qu'il l'avoit imaginée. Il faut ſouvent negliger de certains endroits pour en faire valoir d'autres; mais dans cet air de bruſquerie & de ne-

gligence qui doit venir de l'Art ; je le repete encore, il faut éviter les traits durs & coupez. Car on ne ſçauroit peindre trop moëleuſement. Les Ouvrages de Rimbrant qui paroiſſent les plus touchez, & même les plus bruſquez, ſont d'une recherche infinie, & ſont peints avec autant de ſuavité & de rondeur que ceux du Corége, où l'on n'apperçoit aucune touche. Le Giorgion eſt admirable pour le relief que produit ſon pinceau. Il reſſemble beaucoup pour la fonte à celuy du Corége. Les belles choſes que Raphaël a exécutées luy-même, ſont, quoiqu'on en veuille dire, dans les mêmes principes. Annibal diſoit que le Titien peignoit à charmer, & Raphaël à étonner. Le pinceau de Vandeic eſt d'une beauté ſinguliére ; & celuy du Guide, d'une touche agréable & d'une legereté ſpirituelle qui caractériſent par tout ſon deſſein. Ce n'eſt donc jamais que l'eſprit qui doit faire agir la main. La maniere de peindre, en mettant toujours des couleurs par des touches ſpirituelles qui caractériſent le deſſein & le coloris, me paroît excellente. On peut ainſi détailler tant qu'on veut, conſerver la pureté des couleurs, & mettre toujours de l'ame dans ſon Ouvrage, mais il faut garder un juſte milieu dans cette maniére de peindre.

Je rapporteray ſur cela ce que dit Vazari en parlant de trois Tableaux que le Titien avoit faits pour Philippe V. & qui ſont à preſent dans le Cabinet de ſon Alteſſe Royale M. le Duc d'Orleans.

Le Titien, dit-il, peignit une Caliſto, & une Diane qui ſe baignant à une fontaine avec ſes Nymphes, change Acteon en cerf.

Il peignit pareillement une Europe qui paſſe la mer

ſur un taureau. Ces Tableaux ſont gardez trés-précieuſement dans le Cabinet de Sa Majeſté Catholique, & admirez pour la vivacité que le Titien a donnée à ſes figures par des couleurs qui les font paroître, pour ainſi dire, vivantes & naturelles.

Il eſt vray, ajoute-t-il, que ſa maniere de peindre eſt fort différente dans ſes derniers Ouvrages, de celle qu'il avoit étant plus jeune, parce que les premiers ſont exécutez avec un ſoin & une délicateſſe incroyable, qui les rend également agréables vûs de prés, comme de loin; & les derniers, avec des coups de pinceaux heurtez, & des couleurs moins mêlées, de maniére qu'ils ne font pas le même plaiſir quand on s'en approche, que lors qu'on s'en éloigne : & cette derniére maniére de peindre qui venoit de ſon grand âge, eſt cauſe que beaucoup de Peintres ayant voulu l'imiter, & faire parade d'une grande pratique, ont fait des Ouvrages de peu de valeur; & cela, parce qu'en s'imaginant mal à propos que ſes derniers Tableaux ont été faits ſans ſoin & ſans peine, ils ſe ſont trompez lourdement, parce qu'on connoît en les examinant bien, que le Titien les a fort travaillez.

Le parfait achevement eſt donc de faire paroître tout ce qui eſt dans la nature, avec une intelligence ſçavante & agréable. Car ce n'eſt pas finir, qu'adoucir & lêcher avec affectation & froideur. Ces ſortes d'Ouvrages que le vulgaire appelle finis, ne ſont proprement que des ébauches quand le relief, l'effet & l'ame ne s'y rencontrent pas. Pour leur donner la derniere main, il faut pour ainſi dire les gâter; c'eſt-à-dire, par des coups de pinceau legers & ſpirituels en

ôter la fade propreté & la froide uniformité. C'eſt-là ce qui fait la difference d'un génie froid qui copie ſervilement ce que ſouvent il ne connoît pas, ou d'un génie orignal qui, entraîné par une heureuſe verve, répand le feu qui l'enflâme ſur tout ce qu'il touche. En effet, c'eſt par une eſpece de feu divin que l'on doit animer les corps que l'on a régulierement formez par l'Art du deſſein & les charmes du coloris. Il faut, comme un autre Promethée, y ſouffler un feu celeſte par le ſecours de Minerve, comme il dit luy-même dans la Tragédie de Thyeſte : Les hommes étoient créez comme les bêtes, ſans intelligence & ſans eſprit : Je les ay déſabrutis par le feu celeſte que j'ay ſoufflé dans leur ame.

Concluons donc que le pinceau doit être animé, ſans être trop bruſqué : fini, ſans être ſec; hardi, ſans être dur ; & moëleux, ſans être lêché. Avoüons que tout doit être eſprit dans la peinture, & que la main ne doit que luy obéïr.

Qu'on ne me reproche point d'étaler icy des maximes déja connuës & familiéres aux grands Maîtres de l'Art; les Sçavans ne dédaignent pas d'entendre ce qu'ils ſçavent déja, & ce qu'on leur voit pratiquer. D'ailleurs, chacun ſçait que je n'ai jamais eu d'autre but dans ces Diſſertations, que de retracer à mon Fils les principes que j'ay ſuccez, pour ainſi dire, avec le lait dans cette même Academie, & ceux que j'ay puiſez parmy les plus grands Hommes qui vivoient en Italie, quand j'y fus conduit encore enfant par un Pere que le mérite, la candeur, & le ſincere attachement qu'il avoit pour cet illuſtre Corps, vous a rendu MESSIEURS, preſqu'auſſi reſpectable qu'à moy. Trop

heureux que vous ayez voulu les écouter vous-mêmes, & que vous m'ayez engagé à continuer de décrire des regles qui ſont naturellement l'éloge de ceux qui les exécutent avec ſuccés, comme Vous ; & qui êtes en cela d'autant plus dignes de loüanges, que vous les exécutez ſans vous en vanter. Il eſt bon d'ailleurs que les Etudians ſçachent, qu'il y a des choſes qui regardent la pratique, qui s'apprennent quelquefois en voyant faire ; mais qu'il y en a beaucoup qui ne s'apprennent qu'à force d'en entendre parler.

Au reſte, quoique ceux qui croyent n'ignorer rien, prétendent que ces ſortes de Conférences ſont inutiles, je trouve que vous les avez d'autant plus ſagement établies, qu'en les rendant publiques, vous faites part de vos lumieres à des Perſonnes diſtinguées & déja épriſes des charmes de la Peinture, en faiſant naître en même temps un nouveau goût à ceux qui éclairez d'ailleurs, n'avoient peut-être pas encore une juſte idée d'un Art, dont l'étenduë eſt ſi vaſte, qu'elle peut fournir long-temps matiére à écrire & à s'entretenir. Ceux qui en ſont ſçavament épris, ſont comme ces amans paſſionnez, qui ne ſe laſſent point d'entendre parler de ce qu'ils aiment.

Pour moy, MESSIEURS, comme il ſe peut faire que parmi vos jeunes Etudians il s'en trouve quelques-uns qui ignoroient encore une partie des choſes que j'ay dites juſqu'à préſent, je ſeray ravi qu'ils ſoient aſſez dociles pour en vouloir profiter. Mais s'il en eſt parmy eux qui ne voulant connoître de principes que leur propre habitude, s'imaginent ſçavoir ce qu'ils n'ont jamais appris, je leur conſeille d'éviter d'entendre des diſcours

qui pourroient à la fin les guérir de cette douce maladie de l'eſprit qui fait tout leur bonheur. Cela me fait reſſouvenir d'un certain Trazile d'Athenes, qui tomba dans une eſpece de maladie extraordinaire qui luy fit tourner l'eſprit. Il alloit tous les jours au Port de Pirée, s'imaginant que tous les Vaiſſeaux qui abordoient là, n'étoient chargez que de ſes richeſſes, & il en avoit une joye extrême. Ses Parens le mirent entre les mains d'un Medecin qui le rétablit dans ſon bon ſens : alors, il leur dit : Ah ! rendez-moy ma douce maladie, vous me rèndrez mon bonheur.

Quatre-vingt-huitiéme Vers de l'Epitre.

Juſteſſe du Contour, proportion des Corps.

LEs Contours ſe forment par des lignes. Il n'y a que trois ſortes de lignes, la droite, la courbe & la mixte. Pluſieurs lignes jointes enſemble, forment ce qu'on appelle ſuperficie ; & la ſuperficie eſt ce qui comprend la longueur & la largeur de quelque Corps que ce puiſſe être. Les ſuperficies ſe peuvent diſtinguer de trois maniéres. Les unes ſont planes & unies, les autres ſphériques & concaves. La ſuperficie plane eſt telle, qu'en poſant une regle deſſus, cette regle touchera également par tout. Par exemple, une glace unie, ou la ſuperficie d'une eau tranquille. La ſuperficie ſphérique imite le dehors d'une ſphére ; & la concave, eſt proprement le contraire. Les ſuperficies compoſées, tiennent des ſuperficies droites, des ſphériques & des concaves.

Ce qui termine les ſuperficies, ce ſont des lignes qui forment ce qu'on nomme figure en Géometrie, & ce ſont ces mêmes lignes qui produiſent ce que les Peintres appellent les Contours, dont les combinaiſons in-

finies comprennent toute l'étenduë du Deſſein, non-ſeulement pour la Peinture, mais encore pour la Sculpture, & pour l'Architecture même, qui ne peut puiſer ailleurs l'Art de bien profiler. Mais comme les moulures de l'Architecture ſont fondées principalement ſur la Géometrie, & qu'il n'y en a proprement que de trois eſpeces, c'eſt-à-dire, des moulures quarrées, de rondes, & d'autres compoſées de ces deux premieres. La combinaiſon des profils en Architecture, eſt bien moins étenduë que celle des Contours de la Peinture & de la Sculpture; d'autant plus que dans ces deux derniers Arts il faut, autant qu'il eſt poſſible, éviter les figures parfaites de la Géometrie, principalement les angles & les ronds, ſur tout dans la répréſentation des figures animées. Car, comme nous l'avons dit ailleurs, c'eſt une élegance de forme, pour ainſi dire, incertaine, ondoyante & ſemblable à la flâme, qui leur donne l'eſprit qui ſemble les animer. Cependant la perfection des profils en Architecture, auſſi-bien que la beauté des Contours en Peinture conſiſte en une élegance convenable, noble, gracieuſe, legere & ſpirituelle, que la ſeule excellence du goût de l'Auteur peut déterminer, & dont il eſt preſque impoſſible de donner des regles abſolument certaines, quoique l'on en puiſſe cependant tirer de la juſteſſe & de la beauté des proportions. La proportion eſt un juſte accord des parties les unes avec les autres, & avec le tout enſemble. C'eſt une convenance de meſure qui ſe trouve entre les membres & le reſte du corps. C'eſt ce qui produit dans tous les Arts, comme dans la nature même, cette union charmante qui fait le plaiſir des yeux, des oreilles, de l'eſprit &

du cœur. Je puis même dire, ſans ſortir de mon ſujet, que, dans la muſique comme la proportion produit par les conſonnances & l'arrangement des ſons differents, cette divine harmonie qui charme les oreilles, elle entretient auſſi par de juſtes reſſorts la ſociété parmi les hommes, elle regle les bienſéances & les devoirs de la vie civile, & nous donne la juſte meſure de ce que nous devons aux autres, par rapport à nous-mêmes; & par-là elle devient non-ſeulement la ſource de la paix & des liaiſons d'amitié, mais elle établit encore la regle de la prudence & de l'équité.

La proportion étant donc le principal reſſort de la nature, & en formant toute l'harmonie, elle doit être le premier objet du Peintre qui en eſt l'imitateur. Car non-ſeulement elle eſt le fondement de la Peinture pour ce qui regarde la perfection de la forme des corps, & pour tout ce qui dépend du deſſein, mais elle eſt encore eſſentielle & abſolument neceſſaire aux autres parties de cet Art; c'eſt-à-dire, à la compoſition, aux convenances, aux mœurs, aux caracteres, aux paſſions, au clair-obſcur & au coloris.

C'eſt par la proportion que le Peintre ennoblit même ſon idée, & qu'en répréſentant les objets de la nature, qui, quoique parfaite en elle-même, ne l'eſt pas quelquefois par accident; il s'éleve en quelque ſorte au-deſſus d'elle, rectifiant les défauts quil peut y trouver, & en ajoûtant de nouvelles beautez à celles qu'elle luy préſente. De-là naît cette regularité noble & touchante, qui attirant le reſpect & l'admiration, fait une impreſſion ſi vive dans nos cœurs, qu'elle ſurprend, frape & ſaiſit, ſans qu'il ſoit poſſible de s'en défendre, &

dont

dont l'examen, la raiſon, le temps même augmente encore la force & le pouvoir.

Qu'on ne s'étonne pas ſi la ſçavante Grece & les Nations maîtreſſes du monde ont autrefois élevé la Peinture & la Sculpture à un ſi haut dégré de gloire : puiſque ces deux beaux Arts étant la ſource des proportions, & par conſequent du deſſein, il faut que tous les autres qui ont rapport au deſſein, viennent puiſer chez eux leurs plus ſolides beautez. Combien de Perſonnes diſtinguées dans differens genres doivent le fondement de leur ſçavoir aux Etudes qu'ils ont faites dans cette Academie ! Combien d'Hommes fameux, MESSIEURS, ont ſçû profiter de vos leçons pour faire refleurir tous les beaux Arts, non-ſeulement en France, mais preſque dans toutes les Parties du monde ? Perſonne ne l'ignore, & tous font gloire de le publier.

Je ne feindray pas de le dire, & vous devez vous en ſouvenir. L'Architecte qui de nos jours a rempli une ſi brillante carriére, & qui, à la tête de cette Compagnie, a ſuccedé à une place qui n'avoit été remplie que par un Cardinal, un Chancelier de France, & des premiers Miniſtres ; & qui l'eſt encore aujourd'huy par un des plus grands Seigneurs du Royaume. Ce fameux Architecte, dis-je, s'eſt ſouvent fait honneur en parlant à Vous-mêmes, de s'être formé dans votre Ecole.

Ne ſçait-on pas en effet, que c'eſt ſur la ſtructure du corps humain, qui eſt le principal & le plus noble objet de la Peinture & de la Sculpture ? Que l'Architecture a fondé ſes juſtes meſures, & cette noble harmonie, qui fait la plus grande beauté de ſes pompeux édifices & des monumens qu'elle éléve. C'eſt ſur ces

proportions que les Ordres d'Architecture ont été déterminez ; ainſi pour imiter cette vigueur mâle & robuſte qui ſe trouve dans les corps des hommes bien faits, dont la hauteur eſt ordinairement égale à ſix de leurs pieds bien formez ; les Anciens ont fait un ordre dont la hauteur des Colonnes étoit ſextuple de ſa groſſeur, avec des membres & des moulures ſimples & majeſtueuſes ; & ils ont appellé ce premier ordre *Toſcan*, parce que c'eſt aux environs de Florence que les Peuples de Lydie l'ont mis en uſage, lorſqu'ils vinrent s'établir dans la Toſcane.

Pour imiter la proportion des plus beaux corps des jeunes hommes qui ont ordinairement plus de ſix de leurs propres pieds de hauteur, ils firent un ſecond ordre de Colonnes, dont la hauteur étoit ſextuple de leur groſſeur, avec des membres & des moulures plus ornées que celle de l'ordre de Toſcan, parce que les jeunes hommes ont quelque choſe de plus élégant & de plus gracieux dans la ſtructure de leurs corps, que les hommes plus avancez en âge & plus vigoureux ; & on lui donna le nom d'Ordre Dorique, parce que les Doriens bâtirent autrefois à Argos un Temple en l'honneur de Junon, ſur les proportions de cet Ordre. Enſuite, pour imiter la proportion du corps des femmes, dont la hauteur eſt preſque égale à la longueur de huit de leurs pieds, ils établirent un troiſiéme ordre auquel ils donnerent une hauteur octuple de leur groſſeur, avec des ornemens plus délicats ; & cet Ordre fut appellé *Ionique*, parce que les Grecs s'en ſervirent pour bâtir le Temple d'Epheſe, étant paſſez en Aſie, ſous la conduite d'Yon d'Athenes.

Ils en firent après un autre auquel ils donnerent une hauteur égale à neuf de ſes groſſeurs, avec des membres beaucoup plus délicats à l'imitation du corps des filles, qui eſt plus délicat que celui des femmes; & parce qu'il fut d'abord éxécuté à Corinthe, on le nomma *Corinthien*. L'Italie imagina enſuite l'ordre compoſé dont la hauteur contient dix groſſeurs, & auquel les membres & les moulures des autres Ordres peuvent convenir.

Le tout enſemble d'un Ouvrage ſe forme par les diverſes parties qui le compoſent; cela eſt commun à la Peinture, à la Muſique, à la Poëſie & à l'Eloquence. Les corps ont des membres différents, & ces membres différents doivent avoir leur correſpondance & leur ſimétrie; car la ſimétrie jointe à la proportion fait l'ordre, l'arrangement & la majeſté. Si vous poſez une tête giganteſque ſur un petit corps, un petit bras avec un autre bras trop grand; un grand pied avec de petites jambes; ſi dans la même tête vous mettez un grand œil vis-à-vis d'un petit, que l'un ſoit plus haut ou plus bas que l'autre; ſi vous aſſortiſſez les membres d'un jeune homme à ceux d'un vieillard; des parties maigres avec d'autres plus graſſes; la tête d'une fille avec des bras d'un homme robuſte; enfin ſi vous tombez dans ces diſproportions & ces fautes d'égalité & de correſpondance, vous ne produirez jamais que des monſtres & des objets deſagréables à voir. Il faut non-ſeulement éviter ces diſproportions dans les formes, mais auſſi dans les couleurs, & ne pas mettre une tête blanche ſur un corps brûlé du Soleil: de même qu'en Architecture on ne peut donner à chaque

Ordre que des ornemens convenables à la proportion. Il faut auſſi proportionner les vêtemens aux caracteres & aux âges : Ne pas habiller un héros & des vieillards de taffetas, & des jeunes filles avec de lourdes étoffes. Soyons donc attentifs à ne pas tomber dans les erreurs que l'on appelle ſouvent mal à propos des négligences & des minuties, ce qui paroît un rien a quelquefois de grandes ſuites.

Il en eſt des erreurs de proportion comme de celles de l'Arithmétique & des mœurs mêmes. Une petite faute en attire ſouvent d'autres qui deviennent irréparables. Gardez-vous de tomber dans le défaut de ce Sculpteur dont parle Horace qui ſçavoit admirablement finir les ongles de ſes Statues, imiter le naturel & la légereté des cheveux, mais dont les Statuës en gros étoient mauvaiſes, parce qu'il ne ſçavoit pas faire un tout bien compoſé, & dont les parties fuſſent d'accord.

Que d'un Art délicat, les pieces aſſorties
Ne faſſent qu'un beau tout de diverſes parties.

C'eſt Monſieur Deſpréaux qui le dit, & c'eſt la raiſon même qui parle par ſa bouche. Que cette remarque peut fournir de réflexions utiles pour toutes les parties qui compoſent un Tableau ! car ſi le détail agréable fait le plaiſir des yeux & de l'eſprit, lorſque le tout eſt heureuſement diſpoſé, & qu'on n'a pas mis en un lieu ce qui auroit dû être placé ailleurs : ce même détail devient ſouvent inſipide, quelque beau qu'il ſoit, quand la compoſition eſt mauvaiſe ; que le clair-obſcur eſt mal entendu ; que le faux accord des couleurs

bleſſe les yeux, & qu'il regne par tout une diſproportion & une fauſſeté de caracteres & de paſſions qui choquent la raiſon & glacent en quelque ſorte tout l'Ouvrage ; car il faut auſſi de la proportion entre les ſujets & les expreſſions : on doit encore proportionner les ornemens, les paſſions, les geſtes, les mouvemens & les attitudes au ſexe, aux âges & aux caracteres différents. Il ne faut pas peindre la ſageſſe d'un vieillard dans un jeune homme vif & impétueux. La ſimplicité naïve d'un enfant ne convient pas à l'âge viril ; & l'enjoüement de la plus riante jeuneſſe ne caracteriſeroit pas un vieillard ſage & moderé. Si les caracteres doivent être variez, la proportion ne doit pas être auſſi la même dans tous les corps ; & c'eſt en cela que Raphaël s'eſt infiniment diſtingué ; car non-ſeulement il a ſçû varier dans les différents caracteres, mais il a encore ſçû éviter l'uniformité dans les mêmes, juſte & ſage imitateur de la nature qu'il a toûjours enviſagée comme ſon principal objet : la beauté même doit être variée par les diverſes proportions : on peut être touché par des attraits différents : il y a des beautez dont on peut rendre raiſon, & d'autres qui ſont arbitraires, quoiqu'elles paroiſſent poſitives à ceux qui en ſont touchez, & qui ſont frappez de certains traits, en faveur deſquels ils ſont prévenus. Quelquefois la grande beauté d'une partie fait aimer le tout enſemble ; ſouvent un je-ne-ſçay-quoy qui plaît, fait paſſer des irrégularitez de proportion pour des choſes parfaites ; il faut d'ailleurs obſerver dans les regles de la beauté ce qui convient à chaque âge ; car de même que les Saiſons différentes ont chacune leur

beauté particuliere, chaque âge a ſa beauté différente: c'eſt ſur cette connoiſſance de tant d'effets variez dans la nature, que le Peintre doit fonder le bon goût qui le doit diſtinguer dans ſes Ouvrages. Il ne ſuffit pas de s'en tenir aux regles ordinaires que l'on ne doit cependant pas ignorer, & que l'on doit ſoigneuſement obſerver ſi l'on veut éviter le blâme; il faut encore par l'excellence de l'eſprit & du jugement, s'en faire de nouvelles, pour arriver aux perfections qui méritent des loüanges. Pour avoir évité des fautes, dit Horace, ay-je pour cela mérité des loüanges? En effet, combien de Peintres deſſinent d'un goût ſec, meſquin, froid, pauvre & inſipide, ſans faire de fautes trop marquées; qui n'ignorent par l'anatomie, & qui ſçavent par cœur les meſures du corps humain, telles qu'elles ſont écrites dans pluſieurs Auteurs, dont je ne ferai point icy un détail qui deviendroit trop long, & peut-être inutile. Je me contenterai de dire qu'un des plus ſûrs moyens pour connoître les meſures des membres dans tous les animaux, c'eſt d'étudier à fond l'Oſteologie, parce que les os ſont les parties principales qui ſoûtiennent, pour ainſi dire, le bâtiment du corps, & qu'ils ſont à ſon égard ce qu'eſt la charpente à l'égard d'un édifice. Mais les os doivent être revêtus de muſcles qui donnent à ces différentes parties leurs propres groſſeurs. En s'appliquant à connoître leurs ſituations, leurs enchaînemens & leurs fonctions particulieres, on connoîtra ceux qui doivent s'enfler & ceux qui doivent être relâchez; ceux qui doivent agir dans certains mouvemens, & ceux qui ſont ſans action; car leurs formes diverſes dépendent de leurs actions diffé-

rentes. Par cette étude néceſſaire pour s'aſſûrer des meſures & des proportions du corps humain, on pourra établir la baſe ſolide du grand Art du deſſein. Gardons-nous cependant que cette recherche éxacte de l'Anatomie ne nous porte à prononcer les muſcles d'une maniere trop ſévere & trop ſéche ; car les plus grands Maîtres, ſur-tout ceux de l'Ecole Florentine, ſont ſouvent tombez dans cet excès. Michel-Ange qui a quelquefois égalé les Grecs dans la Sculpture & dans l'Architecture, eſt moins heureux dans la Peinture à laquelle il s'eſt également appliqué, parce qu'il s'y eſt trop laiſſé emporter à l'affectation de faire également reſſentir tous les muſcles. Il ſemble qu'il ait oublié quelquefois qu'il y a une peau qui couvre ; que ces muſcles doivent être plus ou moins ſenſibles ſelon les actions différentes, ſelon les ſexes & ſelon les âges. Il n'eſt pas, à la vérité, tombé dans le même défaut dans les Ouvrages de Sculpture, qui ſont les Monumens les plus ſolides de ſa gloire.

La Peinture ne ſe borne pas aux proportions que la Géométrie détermine dans les autres Arts, qui par le ſecours de la matiere que l'on augmente, ou que l'on diminuë, rendent les corps réels & effectifs, tels qu'ils ſont dans la nature. La Peinture, par une apparence trompeuſe, en faiſant toûjours paroître ce qui n'eſt point, enchante & ſéduit également les yeux & l'eſprit. Non-ſeulement elle a beſoin pour cet effet des regles certaines de la perſpective qui la diſtinguent, & ſans laquelle elle ne peut jamais rien produire ; il faut encore qu'elle ajoûte à cette ſcience l'artifice des jours & des ombres régulierement obſer-

vez, & ingénieuſement diſpoſez ; car la Peinture, ſans l'effet du clair-obſcur, eſt auſſi imparfaite que la Muſique ſans parties. Cela eſt d'autant plus vray que la proportion eſt la regle des accords, comme du clair-obſcur.

Concluons-donc que la proportion étant le fondement non-ſeulement du deſſein, mais preſque de toutes les parties de la Peinture, on ne ſçauroit trop s'appliquer à en connoître les principes. Jeunes Eléves, étudiez-donc tout ce qui peut vous y conduire ; c'eſt-à-dire, la Géometrie, l'Anatomie & la Perſpective : mais ajoûtez encore à cette étude la connoiſſance parfaite de la nature. Mettez-vous fortement dans l'eſprit que la pratique ſans la ſcience ne fait qu'un ſimple Ouvrier ; mais que la ſcience jointe à la pratique, fait le Peintre ; car de même qu'il y a beaucoup de différence entre un Diſcoureur & un Orateur, on peut dire qu'il y en a beaucoup auſſi entre un homme qui peint & un véritable Peintre. La facilité de la main, quand elle n'eſt pas ſoûtenuë de l'Art, eſt le talent de beaucoup de Gens médiocres, ſouvent des plus téméraires. On a beau dire que le long uſage eſt quelquefois le plus ſûr de tous les Maîtres : il donne plus de facilité que de juſteſſe, & cette facilité ne nous remplit que trop d'une orgueïlleuſe témérité qui eſt ſouvent la cauſe de notre chûte.

En effet, combien a-t-on vû de jeunes Gens qui ſembloient promettre un avenir éclatant, qui pour avoir abandonné l'étude, & s'être trop fiez à leurs talens naturels, ont tellement fait perdre les hautes idées qu'ils avoient données, que leur nom s'eſt tout-

à-fait

à-coup effacé de la mémoire de ceux qui les avoient vantez avec le plus de chaleur. Que l'idée d'un précipice dans lequel il eſt ſi facile de tomber, arrête la courſe impétueuſe de la trop boüillante jeuneſſe! Laiſſez-vous retenir par les réfléxions, l'étude & la raiſon. Songez que la nature, ſans le ſecours de l'Art, ne produit quelquefois que des ronces, où l'on eſperoit voir naître des fleurs & des fruits; & que ce n'eſt qu'en les uniſſant que l'on peut trouver la perfection que l'on doit enviſager, quand on veut ſe faire une réputation qui ſoit à l'épreuve des temps. Car, par rapport à la poſtérité, rien de ce qui n'eſt pas achevé n'eſt commencé.

Un Peintre qui ſe flate en ſon orgueïl extrême,
Connoiſſant peu ſon Art, ſe connoiſt peu lui-même;
Et charmé de l'encens dont on vient l'enteſter,
En nourrit ſes défauts, loin de les rejetter.

Trente-trois, 34. 35. & 36. vers de l'Epître.

C'Eſt le défaut de l'amour propre qui arrête ordinairement le progrez de nos études. Comme on s'aime toûjours trop, on ſe flatte toûjours trop aiſément; & l'on eſt ſouvent ſatisfait de ſoi-même, quand on eſt fort éloigné de contenter les autres.

Il n'eſt que trop ordinaire d'accompagner un merite médiocre d'une vanité démeſurée; mais on a beau s'applaudir ſans ceſſe, briguer des voix, ramaſſer des ſuffrages, dicter ſes éloges, & vouloir bâtir les prétendus monuments de ſa gloire ſur les ruines de ceux qui nous déplaiſent. Si cette vanité impoſe, & ébloüit quelquefois la multitude peu éclairée, le tems leve à

la fin le voile de la verité, & cette même multitude desabusée se trouve tout-à-coup surprise, & quelquefois honteuse elle-même de s'être laissée séduire trop grossiérement.

Quelque merite qui brille en nous, non-seulement il n'est pas séant de le publier aux autres, mais il est tres-dangereux de se le persuader à soi-même. Car cette idée flateuse qui nous enchante & nous endort, est une Sirene qui nous fait à la fin perir. La vaine confiance que nous avons en notre capacité nous fait languir dans une malheureuse indolence, & nous empêche en nous flattant de chercher la perfection que nous croyons avoir déja trouvée. Plus de soins ; plus d'études : on ne consulte plus ni la nature, ni la raison : on ne doute jamais de rien : l'embarras du choix n'occupe plus : tout ce qui naist sous les doigts contente également, par la seule raison que l'on en est l'Auteur; & l'on s'abandonne à la fin à une routine dangereuse qui dégenere de jour en jour, & que l'on se persuade être la veritable possession des regles d'un Art qu'on n'a pas encore eu le tems de connoître. L'on croiroit faire tort à sa reputation & se trop abaisser si l'on cherchoit à profiter encore des ouvrages & des lumieres de ces respectables Anciens qui doivent toûjours servir de guide : on écoute avec peine l'équitable voix qui les admire, & l'on prend un plaisir secret à entendre celle qui les mépriſe. Tant il est vray que nous avons peine à aimer ceux qui nous forcent à les admirer. Car on s'efforce toûjours à diminuer leur merite, pour les mettre, s'il se peut, au niveau de notre mediocrité; & cela toûjours par un principe d'orgueïl, d'où naist

cette baſſe jalouſie qui eſt en nous ; qui fait qu'on croit qu'on nous veut arracher ce qu'on donne à ceux que l'on louë ; & qu'au contraire on nous donne ce qu'on ôte à ceux que l'on blâme. C'eſt ce qui fait que lorſqu'on ſe pardonne tout à ſoy-même, on ne pardonne rien aux autres ; ou du moins qu'on ſe plaît à retrancher d'un côté les loüanges qu'on ne peut leur refuſer d'un autre. Car ſi l'on eſt obligé d'avoüer qu'ils ont quelques talents, on étale avec précipitation les plus grands défauts qu'on croit trouver en eux ; en bégayant avec un ton foible lorſque l'on louë, & en élevant fortement la voix quand on a le plaiſir de blâmer. Efforts inutiles ! Car vouloir détruire la réputation établie des grands Hommes, c'eſt reſſembler à ces flots irritez qui paroiſſent folement vouloir abattre d'inébranlables rochers, contre leſquels ils viennent toûjours ſe briſer en gémiſſant.

L'envie ſuccombe à la fin ſous le poids du merite, & l'homme qui s'éleve par la vertu accable, dit Horace, du ſeul poids de ſa gloire, le merite de ceux qu'il laiſſe en arriére. Pindare dit que le merite eſt comparable au Liége qui revient toujours ſur l'eau, quelque effort que l'on faſſe pour l'y plonger. Plus un homme connoît les difficultez de ſon Art, & plus ſon diſcernement eſt exquis, plus il ſe fait d'honneur d'être indulgent pour les autres & ſévére pour luy-même ; plus il a fait de chemin dans la longue carriére de la Peinture, plus il a fait de découvertes, & plus il voit par ſes propres lumieres combien il eſt encore éloigné de la perfection que la gloire luy propoſe.

J'oſe même avancer dans cette célébre Académie,

en preſence des plus illuſtres Peintres de l'Europe; leur ſçavoir & leur modeſtie m'excitent même à le dire. Oüy, MESSIEURS, perſonne ne peut, ſans une vanité condamnable, ſe vanter de poſſeder également toutes les connoiſſances & les talents divers que demande la Peinture : un Peintre qui voudroit ſe le perſuader, ſe rendroit digne de ce qui ſe diſoit ſi communément chez les Anciens : Qu'il n'y a perſonne de plus hardi & de plus content de ſoy-même qu'un méchant Peintre, & un méchant Poëte ; & cela, parce qu'ils ne connoiſſent ni leur ignorance, ni la vaſte étenduë de leur Art.

Si l'idée d'un Auteur ne va plus loin que ſes productions, il eſt difficile qu'il puiſſe corriger ſes défauts, & ajoûter de nouvelles beautez à ſes Ouvrages. Le plus habile eſt toujours le plus timide. Qui eſt le Peintre jaloux de ſa gloire qui ne demeure pas étonné, peut-être même effrayé à la vûë d'une ſuperficie platte, ou d'une toile nuë ſur laquelle il doit créer tant de choſes diverſes ? Faire paroître ce qui n'eſt point ? Former des corps ſans matiere, & des corps qu'il doit rendre vivans par la force d'un génie heureux & abondant? Quelque ſçavant que l'on ſoit, peut-on toûjours compter ſur ces momens favorables où le génie échauffé, pour ainſi dire, par Minerve elle même, répand ce feu brillant & neceſſaire pour inventer heureuſement ? Peut-on répondre toûjours de raſſembler en même tems dans ſon eſprit cette juſteſſe & cette force d'idée neceſſaire pour prévoir tout à la fois en compoſant ce qui convient à l'œconomie & à la diſpoſition de tout l'ouvrage ; & en faiſant le choix des attitudes convenables à

l'expreſſion & à la beauté du deſſein, prévoir par la maniere de diſpoſer ſa lumiere & ſes grouppes l'effet des maſſes & du clair-obſcur, & en même tems le choix des couleurs pour produire tout à la fois par l'harmonie & l'aimable repos des yeux un effet qui puiſſe également plaire, toucher, & ſurprendre.

Car il ne faut point ſe flatter, ſi vous n'avez tout cela preſent à l'eſprit, en compoſant la vaſte machine de vôtre tableau, vous travaillez en vain. Ce ne ſera plus qu'une confuſion & un chaos épouvantable que vôtre compoſition : tout y paroîtra froid & languiſſant : tout vous éloignera du plaiſir des yeux & de l'eſprit : vous aurez beau deſſiner juſte, colorier & peindre agréablement, vous perdrez tout l'effet de ces charmes, ſi l'invention, l'ordre, & l'arrangement ne ſervent de baſe ſolide à vôtre ouvrage.

Il en eſt de cela comme d'un Orateur qui dans un diſcours fleury chercheroit à flatter l'oreille de ſes Auditeurs par des périodes bien meſurées, & des fleurs de Rhétorique ſemées au hazard, ſans avoir eu egard à l'ordre & à la compoſition, & à convaincre leur eſprit par la force de la raiſon. Car tout diſcours qui manque de ſolidité, n'a ni force ni grace, & les paroles les plus belles qui ſont vuides de choſes, ſont toûjours vaines. Comme les premiers pas qu'un jeune homme fait dans le monde décident preſque de tous les autres ; de même les premiers traits qui tracent l'idée & la compoſition d'un tableau, ſont les préſages de ſa beauté, & par ces commencemens les connoiſſeurs prévoyent bien ſouvent ce qu'il deviendra.

Il faut donc avant que de commencer à prendre le

crayon, que l'eſprit ſe rempliſſe des plus belles idées; & que l'Art par une ſage diſpoſition, arrange & place dans leur propre lieu toutes les parties differentes pour en former un beau tout. Hé! qui peut aſſez préſumer de ſon génie pour compter toûjours ſur des idées qui viennent la plûpart du tems d'un hazard heureux & favorable, qui refuſent ſouvent de venir quand on les appelle; & qui ſe préſentent quelquefois quand on ne les cherche plus. Cela doit humilier les plus habiles. Auſſi ſont-ils ordinairement les plus modeſtes.

De combien de connoiſſances diverſes l'eſprit du Peintre parfait ne doit-il pas être orné? Non-ſeulement il devroit avoir une grande teinture des humanitez, mais il devroit être un peu Rhétoricien pour ſe ſervir des mêmes regles dont ſe ſert l'Orateur, pour parvenir comme lui à inſtruire, à plaire, & à toucher le cœur. Ce ſont ces trois choſes qui contribuent le plus à la force de la Peinture, & que l'on devroit chercher avec le plus de ſoin, & auſquelles on fait ſouvent le moins d'attention.

Le grand Peintre doit être Poëte; je ne dis pas qu'il ſoit néceſſaire qu'il faſſe des vers; car on peut même en faire ſans être Poëte; mais je dis que non-ſeulement il doit être rempli du même eſprit qui anime la poëſie, mais qu'il doit neceſſairement en poſſeder les regles qui ſont, comme je l'ay déja dit ailleurs, les mêmes que celles de la Peinture; car la Peinture & la Poëſie ſont deux ſœurs qui ſe reſſemblent ſi fort en toutes choſes qu'elles ſe prêtent alternativement l'une à l'autre leur ſecours. La Peinture doit faire pour les yeux, ce que la Poëſie fait pour l'oreille: elles ont toutes deux les mêmes

principes, les mêmes idées, le même objet, & le même enthousiasme.

Le grand Peintre doit-il ignorer l'Histoire sacrée, profane, & fabuleuse ? N'a-t-il pas besoin de la Géographie, de la Géometrie, & de la Perspective ? On sçait combien l'Architecture lui est necessaire : il ne peut trop la cultiver : il doit être Physicien pour connoître la nature. Peut-il être sûr de representer parfaitement les choses dont il ne connoîtra ni les causes, ni les effets ? S'il n'a quelque teinture de cette partie de la Morale qui donne la connoissance des passions, comment sçaura-t-il tracer des images sensibles des mouvemens de l'ame ? Comment sçaura-t-il peindre la joye, la tristesse, le plaisir, la douleur, l'amour, la haine, la crainte, & les autres passions qui troublent & agitent le cœur humain ? Car non-seulement il doit connoître l'homme extérieur par l'étude des Proportions & celles de l'Anatomie, mais il doit foüiller jusques dans son ame par le secours de la Philosophie. Comment sçaura-t-il peindre les caracteres, s'il n'a quelque connoissance des regles de la Physionomie ? Les regles generales de la composition de la Musique ne doivent pas être inconnuës au Peintre. L'harmonie qui se fait par la proportion des sons, est fondée sur les mêmes principes que celle des proportions des corps, des degrez de lumieres, & des diverses nuances de couleurs.

Les regles de la Déclamation sont necessaires à la Peinture pour accorder les gestes avec l'expression du visage. Le Peintre ne pouvant malheureusement donner la parole à ses figures, doit y suppléer par la vive

expreſſion des geſtes & des actions dont ſe ſervent ordinairement les muets pour ſe faire entendre.

Les Peintres doivent avoir quelque connoiſſance de l'Art des Balets, non-ſeulement pour le choix noble & gracieux des attitudes, mais auſſi pour imiter en partie ces Pantomimes ſi celebres parmi les Grecs, qui avec des pas reglez enſeignoient l'Hiſtoire: Les pieds & les mains y parloient, & il y avoit un ſi grand art & une expreſſion ſi vive dans leurs poſtures, que les Spectateurs déchiffroient aiſément les circonſtances mêmes les plus myſterieuſes des actions de leurs Divinitez.

L'on ne finiroit point ſi l'on vouloit détailler toutes les connoiſſances neceſſaires à la Peinture. Cependant tout ce ſçavoir deviendra inutile, ſi l'on n'a l'art de le bien ménager, comme j'ay déja dit par l'ordre, & l'œconomie de tout l'ouvrage, par la beauté & la ſublimité des penſées, par la maniere noble & majeſtueuſe de traiter ſes ſujets, en rempliſſant dignement la verité de l'Hiſtoire, en rendant les mœurs, les pays & les coûtumes, par une expreſſion enfin vive & noble, & par une exécution agréable & aiſée, en répandant par tout une aimable abondance & une agréable varieté avec un goût exquis de ce qui peut plaire ou déplaire, ennuyer ou intéreſſer.

Je ne crois pas que l'idée que je donne icy d'un Peintre parfait paroiſſe exaggerée, puiſque l'on ne peut diſconvenir que non-ſeulement elle ne ſort point des bornes de la verité, mais qu'on peut encore y ajoûter beaucoup de choſes. J'avouë que j'en fais un homme orné de grandes qualitez; mais on doit ſe ſouvenir que je donne icy l'idée d'un grand Peintre. Si

l'on m'objecte que peu, même des Anciens qui ont merité la plus éclatante reputation, ont acquis ce haut degré de perfection, je répondray qu'il en eſt peu d'entr'eux auſquels il n'ait rien manqué; & c'eſt ce qui doit faire rentrer en eux-mêmes ceux qui diſent hautement qu'ils ſçavent leur art, & qu'ils n'ont rien à apprendre. Les Leonards, les Raphaëls, les Michelanges, les Alberts, les Dominicains, les Rubens, les Pouſſins qui ſont ceux qui ont le plus raſſemblé de connoiſſances diverſes, étoient bien éloignez de preſumer ainſi d'eux-mêmes. Les Anciens en mettant leurs noms ſur leurs ouvrages, mettoient toujours; je faiſois, & jamais, j'ay fait, n'étant jamais contens d'eux-mêmes, & le voulant faire entendre à la poſterité.

Ces grands Hommes étoient trop ſçavans pour ne pas connoître qu'ils ne ſçavoient pas tout. Dans tous les Arts les eſprits mediocres & bornez, non-ſeulement ne connoiſſent point l'étenduë de leur Art, mais ils ne ſe connoiſſent pas ſouvent eux-mêmes: moins occupez de ces reflexions que d'aſſûrer leur fortune, ils ſont moins touchez d'être veritablement ſçavans, que d'acquerir la fauſſe reputation de l'être. Car s'ils s'apperçoivent que les bons Juges refuſent de leur accorder les ſuffrages qu'ils prétendent, & que ce petit nombre qui péſe équitablement le bon & le mauvais, ne leur eſt pas favorable, ils n'épargnent rien pour ébloüir & gagner ceux qui ont moins de lumieres, & cherchent par milles reſſorts à ſe faire admirer de la groſſiere multitude. Alors on prend le ton affirmatif; on décide hardiment en ſa faveur; & l'on ſe forme la douce habitude de croire avec la meilleure foy du monde tout

le bien que l'on dit de ſoy-même, & que l'on veut perſuader aux autres. Combien de gens ſont crûs ſçavans ſur leur parole par l'aveuglement du peuple ignorant? Car le nombre des mauvais connoiſſeurs eſt, je croy, dans tous les Arts beaucoup plus grand que celuy des Juges éclairez. C'eſt pourquoy Sophocle Poëte tragique rencontrant un jour un autre Poëte tragique qui avoit ſouvent remporté ſur lui le prix de la Tragédie par les ſuffrages du peuple, lui dit agréablement; N'as-tu point de honte de m'avoir ſi ſouvent vaincu par la pluralité des voix? Ces vains applaudiſſemens ſont d'autant plus dangereux que les ignorans zelez frapent toujours à faux, & nous admirent ſouvent ſur les plus grands défauts de nos ouvrages. De-là nous tirons des conſéquences fauſſes ſur ce qui peut plaire & déplaire à ce qu'on appelle le public; & nous chériſſons avec tendreſſe des défauts que nous voyons applaudir tous les jours par des flatteurs dangereux, qui, comme dit Horace, ſe récrieront à tout moment; cela eſt beau; cela eſt admirable; cela eſt divin; ils ſont extaſiez; ils pleurent de tendreſſe; ils ſautent ſur leur ſiége; ils battent la terre du pied; en un mot, comme les gens qu'on loüoit pour pleurer aux funerailles, diſant & faiſant beaucoup plus de choſes que ceux qui étoient veritablement affligez: tout de même les flateurs ſont bien plus émus que les amis ſinceres. Voilà comme la loüange ſervile nourrit ſouvent l'orgueïl & l'ignorance en flattant d'une maniere baſſe & fauſſe.

Vous donc, jeunes Etudians, à qui la naiſſance a donné un génie aſſez heureux pour entrer avec ſuccez dans la longue carriére de la Peinture, évitez tout ce

qui peut flatter l'amour propre ; c'eſt l'écuëil le plus dangereux de l'étude. Mais il vous ſera facile de vaincre cet obſtacle, ſi vous apprenez à bien connoître les difficultez & l'étenduë de votre Art. J'avouë qu'en me repreſentant ces idées, & en travaillant pour vous les mettre au jour, j'ay travaillé à m'humilier moi-même. Faut-il que l'on ne commence à entre-voir le but, que lorſque l'on ſçait que l'on n'a plus aſſez de tems pour pouvoir y arriver ! Ménagez donc les momens précieux de votre jeuneſſe. Car l'on peut appliquer avec grande raiſon à notre Art ce qu'Hippocrate diſoit du ſien ; l'Art eſt long, & la vie courte ; l'experience eſt difficile ; mais ne vous rebutez pas dans votre courſe. Les tréſors de la Peinture ſont immenſes ; ils peuvent enrichir differemment beaucoup de gens. Il y a plus d'un Laurier, plus d'une couronne au Parnaſſe ; & les équitables diſpenſateurs des graces imitent ſagement le Héros de Virgile, qui dans les jeux qu'il fit célébrer en l'honneur d'Anchiſe ſon pere, aprés avoir donné le premier prix au Vainqueur, en donnoit deux autres, quelquefois trois à ceux qui en avoient le plus approché.

Cherchez dans le Corége une grande maniere ;
Le grand goût du deſſein, un heureux choix du beau.

Cinquante-huit & cinquante-neuviéme vers de l'Epitre.

LA grande maniere, ou ce qu'on appelle le grand, vient d'une élevation d'eſprit naturelle que nous avons en nous ; & c'eſt plûtôt un preſent du Ciel, qu'une qualité que l'on puiſſe entiérement acquerir pour ce qui regarde la grandeur des idées, & la beauté de l'imagination. Mais comme le grand ſe trouve auſſi

dans les autres parties qui ſont de l'Art, examinons-les, & voyons ſi l'on ne peut pas trouver quelques regles pour y parvenir.

Le grand ſe trouve dans le choix du ſujet, & dans la maniere de le traiter : dans la diſpoſition ; dans l'expreſſion ; & dans le goût de deſſein.

Quand le Peintre eſt maître de choiſir ſon ſujet, comme il doit toujours tâcher de l'être, il doit avoir grande attention à choiſir des évenemens grands, célébres & ſinguliers, dont l'action ſoit vive & caractériſée.

Quand dans le choix d'un ſujet on peut au grand, joindre le pathétique, on en doit attendre un ſuccez heureux. Quoique le grand frappe l'eſprit & le goût, il n'eſt pas permis à tout le monde d'en ſentir les beautez ; mais quand les paſſions y ſont jointes, & qu'elles ſont maniées avec force, elles font un effet general ſur tous les Spectateurs. Le pathétique gagne le cœur, plus promptement que le grand ne touche l'eſprit. Joignez à cela que l'on peut frapper l'eſprit, ſans toucher le cœur; & qu'on ne peut toucher le cœur ſans aller à l'eſprit.

Comme il n'y a point d'action ſans circonſtance, on pourra ſans doute, arriver au grand, ſi l'on ſçait avec art choiſir les plus conſiderables, en les liant enſemble pour en faire un beau tout. Non-ſeulement un grand Peintre ne doit rien faire entrer dans ſon ſujet qui ne concoure avec l'action principale de ſon tableau ; mais il faut que tout contribuë à en augmenter encore la force & le caractére. Tout ce qu'on ajoûte au ſujet, doit accroître & embellir l'ouvrage, mais le grand ne veut rien de ſuperflu.

Gardez-vous, ſur tout dans les ſujets qui regardent

les myſteres de la Religion, d'introduire des circonſtances baſſes ou puériles qui en défigurent le caractére. Tout y doit inſpirer le reſpect & la ſainteté.

Je ne ſçaurois comprendre comment le Dominicain a pû tomber dans ce défaut, dans un Tableau qu'il a peint à S. André de la Valle à Rome, où il a repreſenté le martyre de ce Saint. Il a introduit dans cette ſainte Tragédie un Soldat qui en faiſant un effort pour tirer une corde, tombe à la renverſe, & donne occaſion aux autres de rire, & de ſe mocquer de lui. Cela me paroît fort condamnable, ſur tout à ce grand Peintre qui penſoit ordinairement avec tant de grandeur & de juſteſſe. Une circonſtance ſi baſſe & ſi burleſque eſt indigne de la majeſté du ſujet, & donne abſolument dans le petit. C'eſt mêler le bas comique, au tragique le plus touchant, & mettre un pied dans le Cothurne, & l'autre dans l'Eſcarpin.

Cela fait voir qu'autrefois on faiſoit de grandes fautes; mais dans les Arts on eſt porté à pardonner tout aux Morts, & l'on ne paſſe rien aux Vivans.

Quand les circonſtances baſſes ſont abſolument eſſentielles & neceſſaires au ſujet, il faut avoir l'Art de les placer de maniere qu'elles n'occupent que les endroits du Tableau les moins conſiderables, & qu'elles ſervent à relever la beauté de l'action qui doit être toujours dans le milieu de la ſcéne, & ſous la plus éclatante lumiere. Quelle petiteſſe ridicule ne ſeroit-ce pas dans un Tableau de la Nativité du Sauveur, de mettre les Animaux de l'Etable; de mettre, dis-je, ces Animaux au milieu du Tableau, occupant la place la plus digne, & faiſant partie d'un Spectacle ſi grand

& ſi ſaint ! Si l'on doit ſauver les baſſes circonſtances dans les ſujets où l'on ne peut les éviter, quel défaut n'eſt-ce pas de les introduire mal-à-propos, de les mettre en beau jour, & d'en faire quelquefois le principal objet de ſon ouvrage, quand elles ſont directement oppoſées à la dignité du ſujet que l'on veut traiter ! Mais quelques regles que l'on puiſſe établir ſur cette matiere, elles ſeront toujours infructueuſes, ſi elles ne ſont ſoutenuës par le jugement, & la delicateſſe de l'eſprit de celui qui travaille.

Non-ſeulement donc il ne faut point faire entrer d'Epiſodes étrangers, mais tous ceux qui ſont du ſujet y doivent être placez à propos ; & c'eſt-là ce qu'on appelle la diſpoſition ou la compoſition.

La diſpoſition d'un Tableau eſt une juſte diſtribution de pluſieurs parties differentes, miſes tellement à leur propre lieu, qu'elles forment une agréable liaiſon des unes avec les autres, en ſe preſtant un ſecours mutuel pour ſe faire valoir également.

En vain le génie ſe rempliroit des idées les plus vives & les plus ſublimes, ſi la diſpoſition ne les place dans leur lieu naturel. Sans cet ordre, un Tableau ne ſeroit qu'un amas confus de Figures qui fatigue les yeux & l'eſprit. Mais cet ordre ne doit pas être un arrangement affecté ; il faut que les objets ſe trouvent placez ſi ingénieuſement qu'il ſemble qu'un heureux hazard les ait mis où ils ſe trouvent. Il faut cacher l'Art, par l'Art même. Ce qui eſt grand paroît facile ; & ce qui paroît facile, eſt le plus difficile à faire. Ce n'eſt que par les regles & les préceptes de l'Art qu'on y peut arriver. Si quelquefois un eſprit ſublime entraîné par

l'impetuosité de sa veine, semble vouloir franchir les bornes de l'Art même, ce n'est que pour l'embellir encore, & pour y mieux rentrer.

C'est lui qui vous dira par quels transports heureux,
Quelquefois, dans sa course, un esprit vigoureux,
Trop resserré par l'Art, sort des regles prescrites,
Et de l'Art même apprend à franchir leurs limites.

Il ne faut pas attendre que la regle produise l'Entousiasme qui fait le grand; mais il faut que la regle justifie l'Entousiasme.

La varieté & l'abondance font un grand agrément dans la composition; mais il faut en cela, n'être ni prodigue, ni avare, & conserver toujours le caractere & les bien-séances. Il est tellement necessaire pour le grand goût d'éviter la confusion des objets, qu'il vaut mieux encore laisser quelque chose à desirer, que de rassasier les yeux par un superflu rebutant: Il faut en cela beaucoup de justesse & de goût; faire un choix ingénieux & sage des incidents qui peuvent entrer dans son sujet; prendre les plus intéressans, & les plus piquants; les disposer avec Art, & rejetter tout ce qui peut y être inutile, fade, ou puérile.

Il est des sujets dont la dignité consiste dans la simplicité; de même qu'il est de la majesté d'un Prince, de s'exprimer bien en peu de paroles: de même dans de certains sujets, le peu de Personnages jette autant de grandeur, que la varieté sçait répandre de grace dans les autres.

Dans les sujets graves, de cérémonie, ou autres semblables, il faut quelquefois un air d'arrangement, & c'est souvent ce qui en fait le grand & le majestueux;

mais cet arrangement doit cependant avoir un contraſte doux, ſage, & pour ainſi dire imperceptible. Conſultez là-deſſus le divin Raphaël ; voyez comme il a traité la diſpute du ſaint Sacrement ; ſon Ecole d'Athénes ; ſa Cêne ; ſa Pentecôte ; & ſes Actes des Apôtres. Quelle unité d'action ; quelle docte ſimplicité ; quelle grandeur ; quelle nobleſſe, & quelle majeſté !

C'eſt en cela que ce grand Homme en s'éloignant toujours de ce qu'on appelle mal-à-propos goût pittoreſque, s'eſt rendu le plus grand Peintre du monde.

Dans les batailles, & dans les autres actions tumultueuſes, l'abandon, la varieté & le deſordre, forment le grand caractere. C'eſt-là qu'un beau déſordre eſt un effet de l'Art ; mais ce doit toujours être par l'Art même, que ce deſordre ſe doit caracteriſer. Il faut dans cet air de confuſion, qui doit pour ainſi dire, mettre en mouvement l'eſprit & l'imagination, conſerver un repos pour les yeux par les groupes liées, par les maſſes du clair-obſcur, & par l'harmonie, & l'oppoſition des couleurs. C'eſt-là toujours ce qui forme le grand, & c'eſt ce tout enſemble que l'on doit avoir dans l'eſprit quand l'on compoſe.

Ce grand conſiſte encore à donner une idée de multitude plus grande que l'on ne la repreſente en effet. Il faut toujours donner au Spectateur quelque occaſion de laiſſer agir ſon imagination. L'amour propre fait qu'il nous en ſçait gré, qu'il nous en admire davantage ; il joüit du plaiſir de ſe croire l'Auteur de ce que vous n'avez, pour ainſi dire, qu'ébauché dans l'Art de plaire, & c'eſt avoir beaucoup d'eſprit que d'en faire avoir aux autres.

Le

Le grand goût dans l'expreſſion eſt de faire ſentir dés le premier coup d'œil le caractere du ſujet que vous avez traité : les vêtemens ; les lieux ; les airs de tête ; les proportions ; les attitudes, tout augmente ou affoiblit la grandeur du ſujet. Elevez-vous juſqu'au ſublime quand vous avez des divinitez à repréſenter. Tout doit être pompeux & magnifique dans les actions des Heros & des Rois ; & dans les ſujets même les plus communs & les plus ordinaires. On doit toujours choiſir les effets de la nature les plus grands, les plus ſinguliers & les plus nobles ; c'eſt-là veritablement le goût pittoreſque. Le ſtyle le plus bas doit avoir ſa nobleſſe. Cependant ne quittez jamais le vray-ſemblable, pour vouloir courir après l'extraordinaire & le grand. Donnez à chacun le caractere qui lui convient, ſoit par les expreſſions, ou la phyſionomie, ou les geſtes particuliers. Les attitudes des Vieillards doivent être differentes de celles de la jeuneſſe emportée. Les actions des femmes doivent avoir un tour plus gracieux que celles des hommes ; & celles des enfans doivent conſerver un caractere naïf, tendre, qui leur eſt particulier ; tel enfin que les a repréſentées le gracieux Corrége.

Malgré la diverſité des actions, ou des attitudes, conſervez toujours une eſpece d'unité. Rien n'eſt ſi oppoſé au grand que d'introduire ſans neceſſité des actions violentes dans un ſujet grave où tout doit concourir au même but. Une attitude trop en mouvement auprés d'une autre quelquefois trop froide, forme un contraſte outré ; inſupportable aux yeux & à la raiſon. Raphaël eſt un grand modéle à ſuivre.

Le grand goût du deſſein eſt different de ce qu'on

appelle correction. L'on peut être exact & regulier, & deſſiner d'un fort petit goût. Tels ſont les Lucas, les Albert-Dure, & beaucoup d'autres. L'on peut auſſi deſſiner d'un grand goût ſans être fort correct, comme on le voit dans la plûpart des choſes du Corrége. Ce grand caractere du deſſein, qui eſt dans le génie du Peintre, n'eſt pas aiſé à déterminer. Il conſiſte, cependant, à faire valoir les grandes parties par de grandes maſſes; à éviter tout ce qui eſt ſec, tranché, dur, & coupé. Les angles dans les contours font le petit, le dur, le meſquin. La forme ondoyante, & celle qui reſſemble à la flamme, anime les contours, y jette du grand, de l'élegance, & de la verité: c'eſt ce qu'on appelle l'eſprit du Contour; & c'eſt en quoy on ne ſçauroit trop imiter le Corrége. Tout ce qui eſt oppoſé à ce caractere, eſt barbare & chimerique, directement contraire à la nature, & au goût de tous les grands Maîtres. Conſultez Michel-Ange, Leonard de Vinci, Raphaël, & les Caraches, ils portent le contre-poiſon des Lucas, des Alberts, & des Pietre-têtes.

Le grand ſe découvre encore dans le goût de draper. Il s'y trouve à un tel point que ſouvent la grandeur & la nobleſſe d'une figure dépend d'un choix de plis, & d'une draperie jettée & diſpoſée d'une maniere, ou d'une autre. Quelquefois c'eſt un certain deſordre de grands plis jettez comme au hazard qui forme cette grandeur, ainſi que l'on le voit dans les ouvrages du Corrége. Quelquefois auſſi c'eſt une eſpece d'ordre de plis diſpoſez avec Art qui produit le noble & le majeſtueux; & c'eſt le goût de l'antique. Raphaël a ſçû admirablement joindre les deux enſemble. Ce langage

n'eſt fait que pour les Peintres. Car la plûpart des gens croyent que les draperies s'abandonnent aux diſciples, comme ils croyent qu'en muſique les parties & l'harmonie ſont l'ouvrage des Ecoliers. Cela fait voir que dans tous les Arts il eſt des myſteres qui ne ſont reſervez qu'à ceux qui les profeſſent.

Les graces, le naïf, le charme du Pinceau. Soixantiéme vers de l'Epitre.

LEs ouvrages les plus recherchez, les plus reguliers; même les plus ſçavans & les plus profonds, pourront, ſans doute, ſe faire eſtimer; mais ils n'auront pas toujours le bonheur de plaire, s'ils ſont dénuez de ce charme divin, que l'on appelle la grace, & qui embelliſſant, pour ainſi dire, la beauté même, gagne le cœur plus promptement que cette beauté ne touche l'eſprit & la raiſon.

Il eſt des graces, que l'on reſſent tres-vivement, dont on ne peut rendre raiſon; mais on peut rendre raiſon de la beauté. On trouve aſſez ſouvent des femmes regulierement belles, qui ont le déplaiſir de voir que l'on s'en tient uniquement à les admirer, ſans qu'il en coûte rien au cœur, parce qu'il leur manque, ce je ne ſçay quoy de gracieux qui ſçait le captiver avant la reflexion. On en voit d'autres qui, malgré l'irrégularité de leurs traits, ſont tellement remplies de graces, que les voir, & s'en laiſſer toucher, c'eſt preſque la même choſe.

C'eſt cette partie, ſi neceſſaire dans la Peinture, qui faiſoit qu'Apelle ne pouvoit s'empêcher de s'applaudir luy-même; car il avoüoit qu'Amphion l'emportoit ſur lui pour la diſpoſition, & Aſclepiodore pour la régularité du deſſein; mais il ne le cedoit à perſonne pour la

grace, qui étoit le caractere qui le distinguoit, & l'élevoit en même tems au-dessus de tous ses concurrens. Ce grand Peintre dépoüillé de cette basse jalousie qui infecte tant de gens estimables d'ailleurs, admiroit de bonne foy dans les ouvrages des autres les beautez qu'il y trouvoit; mais il ne pouvoit s'empêcher de dire qu'il y manquoit toûjours cette grace que luy seul sçavoit répandre dans ce qu'il peignoit.

Cependant, quoyque la grace en general doive toucher tout le monde, il ne laisse pas d'être vray que pour ce qui regarde les Arts, chacun s'en fait une idée selon son habitude, selon son goût, ou celuy de son Pays. Ce qui est gracieux pour une nation, ne l'est pas toûjours pour une autre. Quelques-uns veulent que la grace soit vive & picquante; d'autres l'aiment tendre & douce jusqu'à l'excez; l'insipidité, la fadeur même se masquent chez beaucoup de gens sous l'apparence des graces & de la beauté naturelle; mais les Peintres qui sont dans cette erreur, croyant rencontrer la verité, n'embrassent qu'un vain fantôme. On doit plaindre ceux qui s'en laissent seduire par la foiblesse de leurs lumieres; mais l'on ne doit pas le pardonner à ces fades Complaisants, qui, sacrifiant leur goût à la chatoüillante envie de plaire aux Ignorants, veulent établir leur fortune aux dépens de la verité qu'ils reconnoissent; ou d'une réputation qu'ils pourroient solidement acquerir. Il leur en coûte souvent bien cher: car de même qu'on s'éleve au grand par degrez, on tombe souvent aussi par degrez dans le petit. Si une perfection en fait acquerir une autre, un défaut en attire indubitablement un autre. Ainsi l'on tombe insensiblement du

mediocre au mauvais, & du mauvais au pire. Il faut donc bien ſe garder d'abandonner le grand pour courir aprés la grace, & prendre ſoin de la bien choiſir dans la ſimple Nature par le ſecours des grands Maîtres qui l'ont ſçû connoître avant nous. Car leur mérite éclatant, doit être le flambeau à la clarté duquel nous la devons veritablement découvrir.

L'on ne ſçauroit diſconvenir que le Corrége & l'Albane ne ſoient deux Peintres trés-gracieux ; mais la grace du Corrége, plus vive, & plus picquante, s'éleve toujours au grand ; & le gracieux de l'Albane penche quelquefois du côté du petit. Si le Corrége a eu ſouvent le défaut de ſe reſſembler trop à lui-même pour les airs de tête, c'eſt un reproche que l'on peut preſque toujours faire à l'Albane. Il ſemble que s'étant devoüé, pour ainſi dire, à une ſeule des graces, il n'ait jamais oſé ſacrifier aux autres.

Les graces de Raphaël ſont les plus variées, s'il n'a pas ſurpaſſé la vivacité & la gracieuſe naïveté que le Corrége répandoit dans des traits ſouvent même irréguliers ; Raphaël a ſçû joindre à la plus réguliere beauté, des graces nobles & ſublimes qui charment également le cœur & l'eſprit. Il ſemble qu'il ait voulu donner l'ame à ces admirables Statuës des anciens Grecs, qui ſont & ſeront toujours les regles de la plus parfaite beauté.

La grace du Guide ſe diſtingue par le même caractere. Cette beauté touchante qu'il a répanduë dans ſes airs de tête, conſiſte dans la régularité des traits & dans une picquante douceur, qui, tenant un milieu entre le tendre & le gay, conſerve toujours une no-

bleſſe & une grandeur infinie. Ses mains de femmes ſont d'un gracieux au-deſſus de tout: il a même répandu des graces dans le tour qu'il a donné au jet de ſes draperies. Je crois qu'en cela perſonne ne l'a ſurpaſſé; mais ce ſont des beautez que l'on ſent beaucoup mieux que l'on ne les peut exprimer.

Le Parmeſan eſt encore une ſource de graces les plus picquantes, tant pour les airs de tête, que pour les attitudes; mais il ne faut pas tellement s'en laiſſer ſeduire que l'on ne s'appercoive qu'il tombe quelquefois dans l'affectation & dans le défaut que les Peintres appellent maniere.

Je ſuis perſuadé que ce caractere de graces naît avec nous, & ne peut preſque s'acquerir. Le ſeul Art pour y parvenir, c'eſt d'y être né. D'ailleurs, il eſt vray de dire que l'on ſe peint ordinairement ſoy-même dans les productions de ſon eſprit.

Le Guide étoit d'un eſprit doux, temperé, & ſes manieres étoient nobles & grandes: c'eſt le caractere de ſes Tableaux.

Raphaël joignoit aux manieres nobles & gracieuſes, une élevation d'eſprit qui diſtinguant ſa perſonne, diſtinguoit auſſi ſes ouvrages.

Il en eſt de même des autres. On voit dans ce qu'a produit Michel-Ange, le caractere de ſon eſprit. Il étoit ſçavant, dur, fier, hardi, ſtudieux & melancholique. Les exemples ne finiroient point. Un capricieux; un bruſque; un inégal; un emporté; un libertin; un devot; un doucereux, tous déterminent par leur caractere perſonnel celui de leurs ouvrages. Les Philoſophes diſent avec raiſon que l'homme n'eſt que ce qu'il penſe.

Non-ſeulement nous repréſentons notre temperament dans nos idées, mais nous nous accoûtumons aux idées de ceux avec qui nous ſommes le plus en commerce. On prend un caractere bas & mal gracieux avec les gens bas & groſſiers; & l'on éleve ſon imagination avec les perſonnes élevées, par l'eſprit, par le ſçavoir ou la naiſſance. C'eſt en vain que la mauvaiſe humeur ſe revolte ſouvent contre le goût general de la Cour; l'éducation des Grands-Seigneurs leur donne toujours quelque choſe de plus qu'à la plûpart des autres hommes; & quoyqu'ils ne ſoient pas tous également profonds dans les beaux Arts & dans les ſciences, leurs lumieres éclairent ſouvent les autres. D'ailleurs, l'uſage du beau monde, l'habitude de voir tout ce qui eſt excellent, les Maîtres choiſis & chargez de les inſtruire dés leur plus tendre jeuneſſe, tout cela forme en general dans le moins heureux naturel, une eſpece de goût dont il eſt bon quelquefois de ſçavoir profiter ſur ce qui regarde la bienſeance, le noble, le grand, & le gracieux.

C'eſt faute de bien ſentir les beautez de la pure nature que l'on a recours aux ornements étrangers pour donner de la grace à ſes ouvrages; car il eſt aiſé de tomber dans le défaut de ce Peintre Grec, qui ayant peint une Helene, l'avoit tellement ornée de pierreries, qu'Apelle à qui il la faiſoit voir, fut obligé de lui dire; n'ayant pû la faire belle, vous n'avez pas manqué de la faire riche. Je ſçay, cependant, que les richeſſes & la varieté des étoffes font un effet agreable & gracieux quand elles ſont bien entenduës; qu'il eſt même des ſujets où cette richeſſe eſt eſſentielle; mais il ne faut

pas la prodiguer mal-à-propos : il faut même être avare des ornements, dont le trop d'abondance formant de trop petites parties, ôte cet aimable repos des yeux ſi neceſſaire au grand goût de la Peinture, de la Sculpture & de l'Architecture.

Il faut bien ſe garder de ſuivre le goût du ſiecle pour vouloir ajoûter des graces à la nature. Car les ornements avec leſquels on s'imagine l'embellir la defigurent tellement qu'à peine peut-on la reconnoître. C'eſt dans la nature elle-même qu'on doit puiſer des charmes pour l'embellir encore : tout l'Art conſiſte à ſçavoir l'aider en ſuivant toujours ſon penchant. Tout ce qui eſt hors d'elle ne ſçauroit veritablement plaire. Un Vieillard, ſi j'oſe le dire, a plus de grace avec une barbe venerable, & des cheveux blancs naturels, qu'avec des cheveux poſtiches, bouclez & poudrez. Je dirois même, ſi j'oſois, que les Dames ſont mille fois plus gracieuſes avec leur teint naturel, qu'avec tout l'art & les couleurs qu'elles prodiguent, pour peindre leurs viſages ; & qui deſeſperent les Peintres qui ſont obligez de les imiter pour leur plaire. Que les anciens Peintres étoient heureux ! la nature s'offroit toujours à leurs yeux avec ſes plus naïves beautez ; ils n'avoient qu'à la voir, & à l'imiter. Nous ne pouvons pas la ſuivre fidélement, parce que nous ne la voyons que contrefaite & maſquée. Cependant notre objet eſt de l'imiter. Cela eſt triſte.

Les graces doivent generalement ſe répandre dans toutes les parties de la Peinture ; c'eſt-à-dire, elles doivent entrer dans la compoſition ; dans les caracteres, ou les paſſions ; dans le deſſein, la couleur & l'execution du Pinceau.

Dans

Dans un ſujet naturellement gracieux par luy-même, il faut que l'invention introduiſe des objets qui ſoient de nature à ſoutenir la grace par la force, afin d'éviter la fadeur où ces ſortes de ſujets entraînent facilement: ainſi par un contraſte aimable, & cependant convenable au caractere du ſujet, on peut jetter une varieté dans l'ouvrage qui en augmente les agréments ſans en détruire l'unité; comme, par exemple, on peut oppoſer aux plus aimables Nymphes, des Faunes & des Satyres qui ſont aſſez laids pour faire du contraſte; mais dont la laideur enjoüée ne laiſſe pas d'avoir, pour ainſi dire, une ſorte de grace. Ce principe qui vient de l'invention, contribuë infiniment à l'excellence de la compoſition, dans laquelle il faut ſonger, qu'il eſt dans la forme des groupes une eſpece d'élegance, de tour ſpirituel & gracieux que le goût fait ſentir, & dont l'on ne peut preſque donner de regles; c'eſt ce talent brillant & gracieux, répandu dans les grands ouvrages de Pietro de Cortone, qui fait dire ſouvent aux Italiens, que ſi Raphaël étoit venu de ſon tems, il auroit ſçû profiter de la vuë de ſes ouvrages, comme il avoit fait de ceux de Michel-Ange pour le terrible & le grand. En effet, il auroit peut-être plus interrompu la forme de ſes groupes dans la gloire de ſa fameuſe diſpute du S. Sacrement, ſans en ôter cependant le caractere d'arrangement qui en forme la grandeur & la majeſté. Car c'eſt dans le plus ou le moins que conſiſte ſouvent toute la perfection.

Les compoſitions du Lanfrac portent encore cet aimable caractere; & celles du Cavalier Bernin, brillent par tout de ce feu plein de graces, principalement

quand il a joint avec tant de ſuccés les charmes de la Sculpture à ceux de l'Architecture.

Si l'envie mal aſſoupie, & la fauſſe prévention permettoient de dire par avance d'un moderne, même François, ce que la poſterité en publiera ſans doute, je dirois que le Brun dans ſes grands ouvrages a fait voir qu'il poſſedoit au ſuprême degré cette partie de la compoſition : je dirois même que dans ſes airs de tête, & dans tout ce qui regarde le deſſein, il a ſçû joindre le gracieux regulier à la nobleſſe & la majeſté. Peut-être auroit-il pû varier davantage, mais on paſſe volontiers ce défaut aux Anciens ; & il ſemble qu'on doit le luy pardonner, d'autant plus qu'il eſt rare de joindre, comme il a fait, un eſprit gracieux, juſte, doux & temperé, à l'impétuoſité qui l'entraînoit dans des ſujets d'action & de fureur, tels que ſont ſes fameuſes batailles. Je me laiſſe, peut-être, entraîner moi-même au goût du panégyrique ; mais outre que la memoire de ce grand Homme m'eſt encore précieuſe, je crois que ſon merite éclatant peut me juſtifier. Le rang qu'il a tenu dans cette celebre Compagnie ; l'honneur de la Nation devroit même engager une plume plus convenable que la mienne ; je veux dire celle de Monſieur le Secretaire, à rouvrir en ſa faveur la carriere, dans laquelle un des Conſeillers amateurs de cette Académie vient de ſe diſtinguer par l'eloquent éloge funebre d'une Dame, dont les talents connus ſont honneur à ſon ſexe ; & à laquelle tous les Peintres en general, de quelque ſecte differente qu'ils ſoient, rendent également juſtice. Mais pour ne pas abandonner entierement notre ſujet, continuons de dire que le Brun

qui s'eſt diſtingué dans les paſſions & les caracteres, s'eſt bien gardé, pour vouloir leur donner de la grace, d'adoucir ce qui ne doit pas l'être: car la grace d'un Heros, loin d'être effeminée, conſiſte dans une nobleſſe mâle & vigoureuſe. La grace d'un Soldat eſt dans la fierté, quelquefois dans la ferocité. Qu'il ſeroit beau pour vouloir donner dans le gracieux de peindre Mars auprés de Venus comme un Amant doucereux, avec des cheveux ſortant des papillottes : de peindre des ſatyres tendrement paſſionnez, comme les plus aimables Bergers ! Leur caractere en amour doit être different. Il faut cependant éviter ſur-tout les obſcenitez. Il eſt fâcheux de produire de beaux ouvrages que l'on n'oſe ſouvent faire paroître, & encore moins avoüer.

La grace du deſſein dépend beaucoup du choix des attitudes, & du tour heureux qu'on leur donne. Elle conſiſte auſſi dans l'élegance des contours; mais c'eſt ce qui eſt difficile à déterminer, & dont l'on ne peut preſque donner de regles certaines. Elle n'a aucun rapport avec la juſteſſe & la correction. Car un ouvrage a beau être correct pour les contours, s'il y manque cette grace qui ne ſe trouve pas toujours dans la nature que l'on a devant les yeux, il devient inſipide. Ce n'eſt point une operation de la main; elle eſt toute dans l'eſprit & dans le goût de celuy qui travaille. Car quelquefois en paſſant preſque ſur les mêmes traits, un Deſſinateur donne l'ame & la grace à des contours inanimez & deſagreables. Les illuſtres Profeſſeurs de cette Académie l'ont, ſans doute, éprouvé plus d'une fois en corrigeant les Etudians.

Ce n'eſt pas toujours aſſez que le coloris ſoit vray, pour être gracieux, il faut choiſir dans la verité ce qui eſt le plus aimable, & prendre ſon ton ſelon les ſujets que l'on traite, & les lieux où l'on peint. Le coloris fier, fort & vigoureux du Gorgion, quelque aimable qu'il ſoit, ne conviendroit pas à des plafonds de ſujets gracieux qui demandent du vague & du lumineux.

Le Titien a ſçû tenir un milieu convenable, remply de graces infinies, tant par le choix de la verité, que par les douceurs de ſon harmonie.

Les coloris du Corrége a du naturel & du delicat. Il a jetté des tranſparents gracieux dans ſes objets éclairez de reflets, qui joints à un relief étonnant, & à une ſuavité charmante, découvrent à la fois toutes les graces du coloris & du Pinceau.

Soixante-uniéme & ſoixante-deuxiéme vers de l'Epitre.

Mais n'en imitez pas par un eſprit bizare
Les caprices outrez où ſa verve s'égare.

SI j'attaque icy ce que je crois condamnable dans le Corrége, c'eſt parce que les fautes qui ſont échappées aux grands Hommes, ſont plus capables que les autres de nous corriger de nos erreurs: Elles nous frappent plus vivement, & peuvent nous dépoüiller de l'amour propre qui nous ôte cette docilité qui nous fait profiter des avis ſalutaires que l'on peut nous donner. Il eſt auſſi neceſſaire de faire remarquer leurs fautes pour les éviter, que de propoſer leurs grands talents pour exemple.

Le reſpect que l'on a pour les morts ne doit pas nous aveugler au point de croire qu'ils ont été incapables

d'erreur. Ce n'eſt pas la reputation qui fait le merite de l'ouvrage, mais c'eſt le merite de l'ouvrage qui doit faire la reputation; & je voudrois que les Curieux s'attachaſſent plûtôt à remarquer le bon & le mauvais, que de s'occuper uniquement à reconnoître les noms, le caractere & l'original : car la plûpart n'oſent loüer ni blâmer ſans avoir pris auparavant cette précaution qui les détermine.

Le grand, la grace, le naïf, & le charmant pinceau du Corrége ſont les parties que nous devons puiſer dans ce grand Peintre; mais il ne faut pas pour cela admirer ny ſuivre ſes attitudes quelquefois outrées dans des figures peu correctes & mal enſemble, ni la confuſion qu'il a ſouvent jettée dans les grouppes. La coupole qu'il a peinte à Parme en eſt un exemple. Dans le tems qu'il vivoit, les hommes jugeoient avec la même prévention qu'ils jugent encore, & ne regardoient dans les modernes que ce qui leur paroiſſoit condamnable, ſans daigner jetter les yeux ſur ce qui pouvoit meriter des loüanges; & par cet étrange abus, la coupole du Corrége fut tellement décriée par ſes défauts, que l'on fût prêt à la faire abbattre ſans aucune attention aux rares beautez qui l'ont fait tant admirer depuis. Oüy, MESSIEURS, l'on fût prêt à détruire un Ouvrage qui a comme formé les Caraches, & tant de grands Hommes qui ont ſçû puiſer dans cette ſource le grand, le gracieux, & cette ſuavité que l'on ne trouve point ailleurs.

Tout le monde ſçait que le Titien paſſant à Parme à la ſuite de Charles-Quint, empêcha que cet ouvrage admirable ne fût abbatu. Comme il le regardoit

un jour avec grande attention, un des principaux chefs de cette Egliſe s'approcha de lui, & lui dit qu'il voyoit-là un galimathias de peinture qui ne meritoit pas ſes regards, mais que l'on alloit inceſſamment l'effacer. Le Titien ſurpris, luy répondit; Gardez-vous-en bien : Si je n'étois pas le Titien, je voudrois être le Corrége.

Je ne prétends pas icy faire le parallelle du Titien & du Corrége; ils pouvoient bien ſe diſputer le pas pour le merite; mais la réputation du Titien étoit établie; & il étoit d'ailleurs en place, favoriſé par un grand Empereur; & le Corrége peu connu, n'avoit pour luy que ſon merite: foible reſſource pour prévenir les hommes quand la fortune ne vient point au ſecours. Je ne puis m'empêcher de me détourner icy de mon ſujet pour donner au Titien les loüanges qui lui ſont duës en cette occaſion. Quelle gloire pour un homme en place de faire ſortir des tenebres & peut-être des mains de l'envie, un merite que la bizarrerie du ſort n'a point encore ſçû mettre au jour! action d'autant plus digne de loüanges, qu'elle eſt plus oppoſée à l'uſage ordinaire, & à la politique que l'interêt & l'amour propre n'autoriſent que trop dans l'eſprit des perſonnes les plus eſtimables d'ailleurs!

Je reviens donc à mon ſujet, & je hazarde de conclure qu'il eſt d'autant plus neceſſaire de faire remarquer les fautes dans les grands Hommes, que ſouvent elles ſervent d'autorité à ceux qui ne ſçavent les imiter que par leurs fautes: ſur tout, les choſes bizarrement hazardées ſervant de regles aux imaginations déja déreglées, elles les entraînent, en les flattant, dans des

précipices dont elles ne peuvent plus se retirer ; & l'on ne prend que trop souvent pour Enthousiasme pittoresque, ce qui raisonnablement se pourroit appeller espece de folie. C'est ce qui a fait croire mal-à-propos à bien des gens qu'elle étoit un peu necessaire à la Peinture & à la Poësie.

Horace s'en plaint agreablement, lorsqu'il dit que puisque la folie suffit pour être Poëte, il est bien sot de se faire purger la bile au commencement de tous les Printemps ; puisqu'en conservant cette bile, il pourroit à la fin, en faire un amas qui lui donneroit ce degré de folie si necessaire pour être bon Poëte.

Du fameux Titien le coloris charmant
Dans ses tableaux éxquis est un enchantement.

Soixante-trois & soixante-quatriéme vers de l'Epitre.

JE me souviens encore des tems où les Ecoles de peinture retentissoient de ces fameuses disputes, dans lesquelles les uns cherchoient à détruire les charmes du coloris en faveur du dessein, & les autres passionnez pour le coloris, marquoient tant de mépris pour les solides beautez du dessein. Les Disciples entroient dans la querelle de leurs Maîtres, & fouloient aux pieds les ouvrages de ceux qu'ils croyoient opposez à leur sentiment ; & l'on voyoit distribuer des satyres qui en attaquant le sçavoir des uns, déchiroient même jusqu'à leurs personnes. Dans cette guerre pittoresque, les uns arboroient l'étendart de Rubens, les autres celui du Poussin. Tandis que les partisans de Rubens accabloient le Poussin d'injures, les adorateurs du Poussin traitoient Rubens avec indignité. Mais quoyque ces deux grands Peintres fussent les seules divinitez que l'on

paroiſſoit adorer, l'amour propre & l'envie faiſoient tout agir. J'étois fort jeune alors, & ne connoiſſant point la malignité des Cabales, comme je l'ay mieux connuë depuis, je ne pouvois comprendre comment on vouloit détruire une partie, pour en faire valoir une autre; c'eſt vouloir, diſois-je à mes jeunes amis, ſuivre le conſeil de Toinette dans le malade imaginaire: c'eſt ſe vouloir faire couper un bras, afin que l'autre ſe porte mieux; & ſe faire crever un œil, pour voir plus clair de l'autre. Il eſt vray, diſois-je, qu'un tableau ne peut être parfait ſans coloris; mais comment veut-on que le coloris ſubſiſte ſans le deſſein?

En effet la lumiere qui fait paroître la couleur, ne la fait voir que ſur des corps déja formez. Sans la lumiere je ne puis ſçavoir ſi un arbre eſt vert; mais je puis ſentir dans l'obſcurité même de quelle groſſeur & de quelle forme il eſt. Ainſi le deſſein étant la forme des objets, il eſt le fondement & la baſe de la peinture: Il peut ſubſiſter ſans coloris; & le coloris ne peut ſubſiſter ſans le deſſein; c'eſt-à-dire ſans la forme des objets. Car quoyque dans la nature la lumiere & la couleur ſoient inſeparables; que par tout où il y a de la lumiere, il y ait auſſi de la couleur, il ne laiſſe pas d'être vray qu'un ſimple deſſein peut être entendu de clair-obſcur ſans le ſecours du coloris; & la ſeule intelligence des degrez d'ombres & de lumieres, ſeduit tellement, que les yeux abuſez croyent voir quelquefois dans de ſimples deſſeins le coloris qui n'y eſt pas. Les deſſeins du Titien & de Rubens en font foy, auſſi bien que les eſtampes bien entenduës par le clair & l'obſcur: car en Peinture le blanc & le noir ne ſont

point

point des couleurs : l'un ſert à repreſenter la lumiere ; & l'autre, l'obſcurité & les ombres.

Suppoſons donc que le clair-obſcur, que je prétends être une partie du deſſein, ſoit bien diſpoſé : la principale partie du coloris eſt certainement de donner à chaque objet ſa veritable couleur, & c'eſt ce qu'on appelle couleur locale ; mais cette couleur locale change dans la nature ſelon le caractere de la lumiere qui éclaire les objets, ſelon les lieux où ils ſe trouvent placez, & le ton, qui convient en un endroit, & qui ne convient pas toujours dans un autre.

Le grand Art eſt d'imiter exactement la nature, & de faire paroître un objet par la comparaiſon d'un autre en oppoſant des couleurs les unes aux autres, qui ſe faiſant valoir reciproquement, augmentent toujours la force, le vray, & l'harmonie de l'ouvrage. Mais cet Art merveilleux dépend non-ſeulement d'un raiſonnement continuel, mais d'un goût & d'un ſentiment exquis qui naît, pour ainſi dire, avec nous, & ſe fortifie par la vuë des belles choſes. Cet Art, dis-je, eſt une eſpece de magie que ſi peu de gens ont penetrée, qu'il ſemble qu'elle ait été reſervée au ſeul Titien & à ſon Ecole.

Il ne faut pas cependant s'imaginer que l'effet de la couleur locale ſoit reſervé, comme un ſecret myſterieux, à un certain petit nombre de perſonnes qui croyent ſeuls avoir le droit d'en juger. Comme cet effet roule ſur l'imitation de la nature, il doit être pour tous les hommes. Je parle de l'effet, & ne prétends pas parler de l'Art ; car de cet Art, il n'y a guéres que les Maîtres conſommez qui en puiſſent rendre compte.

Je dis donc que tout homme qui a des yeux, doit connoître & ſentir, par exemple, ſi dans l'imitation, qui eſt la fin que ſe propoſe le Peintre, la chair imite la couleur de la chair; ſi le linge imite le linge; ſi la terre reſſemble à la terre; ainſi de tous les autres objets viſibles de la nature. On pourroit même quelquefois ſur cela s'en rapporter plûtôt à ceux que le ſeul ſentiment naturel conduit, qu'à beaucoup d'autres à qui l'habitude ou la prévention ont mis un voile devant les yeux.

Cette prévention va quelquefois ſi loin, que l'on a vû ſouvent des perſonnes ſe dépoüiller mal à propos de leurs lumieres naturelles, pour ſuivre les préjugez de ceux à qui l'habitude ſert de regle, & l'autorité de raiſon.

Ainſi, ſans examiner les veritables principes qui doivent toûjours être fondez ſur la nature & ſur la raiſon, les uns ayant ouy dire par les partiſans du Gorgion qu'il poſſede ſeul l'Art du coloris; & n'ayant peut-être vû de ce grand Maître que des Tableaux dont le ton fort & vigoureux convenoit aux ſujets qu'il a traitez, & au coloris naturel des pays qu'il a repreſentez, croyent que tout ce qui n'eſt pas d'un goût brûlé, peche par le coloris. D'autres prévenus en faveur des ſeuls Tableaux de Rubens, où ce Peintre celebre a fait en clair par les mêmes principes, ce que le Gorgion a fait en brun, en imitant également la nature de ſon pays; ceux-là, dis-je, n'eſtimant que le vague, croyent que tout ce qui eſt fort eſt outré, ſans examiner ni les lieux, ni les ſujets où ces differents caracteres conviennent. Il faut choiſir en tout le ton con-

venable, & le ſuivre de maniere qu'il en reſulte une harmonie parfaite, en imprimant à chaque objet ſon veritable caractere. Je crois cependant que la maniere forte en general eſt la plus avantageuſe par le grand relief qu'elle produit dans un ouvrage. Quand je dis fort, je ne veux pas dire noir ; car le noir eſt tres-pernicieux, & quoyque dur, il eſt auſſi fade que le blanc: mais quelque ton vigoureux que l'on oſe prendre, la force ne peut ſubſiſter ſans la ſuavité que la nature nous preſente toujours aux yeux.

Plus il entre de parties differentes dans un chœur de muſique, plus l'harmonie en eſt parfaite. Plus il entre de tons de couleurs variées dans la machine d'un Tableau, plus il devient harmonieux. Si chaque partie qui compoſe un chœur de muſique, chante bien, l'harmonie du tout enſemble augmente infiniment. Plus les parties qui compoſent un tableau ſont belles & recherchées, plus le tout enſemble devient parfait.

Jeunes Etudians, à qui je parle, ne vous laiſſez jamais perſuader qu'une grande machine puiſſe ſubſiſter, quand les mouvemens qui la compoſent ou qui la font agir, ſeront defectueux. Ne vous negligez donc jamais dans la ſoigneuſe recherche du coloris ; & puiſez-la toujours dans l'exacte imitation de la nature: Tâchez, à l'exemple du Titien, d'exprimer toutes les beautez qu'elle vous preſente ; mais uniſſez de maniere les mutations innombrables de ſes couleurs, que les maſſes n'en ſoient jamais alterées. Evitez ſur tout la ſechereſſe que peut donner l'exactitude ; & que tous les ſoins de votre Art ſoient cachez, pour ainſi dire, par un Art ſuperieur.

Ce n'eſt point par deux ou trois couleurs tranchées & retirées avec du noir, que dans les grands ouvrages même on conſerve des maſſes; c'eſt par l'intelligence des jours & des ombres, & par la ſuavité des couleurs que l'on produit le plus grand effet. La Coupe du Corrége que j'ay copiée & vuë de fort prés, eſt moëleuſe & recherchée comme un Tableau de Chevalet, & prouve, auſſi-bien que les ouvrages des autres grands Maîtres d'Italie, la verité que j'avance. Si l'on me veut oppoſer le Tintoret, dont les ouvrages trop negligez ſervent quelquefois de dangereuſe autorité, je répondray ce qu'Annibal Carache écrivit à Loüis ſon couſin : ce grand Peintre dit qu'il avoit vû des ouvrages du Tintoret qui étoient tantôt au-deſſus du Titien, & tantôt fort au-deſſous du rien. Cependant dans les choſes les moins travaillées qui ſont ſorties de ſon pinceau, il a toujours évité les duretez & les ſechereſſes par une merveilleuſe intelligence des paſſages doux & harmonieux.

Il faut que le mêlange des tons & des couleurs ſoit comme celui de l'Arc-en-ciel; il eſt varié de mille manieres differentes; mais les paſſages en ſont ſi doux & ſi imperceptibles que ce qui ſe touche ne paroît qu'un, & que le tout forme une harmonie aimable qui enchante les yeux. Le ſens de la vûë, auſſi-bien que tous les autres, ne peut ſupporter les extrémitez contraires. En Peinture comme en Muſique, un ton en demande toujours un autre. Les yeux ne ſçauroient regarder ſans peine un bel azur auprés d'un âpre vermillon; & l'on ne ſe doit ſervir de ces extrémitez contraires que comme les grands Muſiciens ſe ſervent de diſſonnances ou fauſſes relations que l'on ſouffre en muſique pour

faire goûter plus agréablement la douceur des accords parfaits. Ces duretez même peuvent contribuer quelquefois à faire un grand effet, & forcer les yeux par une certaine violence de s'attacher à des endroits particuliers du Tableau où l'on veut les attirer. Cette âpreté peut encore contribuer quelquefois à la force de l'expreſſion ; mais il faut beaucoup d'art pour la placer à propos, & tâcher toujours de ſauver adroitement cet étrange excez par quelque petit paſſage induſtrieuſement ménagé.

Quoyque la lumiere du Soleil, ou telle autre que ce puiſſe être, ne produiſe pas réellement la couleur, elle ne laiſſe pas de la changer d'une façon ou d'une autre. Le Soleil la rend plus jaunâtre ; la Lune plus blanche ; les feux plus rougeâtre. D'ailleurs les couleurs des objets qui en refléchiſſent d'autres, en rompent neceſſairement le veritable caractere ; & ce ſont ces accidens biens ménagez qui produiſent cette belle harmonie ſi neceſſaire dans un Tableau. Quel effet ne peut-on pas attendre de la multitude innombrable des combinaiſons de couleurs, puiſqu'elle ſurpaſſe de beaucoup celles des notes de la muſique, & même des lettres de l'Alphabet ? Quand ces combinaiſons ſont jointes aux differents degrez des lumieres & des ombres, elles produiſent un effet ſi ſéduiſant aux yeux, que l'on y ſacrifie quelquefois trop aiſément les autres parties de la Peinture.

Gardons-nous cependant de croire que tout le merite de ce bel Art conſiſte dans cette ſeule partie d'harmonie ; car il eſt dangereux de negliger les autres, pour s'abandonner uniquement à celle-là. La perfection d'un

Tableau n'eſt pas ſeulement dans un coup d'œil agréable, qui cependant y doit être abſolument ; il faut joindre encore à ce charme d'autres beautez ſolides, qui occupent & arrêtent long-temps ; & qui frappant fortement l'eſprit & le cœur, faſſent ſouhaiter de revoir ſouvent ce que l'on a déja vû plus d'une fois.

Quand l'on peut dans le même ouvrage, tantôt par des couleurs douces & liées, tantôt par des oppoſitions hardies & vigoureuſes, embraſſer, pour ainſi dire, tous les tons de la Peinture enſemble, l'ouvrage fait un effet prodigieux. Les plafonds doivent être peints d'une maniere vague & lumineuſe pour percer : cela n'empêche pas cependant que lorſque la voûte eſt aſſez élevée, l'on n'y puiſſe introduire avec art des objets forts & vigoureux, qui paroiſſant deſcendre à vos yeux, aident à faire élever & fuïr les autres ſucceſſivement, de maniere que la voûte naturelle ne paroiſſe plus ce qu'elle eſt veritablement par ſa conſtruction. Les deux veritables guides que l'on doit ſuivre en l'Art de colorier ſont le Gorgion & le Titien. L'un eſt ſemblable à ces eaux vives & jailliſſantes, qui ſecouruës par l'art, s'élevent avec impetuoſité dans les airs ; & l'autre, à ces fontaines aimables, qui embellies par la ſimple nature, coulent avec un murmure agréable au milieu des prez & des fleurs, ſans abandonner leur cours naturel.

Il eſt donc vray de dire que la veritable idée que nous devons avoir de la Peinture doit reſſembler à celle qu'Horace donne de la grande Poëſie, lorſqu'il dit que le Poëme doit être comme un beau fleuve qui coule également avec force & pureté. Cependant pour donner plus de force & de relief, & reparer ce que la ſuperficie

platte d'une toile, & la distance de la vûë font perdre, je crois que l'on peut s'élever au-dessus de la nature même, en exagerant, ou diminuant, selon l'occasion, les couleurs qu'elle presente aux yeux ; & de même que Michel-Ange fondé sur une profonde connoissance de l'Anatomie, a souvent exageré ses contours, en relevant quelquefois des muscles, & les rendant plus fiers & plus grands que la nature ne les représente ordinairement. De même un grand Maître dans l'art de colorier, sur tout dans les grands ouvrages, peut encherir sur l'éclat des couleurs : il peut quelquefois, mais toujours sagement, augmenter leur vivacité aux endroits où la lumiere frappe le plus, & quelquefois pour donner un plus grand relief, rendre les reflets plus sensibles, en opposant aux masses des ombres, des objets dont la lumiere & la couleur puissent les autoriser. Les ombres rousses & fortes, mises à propos, réveillent l'ouvrage & lui donnent la vie. Il faut avoir attention que les couleurs les plus brunes & les plus fortes qui sont sur la palette, & que l'on employe sur une toile, sont toujours éclairées par la lumiere naturelle, & que les extrémes ombres de la nature qu'on veut imiter, en sont absolument privées. Par exemple, un habit noir est précisement comme le noir de la palette ; mais il a des ombres où la Peinture ne peut atteindre. Il en est de même de l'éclat de la lumiere à laquelle l'art ne sçauroit arriver. Chacun peut là-dessus faire ses réflexions & en tirer d'utiles consequences.

De même qu'un grand Dessinateur ne se contente pas de donner les proportions convenables au corps humain, & qu'il cherche à l'embellir par des graces & par

l'excellence du goût, en choisissant dans la nature non-seulement ce qu'elle a de plus beau, mais aussi ce qu'elle peut produire de plus excellent; de même un grand coloriste doit faire le choix des couleurs les plus propres à l'effet de son ouvrage: il doit non-seulement rendre ses objets naturels, mais il doit encore les rendre gracieux, aimables & convenables, tant par rapport à l'harmonie & à l'union du tout ensemble, qu'au caractere du sujet & à l'expression des passions. Il faut prendre, comme les Musiciens, un mode qui convienne au sujet, & en exprimer par le coup d'œil le veritable caractere, soit de joye, soit d'horreur ou de tristesse. Car non-seulement le coloris a sa justesse & sa correction aussi-bien que le dessein, mais il a aussi la force d'exprimer les passions, tant par le tout ensemble, que par les objets particuliers. Horace appelle couleurs, les differens stiles, par une métaphore tirée de la Peinture.

Il faut donc conclure que les ouvrages n'étant parfaits qu'autant qu'ils approchent de leur fin, & que la fin de la Peinture étant l'imitation, elle doit sa perfection entiere au coloris qui a, comme les autres parties de ce bel Art, ses regles & ses preceptes; mais la raison du precepte devient inutile, si le génie & le goût ne fournissent les moyens de le mettre en usage. Pour moy, dit Horace, je ne vois point ce que peut l'Art sans le naturel, ni le naturel sans l'Art: ils ont tous deux besoin du secours l'un de l'autre, & doivent être toujours étroitement unis. Hé! qu'il est rare de trouver de ces génies étendus, vastes & sublimes, qui laissant aux autres le soin de ramasser des regles, sçavent les exécuter sans avoir jamais pris la peine de les connoître & de chercher à s'en instruire.

En

En effet, la voix du précepte eſt importune & fatiguante à écouter. La balance où ſe peſe le bon & le mauvais, fait ſouffrir la complaiſance ordinaire que nous avons ordinairement pour nous-mêmes, & détruit trop cruellement les coupables éloges qu'on nous adreſſe.

Pour moy, MESSIEURS, qui ne ſçay qu'admirer dans les autres l'exécution de ces mêmes regles que je declare ne propoſer icy qu'aux Etudians de cette illuſtre Academie, je finiray cette remarque par ce mot que Plutarque attribuë à Socrate, qui étant interrogé comment il ſe pouvoit faire que ſans éloquence, il rendit les autres éloquents, répondit; Les pierres à éguiſer ne coupent pas elles-mêmes, mais elles rendent le fer capable de couper.

Le deſſein élegant de l'antique Sculpture,
Joint aux effets naifs que fournit la nature.

Quatre-vingt-neuf & quatre-vingt-dixiéme vers de l'Epitre.

LES Ouvrages de Sculpture les plus reſpectables, ſont ceux qui ont eſté faits depuis la guerre du Peloponéſe, juſqu'à la décadence de l'Empire Romain. On ſçait que la Peinture & la Sculpture parurent d'abord chez les Egyptiens, & paſſerent enſuite chez les Grecs, qui par la ſuperiorité de leur génie, leur application à l'étude, & les glorieuſes récompenſes dont on les honoroit, porterent ces deux Arts à une perfection à laquelle les ſiécles ſuivans, & les autres Nations, ſemblent n'avoir jamais pû atteindre. Cela ne devroit-il pas nous apprendre à ne point décider de la bonté des ouvrages, ni ſur ce qu'ils ſont anciens, ni ſur ce qu'ils ſont modernes? Car les Egyptiens eſtoient les anciens des Grecs qui

leur ont eſté Superieurs en capacité ; & les Grecs ont eſté les Anciens des Romains, qui leur ont eſté Inferieurs.

Il eſt de l'équité d'eſtimer & d'applaudir au mérite preſent, comme d'admirer & de reſpecter les grands Hommes dont les ouvrages par une longue ſuite de tems, ont été conſacrez à la poſterité.

J'admire les Anciens, dit Pline le jeune ; mais je ne ſuis pas de ceux qui mépriſent les modernes. Je ne puis croire que la nature épuiſée & ſterile, ne produiſe plus rien de bon.

Si tout le monde s'en tenoit à cette ſage déciſion, & que l'eſprit en ſe dépoüillant des préventions qui l'aveuglent ſouvent, pût ſe rendre capable d'enviſager la verité, on ne tomberoit point dans ces excez qui font que les uns ne péſent le mérite des ouvrages que par l'ancienneté ; & que les autres par une affection trop vive pour les modernes, pour leur amis ; peut-être, pour eux-mêmes, negligent les talents qui les diſtinguent dès leur vivant, pour faire la guerre à d'illuſtres morts ; groſſiſſent avec aigreur les moindres défauts qui peuvent s'y rencontrer, ou qu'ils croyent y trouver, & paſſent legerement ſur de grandes beautez que le bon goût, la raiſon, l'experience même de pluſieurs ſiecles autoriſent, & qui ſont les mêmes qui font ordinairement le ſuccez des ouvrages de ceux qui les mépriſent. En effet, ne voyons-nous pas tous les jours que les mêmes traits qui ont le plus frappé les hommes dans les ouvrages des modernes, ſont ceux mêmes qui ont fait admirer les chefs-d'œuvres des grands Maîtres de l'antiquité ? car le bon ſens & la

raiſon ſont de tous les ſiecles, & de tous les tems; & la verité ne doit être qu'une.

N'eſt-il pas vray qu'un Peintre qui veut ſe perfectionner dans ſon Art, doit ſe propoſer pour modéles les plus grands Maîtres anciens, les étudier, & les imiter chacun dans les parties qui les ont le plus diſtinguez, & toujours par rapport à la nature & à la raiſon?

Peut-on ſe rendre parfait dans le coloris, ſoit par l'imitation particuliere des objets de la nature, ou par l'harmonie generale, la force, la douceur, & la ſuavité, ſans avoir du rapport au goût du Titien, & à celui du Giorgion, aux principes duquel vous vous conformez encore, auſſi-bien qu'à ceux du Corrége, ſi vous voulez jetter dans vos ouvrages le relief & la rondeur que l'on voit dans ceux de ces grands Hommes?

Vous ne deſſinerez pas correctement, avec élegance & pureté, ſans avoir quelque reſſemblance au deſſein du Pouſſin, du Dominicain, de Raphaël, & ſur tout de l'Antique.

Le grand goût de ce même deſſein ne s'éloignera pas du goût des Caraches, du Corrége, & de Michel-Ange.

La nobleſſe, la ſimplicité, la varieté des caracteres, la fineſſe, la juſteſſe des expreſſions, & les idées ſages & ſublimes, vous rappelleront encore les manieres de penſer du Pouſſin, du Dominicain, & ſur-tout du divin Raphaël. Si vous voulez qu'on vante votre goût de draper, il ne ſortira point de celui de ce même Raphaël, & de celui du Guide & du Corrége.

Si vous voulez jetter de la grace dans vos ouvrages, tantôt vous rappellerez le tour du Corrége & du Parmesan, tantôt les beautez régulieres de Raphaël, & les charmes touchants du Guide.

Dans l'intelligence du clair-obscur, & l'effet du tout-ensemble, vous donnerez le coup d'œil de Rubens, de Vandeic, ou de Rimbrant.

De même, dans la composition, la beauté du pinceau & toutes les autres parties de la peinture, si vous vous y rendez celebre, vous ne vous éloignerez pas de quelque grand Maître qui vous aura precedé, & dont vous aurez dû tirer des lumieres, & former votre goût.

Nous devons donc non-seulement être fort retenus en décidant sur les ouvrages des grands Hommes anciens, parce que leur memoire est consacrée; mais, si je l'ose dire, par une sorte de reconnoissance, nous les devons regarder comme d'anciens amis qui nous ont fait part de leurs biens, & qui nous ont conduit dans nos études. Or dans le commerce de l'amitié il ne suffit pas de rendre, on doit du retour à ceux qui nous ont fait plaisir; & le devoir exige qu'on passe à ses amis quelques défauts en faveur de leurs bonnes qualitez; & il faut avoüer que si les Anciens qu'on admire, ont quelques défauts, comme il est vray de le dire, leurs excellentes qualitez l'emportent de beaucoup.

Est-il naturel de croire que des hommes respectez depuis tant de siecles, qui ont été imitez & admirez par tant d'autres hommes dignes d'admiration, qui les ont reverez comme leurs Maîtres, ne soient pas dignes

de nos loüanges & de nos applaudiſſemens ? N'eſt-ce point trop hazarder, que d'oſer attaquer ſeuls tant de redoutables adverſaires ? pour moi, je crois que quand on devroit même tomber dans quelques excez, il ſeroit plus pardonnable de s'égarer avec une illuſtre multitude, que de riſquer à marcher ſeul dans des routes peu frayées.

Si l'on jugeoit toujours par principe & par goût, plutôt que par entêtement, on trouveroit ſans doute un milieu raiſonnable qui nous éloigneroit également des deux extrêmitez contraires. Car ſi les uns attaquent avec trop de chaleur le mérite des Anciens, les autres marquent un mépris trop grand pour les Modernes.

L'on vante, & l'on condamne ſouvent ce qu'on ne connoît pas. Les ignorans prévenus admirent les anciens, parce qu'ils ſont anciens : Les connoiſſeurs les eſtiment, parce qu'ils ſont eſtimables, & ne les admirent pas tous. Les ignorans mépriſent les modernes, & les mépriſent tous, parce qu'ils ſont modernes. Les connoiſſeurs eſtiment les modernes quand ils ſont eſtimables ; & les mépriſent quand ils ſont dignes de mépris. Mais l'antiquité eſt plus aiſée à connoître que la beauté.

Ce qui nous détermine à juger d'une maniere ou d'une autre, c'eſt la prévention que l'on a imprimée dans notre eſprit & dans notre jeuneſſe, par notre éducation. C'eſt la ſource la plus féconde de nos erreurs & de nos illuſions. Il eſt vray qu'ayant été élevez dès l'enfance à étudier avec reſpect certains Auteurs anciens, nous nous ſommes accoûtumez à les admirer en tout, & à croire qne rien ne pourra jamais

les égaler, avant même que nous ayons été à portée de les connoître ; & cette prévention produite dans l'esprit des hommes par la même cause, devenant presque generale, on se nourrit du sentiment du plus grand nombre, & on s'y soumet plus respectueusement qu'à la force de la raison.

La plûpart des hommes sont en quelque sorte semblables à ces petites figures de bois dont les Peintres se servent pour ajuster leurs draperies : Ils agissent moins par leurs mouvemens naturels, que par des ressorts étrangers ; c'est ce qui fait que sur la foy d'autruy, on sacrifie generalement tous les Modernes au respect & à la veneration que l'on a generalement pour tous les Anciens.

Les morts doivent encore une partie des éloges que l'on outre en leur faveur, à la secrete jalousie que l'on a pour les vivants, à qui l'on ne pardonne jamais la moindre erreur, & pour lesquels on affecte toujours une maligne délicatesse dans l'examen que l'on fait de leurs ouvrages.

Voyez ce que dit sur ce sujet l'Horace de nos jours, cet admirateur zelé des Anciens, qui les a si heureusement imité, quelquefois même égalé.

Si-tôt que d'Apollon un génie inspiré,
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre lui les cabales s'amassent ;
Ses rivaux obscurcis, autour de lui croassent ;
Et son trop de lumiere, importunant les yeux,
De ses propres amis, lui fait des envieux.
La mort seule icy-bas, en terminant sa vie,

Peut calmer ſur ſon nom l'injuſtice & l'envie ;
Faire au poids du bon ſens peſer tous ſes écrits,
Et donner à ſes vers leur légitime prix.
Avant qu'un peu de terre obtenu par priere,
Pour jamais ſous la tombe eût enfermé Moliere,
Mille de ſes beaux traits aujourd'hui ſi vantez,
Furent des ſots eſprits à nos yeux rebutez.
L'ingnorance & l'erreur à ſes naiſſantes pieces,
En habits de Marquis, en robes de Comteſſes,
Venoient pour diffamer ſon chef-d'œuvre nouveau,
Et ſecouoient la tête à l'endroit le plus beau.
Le Commandeur vouloit la Scene plus exacte.
Le Vicomte indigné ſortoit au ſecond Acte.
L'un deffenſeur zelé des bigots mis en jeu,
Pour prix de ſes bons mots, le condamnoit au feu.
L'autre fougueux Marquis, lui déclarant la guerre,
Vouloit venger la Cour immolée au parterre.
Mais ſi-tôt que d'un trait de ſes fatales mains,
La Parque l'eût rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de ſa muſe éclipſée, &c.

Les Anciens que nous admirons le plus à préſent, & qu'on ne peut effectivement trop reſpecter, ſe ſont plaints eux-mêmes en mille occaſions de cette injuſtice qu'on leur faiſoit de leur tems.

Horace, dans une Epitre à Auguſte, lui dit que le même Heros qui a défait l'Hydre, & ſurmonté tous les Monſtres que ſes deſtinées lui oppoſoient, a trouvé que l'envie ne pouvoit être domptée que par la mort ; il ajoûte, en parlant à ce Prince : Votre peuple qui eſt ſi juſte & ſi ſage en ce qu'il vous «

„ préfere à tous les Heros Grecs & Romains, ne juge
„ pas avec la même équité de tout le reſte. Car il a du
„ mépris & de la haine generalement pour tout ce qui
„ n'eſt pas mort. Il dit, dans un autre endroit : S'il en
„ eſt des ouvrages comme des vins que le temps rend
„ meilleurs, je voudrois bien ſçavoir quel tems préciſe-
„ ment peut donner du prix aux nôtres. Un Auteur
„ qui eſt mort depuis cent ans, doit-il être mis au nom-
„ bre de ces Anciens ſi parfaits ? ou n'eſt-il encore que
„ parmi ces méchans modernes ? établiſſons un point fi-
„ xe ſur lequel on ne puiſſe plus diſputer. Si celui qui
„ a cent ans accomplis, eſt ancien & bon, celui à qui il
„ ne manque qu'un mois, ou une année pour avoir
„ cent ans complets, dans quel rang faudra-il le met-
„ tre ? Le mettra-on au rang des Anciens ? ou du nom-
„ bre de ceux qui ſont le mépris de notre ſiecle, & qui
„ le ſeront des ſiecles futurs ? Il faudroit rapporter icy
l'épitre entiere de ce grand Homme pour marquer de
quelle maniere il attaque ceux qui par un faux raiſon-
nement, meſurent le mérite des Auteurs par le nom-
bre des années, & qui n'eſtiment rien de bon que ce
qui a été conſacré par la mort. Je ne puis retenir mon
indignation, dit-il encore, quand je vois qu'on rejette
quelqu'ouvrage que ce ſoit, non pas parce qu'il eſt
groſſier & ſans grace; mais parce qu'il eſt fait depuis
peu de tems; & qu'on demande pour les Anciens au
lieu de la complaiſance & de l'indulgence, des récom-
penſes & des honneurs.

Les hommes, ſelon moi, dit Pline le jeune, ne font rien de plus injuſte que de refuſer leur admiration à un homme, parce qu'il n'eſt pas mort, parce qu'il leur

eſt

eſt permis non-ſeulement de le loüer, mais de le voir, de l'entendre, de l'entretenir, de l'embraſſer & de l'aimer. Je ne ſçay ſi ce que je rapporte ici de ces fameux Anciens, n'a été dit que ſur la Poëſie & ſur l'Eloquence. Je laiſſe aux gens de Lettres à l'examiner; & n'étant ni de mon reſſort, ni de ma portée, d'entrer dans la fameuſe querelle qui les partagent ſur le mérite des Anciens & des Modernes, je ne fais ici d'application qu'à ce qui regarde les Arts dont j'ay l'honneur de vous entretenir. Ainſi pour me remettre encore plus à la place où je dois être, je vais rappeller ici deux avantures qui regardent uniquement la Peinture & la Sculpture, & qui ne laiſſent pas de faire voir juſqu'où va la force de l'opinion.

Le Cardinal Farneſe, qui aimoit fort Annibal Carrache, & qui l'eſtimoit comme s'il avoit été mort, eſſuyoit tous les jours des combats pour défendre ſon goût, & le merite de cet illuſtre Moderne, contre pluſieurs Curieux de Rome, qui ne comprenoient pas qu'on pût eſtimer un homme qui reſpiroit encore. Ce Cardinal ne gagnant rien par les diſputes, comme il arrive ordinairement, ſe ſervit de ce ſtratagême. Il fit faire en ſecret quelques Tableaux au Carrache, qui apparemment déguiſa ſa maniere ſous l'apparence de quelqu'autre, & fit répandre le bruit qu'il attendoit quelques morceaux précieux des plus grands Maîtres anciens qui devoient inceſſamment arriver de divers endroits d'Italie. Le Carrache ne manqua pas de ſalir ſes Tableaux pour les rendre reſpectables; & il les fit mettre dans des caiſſes, comme s'ils avoient fait un voyage fort conſiderable. Enſuite on annonça qu'ils

étoient arrivez. Les Curieux courent avec empreſſement pour les voir : on ſe les arrache des mains ; chacun leur donne des noms ſelon ſes idées & ſa connoiſſance. Les uns les admirent en les voyant ; les autres ſe récrient ſans les voir en faveur du nom qu'on leur donne ; & tous veulent faire convenir le Cardinal que ſon moderne favori peut tirer de grands ſecours pour la perfection de ſon art, en étudiant avec ſoin le goût de ces ouvrages anciens. Le Cardinal feignit de ſe rendre, & aprés s'être diverti quelque temps de leur entêtement, il ne pût ſe contraindre davantage, & leur declara que ce qu'ils mettoient ſi fort au-deſſus du Carrache, & qu'ils luy propoſoient pour l'objet de ſes études, étoit cependant ſorti des mains du Carrache même. Quelques-uns ſurpris, parurent fâchez d'avoir tant loüé, & les autres eurent beaucoup de peine à ſe le perſuader, tant il eſt difficile de ſe défaire de ſes préjugez.

Je me ſouviens d'une autre avanture à-peu-prés ſemblable, arrivée au grand Michel-Ange. Quoyque ce fameux Sculpteur eut pour l'antique le reſpect & la veneration qu'il devoit, & qu'il l'eût étudié toute ſa vie avec fruit, il connoiſſoit bien ſes forces ; il étoit homme, & ſenſible à la gloire. Il ne pouvoit ſouffrir qu'en parlant de ſes ouvrages, on les mît ſi fort au-deſſous des ſculptures des Anciens Il imagina donc pour deſabuſer Rome entiere de faire en ſecret une Statuë en marbre d'un Amour, auquel il rompit un bras qu'il renferma dans ſon cabinet ; il mit une roüille venerable ſur la Statuë, & la fit ſecrettement enterrer ſous des ruines où il ſçavoit que l'on devoit foüiller. Ce

qu'il avoit imaginé arriva ; car l'on y foüilla effectivement quelques temps aprés, & l'on fit la découverte de la Figure de marbre, qui fut regardée & admirée par les plus grands connoiſſeurs de Rome, comme un des plus beaux morceaux de l'antiquité.

Quelle difference entre ce chef-d'œuvre & les ouvrages de Michel-Ange, diſoient les uns ! Quoy qu'à la verité, fort habile homme pour un Moderne, il a encore bien du chemin à faire pour y parvenir, diſoient les autres. Michel-Ange impatient eut beau dire que cependant c'étoit luy qui en étoit l'Auteur, on n'en voulut rien croire ; & ſans le bras qu'il avoit caché, & qu'il rejoignit à la Statuë, on ſeroit encore à ſçavoir que ce n'étoit pas une antique, & qu'elle eſt effectivement de Michel-Ange. Ces ſortes d'avantures ſont ſouvent arrivées : les plus habiles mêmes y peuvent être trompez, & on en pourroit citer plus d'un exemple.

Ne ceſſera-t'on point de ſe prévenir ainſi contre les Modernes, par la raiſon qu'ils ſont modernes, & par la facilité que l'on a d'en joüir ; car la foibleſſe de l'homme eſt de deſirer ardemment ce qui luy eſt difficile d'obtenir ; & c'eſt ce qui fait auſſi l'entêtement que l'on a pour tout ce qui eſt étranger : c'eſt une illuſion qui regne aujourd'huy chez les François plus qu'ailleurs, & qui a cependant été de tous les temps. Horace ſe plaint en mille endroits de l'entêtement des Romains pour les Grecs, & je ne puis m'empêcher de rapporter encore icy un paſſage de Pline le jeune ſur ce ſujet.

Nous avons coûtume, dit-il, d'entreprendre de longs voyages, de paſſer les Mers pour voir des choſes que nous negligeons lorſqu'elles ſont ſous nos yeux,

ſoit que naturellement nous ſoyons froids pour tout ce qui nous environne, & ardents pour tout ce qui eſt fort loin de nous: ſoit que toutes les paſſions qu'il eſt aiſé de ſatisfaire, ſoient toujours tiédes; ſoit enfin que nous remettions à voir ce que nous ſommes aſſurez de voir quand il nous plaira. Quoyqu'il en ſoit, il y a près de Rome beaucoup de choſes que non-ſeulement nous n'avons jamais vûës, mais dont nous n'avons même jamais entendu parler, que nous aurions vûës, dont nous parlerions, que nous irions voir de près, ſi elles étoient en Grece, en Egypte, en Aſie, ou dans quelqu'un de ces Pays qui ſont fertiles en miracles, & qui aiment à les debiter.

Il faut pourtant convenir que la prévention qui ſéduit ordinairement les hommes, n'eſt point ce qui nous fait admirer les chefs-d'œuvres de l'antique ſculpture. C'eſt ſur la raiſon même qu'eſt fondée la veneration que l'on a pour ces reſpectables Monumens, & la haute idée du génie des grands Hommes qui les ont faits. Il faudroit être ſans yeux, ſans goût, & privé de tout ſentiment, pour ne pas connoître & reſſentir les ſublimes beautez que ces rares ouvrages preſentent à l'eſprit, à la raiſon & au cœur; & que l'on n'admire jamais tant que lors qu'on les connoît davantage. Plus on y eſt ſenſible, plus on eſt capable d'en profiter. Nous n'aimons que ce que nous connoiſſons, & nous cherchons ce que nous aimons.

Quelle juſteſſe! quel ordre! quelle beauté! quelles convenances de proportions! quelle pureté! quelle élegance & quel goût de deſſein! Quelles grandes & ſublimes idées! quelle noble ſimplicité! quelle grandeur!

quelle majeſté ! quels caractéres ! C'eſt la ſource & la regle de la beauté, tant pour les airs de tête, que pour les figures entieres. C'eſt ſur ces parfaits modéles qu'on doit former ſon goût pour choiſir des attitudes convenables, ſimples & nobles, qui n'offrent à la vûë que les plus belles parties du corps, & les membres les plus grands & les plus avantageux à imiter. C'eſt ainſi que l'on peut éviter le goût ſec & barbare de ceux qui ſans choix imitent le naturel le plus meſquin, tel qu'ils le voyent, ainſi que l'ont pratiqué les Ecoles Gothiques d'Allemagne & de Flandres, & tous ceux qui ne ſe ſont pas formez ſur l'antique.

Les Sculpteurs Grecs, toujours appliquez à l'étude, & animez par la noble émulation de rendre l'art plus parfait que la nature, choiſiſſoient dans les plus beaux corps les parties qui leur paroiſſoient les plus parfaites, & ſe ſervoient avec tant d'art & de ſçavoir de cette heureuſe diverſité, que par un juſte accord des membres les uns avec les autres, ils en formoient un tout ſi plein d'harmonie & ſi parfait, que l'on eſt generalement convenu que leurs Statuës étoient plus parfaites en beauté que les plus beaux hommes, & que quelques-unes ont merité d'être appellées la regle de la beauté.

L'eſtime que l'on faiſoit de ces rares ouvrages, vint à un ſi haut point, qu'une Statuë de la main d'Ariſtide fut venduë trois cens ſoixante & quinze talens; & une autre de Polycrete, ſix vingt mil ſeſterces; & que le Roy de Nicomedie voulant affranchir la Ville de Gnide de pluſieurs tributs, pourvû qu'elle lui donnât cette Venus de la main de Praxitele, qui attiroit tous les ans un concours infini de Curieux, les Gnidiens aimerent mieux

reſter toujours tributaires, que de luy donner leur Statuë.

De-là vient que les Sculpteurs & les Peintres qui honoroient également leur patrie, ont été ſi fort honorez dans les temps paſſez, que Parrhaſius crut faire grace à ſes Citoyens de ne prendre pour un Tableau de ſa main qu'une couronne d'or, & une robe de pourpre qu'il porta toujours comme une marque glorieuſe de l'eſtime que ſa patrie luy avoit témoignée.

Voyez avec quelle magnificence Pindare louë les Rhodiens dans l'excellence de la Sculpture : Les ruës, dit-il, étoient pleines d'ouvrages qui ſembloient vivre & marcher.

C'eſt donc en étudiant avec application ces chefs-d'œuvres admirables de l'antiquité, que le Peintre apprendra à connoître ce qui eſt de plus parfait dans la nature, en ce qui regarde le corps humain, afin d'en faire un beau choix, & à remarquer auſſi les défauts qu'elle produit par accident, afin de les éviter. Ainſi, par de ſçavantes recherches il deviendra ſon parfait imitateur, moins par ce qu'elle produit ordinairement, que par ce qu'elle eſt capable de produire.

Mais ſi le naturel n'eſt pas toujours parfait, il ne faut pas s'étonner ſi tout ce qui porte le nom d'Antique, ne l'eſt pas toujours auſſi. Car enfin ce n'eſt que l'ouvrage des hommes, & je ne prétends donner pour modéles qu'un certain nombre de figures, dont la rare beauté eſt inconteſtable, & qui d'un conſentement general paſſent pour des merveilles de l'art.

Parmi le grand nombre de Statuës qui faiſoient l'ornement de la Grece & de l'Italie, & qui étoient les

principaux Monumens qui honoroient les Dieux, & immortaliſoient les Héros de l'antiquité, on peut ſans doute s'appercevoir des differens degrez de capacité des Sculpteurs qui les ont faites. Caſſiodore dit, qu'il y avoit dans l'enceinte des murailles de Rome un peuple de marbre & de bronze auſſi nombreux que celuy de ſes Citoyens. Il n'eſt pas naturel qu'une auſſi prodigieuſe quantité de Statuës ayent pû être de la même beauté. Il faut cependant avoüer qu'on ne laiſſe pas d'entrevoir dans les plus mauvaiſes même, un certain air de nobleſſe & de ſimplicité qui les fait reſpecter; mais il y a d'ailleurs une trop grande conformité de caracteres: ce ſont toujours les mêmes traits de viſage, les mêmes attitudes, & les mêmes jets de draperie; & il y regne generalement un goût dur & ſec, fort dangereux pour ceux qui par trop d'entêtement n'imitent & n'admirent l'antique, que parce qu'il eſt antique, & dont l'opinion eſt d'autant plus difficile à arracher de l'eſprit, que le tems même en a ſouvent fait croître les racines. Car la paſſion pour les choſes anciennes eſt ordinairement plus forte dans les perſonnes fort avancées en âge, que dans les autres. Les choſes nouvelles leur déplaiſent, dit Horace, parce qu'ils ne trouvent rien de bon que ce qui a eu le bonheur de leur plaire dans leur jeuneſſe; ou parce qu'ils ont honte de ſe rendre au ſentiment de plus jeunes qu'eux, & d'avoüer qu'il faut oublier dans leur vieilleſſe ce qu'ils ont autrefois appris avec tant de ſoin. Si la nouveauté avoit été auſſi odieuſe aux Anciens qu'à nous, qu'y auroit-il aujourd'huy d'ancien? & que pourroit-on voir & étudier?

Quoyque le bel Antique ſoit la regle des proportions,

de la forme & de la beauté ; quoyque non-seulement il nous guide & nous conduise à la perfection du dessein ; mais qu'il éleve encore nos idées au grand & au sublime, un Peintre ne doit pas s'en tenir toujours-là, & ne puiser qu'à cette source. Il doit avoir pour objet la nature entiere, s'il veut remplir dignement la vaste étenduë de son art. Car sans parler de toutes les parties de la Peinture qu'il doit étudier uniquement chez elle, ce n'est qu'en s'en remplissant vivement, & en imitant avec soin les naïvetez qu'elle presente, qu'il jettera le vray dans ses ouvrages, & qu'il répandra dans ses figures, & sur-tout dans ses têtes, l'esprit & l'ame qui les feront paroître, agir, vivre & respirer.

Evitons sur-tout dans la Peinture de donner l'idée du marbre & du bronze, qui sont la matiere des plus admirables Sculptures. Faisons, s'il se peut, par la force du pinceau, que les figures de nos Tableaux paroissent plutôt les modéles vivans des Statuës antiques, que les Statuës, les Originaux des Figures que nous peignons. Si le Poussin, si respectable & si profond dans la connoissance de l'antiquité, avoit pû joindre aux grandes beautez qu'il a puisées chez les Anciens cette imitation naïve de la nature, il auroit été quelquefois moins dur dans son dessein comme dans son pinceau. Son coloris auroit été plus vray, plus fort & plus harmonieux. Ses draperies auroient été plus moëleuses, d'une plus grande maniere, moins séches & plus variées, aussi-bien que ses airs de têtes de femmes qui sont presque toujours les mêmes, & qui paroissent toujours être tirées des mêmes têtes antiques. La varieté est necessaire dans la Peinture comme dans

tous

tous les autres Arts. Les choſes les plus belles, ſouvent repetées, ceſſent de plaire. Le plaiſir qui ſe preſente d'un ordre trop égal, devient ſouvent une corvée ; & cette varieté ne ſe peut jamais trouver que dans la nature qui fournit toujours de nouvelles choſes, & qui paroît ſe plaire à en produire toujours de differentes.

Il eſt ſorti des mains du Cavalier Bernin des Ouvrages qui, quoy qu'inferieurs aux belles Antiques, tant pour la juſteſſe & la correction du deſſein, que pour la noble ſimplicité, ont cependant par les idées qu'il a ſçû puiſer dans la nature même, un feu, une vie, une verité de chair, qui ſe trouve rarement dans les Marbres antiques ; d'ailleurs, un tour gracieux, vif & pittoreſque qu'il a étudié dans le Corrége & dans le Parmeſan, & qu'il a répandu dans les Sculptures qu'il a heureuſement mariées à ſes grandes idées d'Architectures : tout cela a formé en lui un goût ſingulier, qui par des routes nouvelles, & differentes de l'antique, lui ont fait produire des monumens ſi heureuſement hazardez, qu'ils ſont les principaux ornemens de Rome, & qu'ils porteront ſa gloire à la poſterité, malgré tous les traits de l'envie.

La ſeule reconnoiſſance des bontez que ce grand Homme a eu pour moi, & des leçons qu'il a bien voulu joindre à l'éducation que j'ay reçuë de mon pere dans Rome, où j'ay eſté élevé dès ma plus tendre jeuneſſe, n'eſt point ce qui me fait icy honorer ſa memoire ; c'eſt la juſtice qui lui eſt duë, & le plaiſir que l'on ſe fait de rendre témoignage à la verité. Car j'avoüeray en même tems que cette même

nouveauté d'imagination qui l'a ſi fort élevé au-deſſus des autres, non-ſeulement ne l'a pas toujours également ſoutenu quand il s'eſt trop abandonné à l'impetuoſité de ſon vaſte génie; mais qu'elle a eſté quelquefois préjudiciable à ceux de ſon école, qui, par une paſſion démeſurée, l'ont ſuivi avec trop d'affectation, ſans prudence & ſans moderation. Il eſt des fautes que l'on paſſe à des génies ſuperieurs, que l'on ne pardonne pas à d'autres. Les manieres nouvelles ſont attrayantes; leur éclat ébloüit, & engage facilement à les ſuivre; mais il faut toujours ſe laiſſer conduire par la raiſon, ſans quoy elles ſeroient pour nous ce que ſont pour les voyageurs ces feux de nuit qui les attirent, & les conduiſent inſenſiblement dans quelque précipice.

Concluons donc qu'il faut joindre aux ſolides & ſublimes beautez de l'Antique, les recherches, la varieté, la naïveté & l'ame de la nature, telle qu'on la voit, MESSIEURS, dans les Monumens dont vous avez enrichi la France. Les conſeils que je donne dans cette Academie aux Etudians qui viennent s'y inſtruire, ſont heureuſement ſoutenus par vos ouvrages & par vos exemples. Continuez donc par vos nobles travaux à diſputer à l'Antiquité cette gloire qu'elle a ſi bien méritée. Que la France ſe rende auſſi celebre par les Arts, qu'elle eſt glorieuſe par les Armes. Une heureuſe paix nous met en état de les cultiver. Redoublons nos efforts & nos veilles pour répondre aux grandes idées de leur illuſtre Protecteur, & que la Peinture & la Sculpture animées du même eſprit & du même zele, faſſent paſſer à la poſterité la plus

reculée, les hauts-faits & les vertus d'un Roy dont les jours précieux font le bonheur des nôtres. Quelle gloire d'assurer l'immortalité à ceux qui ne devroient jamais mourir, &, si je l'ose dire, de la partager en quelque sorte avec eux!

Un grand goût de draper, de beaux ajustemens.

Quatre-vingt douziéme vers de l'Epitre.

L'ART de bien draper, ou d'ajuster les vêtemens, que les Peintres nomment draperies, est selon moi, une des parties de la Peinture la plus essentielle & la plus difficile, & celle cependant dont peu de gens sçavent gré au Peintre qui y réüssit; on croit même que c'est un soin que les grands Maîtres abandonnent à leurs Disciples; tant il est vray que l'on juge superficiellement des beaux Arts, & que la plûpart des gens, en connoissant peu l'étenduë, ne prêtent qu'un instant à voir ce qui a coûté bien du tems & des veilles à produire & à travailler.

Je veux donc tâcher de faire voir dans cette dissertation, que non-seulement l'Art de bien draper est une des parties de la Peinture la plus essentielle, mais qu'elle renferme en elle presque toutes les autres, c'est-à-dire, l'invention, la composition, le dessein, la grace, le contraste, l'imitation, le pinceau, la couleur, l'harmonie, le clair-obscur, & le costume.

L'imagination fait inventer la noblesse, la beauté & la varieté des ajustemens, & lorsque les Peintres empruntent le secours de la nature pour ajuster leurs draperies, c'est souvent de leur premiere idée qu'en dépend le bon ou le mauvais succés; il est même en cela des momens plus heureux les uns que les autres,

comme de toutes les choſes qui dépendent de l'invention ; on rencontre quelquefois dans un inſtant ce qu'on ne trouveroit pas ſouvent avec beaucoup de tems & avec beaucoup de reflexions ; car il eſt de certaines beautez piquantes & paſſageres, que la nature ne ſemble offrir qu'aux gens d'un goût ſuperieur, qui ſçavent les ſaiſir promptement, & qui échapent preſque toujours aux génies lents & froids, quoique d'ailleurs exacts & ſtudieux ; il arrive quelquefois que des Muſiciens & des Poëtes mediocres rencontrent des rimes & des ſons aſſez heureux pour faire applaudir leurs ouvrages ; il y a de même des Peintres qui peuvent rencontrer des jets & des tours de draperies aſſez beaux ; mais ils ne ſont pas toujours ſûrs d'y réüſſir, s'ils ne ſçavent joindre à cette eſpece de génie des principes certains, fondez ſur l'étude des grands Maîtres, & puiſez dans la ſource inépuiſable de la belle nature.

Les draperies ont leur ordre & leur arrangement, & c'eſt ce que j'appelle compoſition ; mais il faut que l'Art en ſoit caché ſous une apparence de ſimplicité, quelquefois même de negligence. On en doit abſolument bannir l'affectation où tombent ceux qui ne ſe ſervent jamais que de petits modéles, que l'on appelle manequins, ſur leſquels ils mettent des linges moüillez pour ajuſter leurs draperies. On me dira peut-être que le Pouſſin s'en eſt preſque toujours ſervi ; je réponds à cela, qu'à la verité, la compoſition, l'ordre & l'arrangement de ſes plis, eſt noble & ſçavant, mais que l'Art y paroît cacher les beautez de la nature, & que ſes draperies auroient eſté beaucoup plus parfaites,

ſi ce grand Homme avoit pû joindre à ce qu'il a imité, peut-être trop ſervilement, d'après les Statuës antiques, un goût plus naturel, moins ſec & plus aiſé, dont les linges moüillez, & les manequins l'ont ſans doute éloigné; il auroit imité en cela le grand Raphaël, qui ayant peut-être plus finement ſaiſi les beautez de l'antique, en a rendu la nobleſſe majeſtueuſe, avec les graces & la ſimplicité charmante de la nature.

La compoſition des draperies conſiſte à bien marquer les jointures & les Amanchemens; mais avec une moderation tellement induſtrieuſe, qu'il ſemble que les plis ſe ſoient trouvez jettez naturellement & comme par hazard autour des membres, en flattant pour ainſi dire le nud, & le marquant ſans y être colé, comme l'a ſouvent pratiqué Jule Romain, quelquefois même avec une ſechereſſe & une bizarrerie que l'on doit prendre ſoin d'éviter. Michel-Ange eſt quelquefois tombé dans ce défaut; mais il regne dans ſes ouvrages un certain goût grand & terrible, qui impoſe tellement, qu'on eſt ſouvent charmé même de ſes défauts, par les grandes beautez qu'ils preſentent aux yeux des veritables connoiſſeurs, comme on le peut voir dans les Prophetes & les Sybilles qu'il a peints dans la voûte de la Chapelle du Vatican, où il a repreſenté le jugement dernier; il ſemble que ce grand Homme ait voulu ſortir quelquefois du naturel & du vray, pour faire valoir uniquement l'Art; jaloux du ſçavoir profond qu'il avoit dans les Amanchemens & l'Anatomie; il a voulu faire voir en même tems le nud & même les muſcles principaux avec le grand goût des draperies. Les Anciens toujours attentifs à exprimer les choſes

dans toute leur perfection, eſtoient ſi induſtrieux à marquer par leurs draperies le nud de leurs figures, que l'on admiroit particulierement à Athenes, un Vulcain qu'avoit fait Alcamenes, parce que, quoiqu'il fut debout & vêtu, on ne laiſſoit pas de voir par l'artifice de ſa draperie, qu'il boitoit, & même avec une ſorte de grace convenable à la Divinité.

Il faut que les yeux en ſuivant, pour ainſi dire, les plis depuis leur naiſſance juſqu'à leur fin, s'apperçoivent qu'ils entourent & deſſinent avec grace les membres qu'ils couvrent; il faut ſur tout éviter le choix des plis qui par des lignes ou par des ombres mal placées, pourroient rompre ou cacher la veritable forme du corps qu'ils enveloppent; plus la draperie ſe trouve éloignée des endroits où elle eſt reſſerrée, ou preſſée, plus elle tombe dans ſon naturel, & plus elle deviendra ample & étenduë. Il faut que les draperies ſoient diſpoſées de maniere, qu'elles ne paroiſſent pas un amas éclatant & confus d'étoffes gonflées de vent, qui ſemblent dépoüiller l'homme que l'on a voulu habiller, & être preſque toujours détachées des membres qu'elles couvrent; je ne prétends pas cependant interdire la magnificence des plis, mais il faut les placer autour de la figure, & le faire même avec tant d'Art, qu'elles aident encore à la deſſiner, à l'embellir & à l'enrichir.

Gardez-vous de charger vos draperies d'une trop grande confuſion de plis, défaut où eſt ſouvent tombé le Pouſſin; n'en faites ſeulement qu'aux endroits où les vêtemens ſont retenus par les bras ou par les mains, ou par quelques autres parties qui les reſſerrent; par

cette ſimplicité vous donnerez de la grandeur & de la nobleſſe à vos figures, & vous conſerverez un repos aimable qui produit la parfaite beauté, le plaiſir des yeux & le grand goût. Ce n'eſt pas ſeulement en cette occaſion qu'on peut en retranchant, donner la derniere perfection à ſon ouvrage, mais dans toutes les compoſitions qui regardent les beaux Arts, ſoit Peinture, Sculpture, ou Architecture.

En effet la trop grande abondance d'objets & d'ornemens ſemez & diſperſez également par tout, apporte une confuſion ſi étrange, qu'elle prouve moins la fertilité du génie de l'Auteur, que la foibleſſe de ſon goût; l'Orateur qui parle le mieux, eſt celui qui dit beaucoup de choſes en peu de paroles, & l'on pourroit appliquer icy pour les Arts ces mots, *Rien de trop*, qui étoient la regle que Socrate donnoit aux jeunes gens pour leur conduite.

Il y a dans les draperies une correction & un goût de deſſein, qui en fait une des principales beautez, d'autant plus neceſſaires qu'elles ſuppoſent la ſcience du nud, qu'elles doivent marquer ou laiſſer entrevoir. Les plis des draperies qui envelopent les membres, doivent diminuer toujours de leur groſſeur vers les extrémitez de la choſe qu'ils entourent; ils doivent ſuivre regulierement les parties ſuïantes, comme celles qui s'avançent & qui racourciſſent. Il faut éviter dans la forme des plis, auſſi-bien que dans le nud, les lignes trop paralleles, & les figures géometriques, comme les angles aigus, & des quarrés réguliers, qui formant des plis trop roides & trop arrangez, preſentent aux yeux une certaine ſymetrie froide & aride, qui ôte tellement

la vie & le mouvement aux figures, qu'il ſemble qu'elles n'oſent agir, de peur de déranger l'œconomie affectée de leurs ajuſtemens : il en eſt de cela, comme de l'Art de la parole ; les periodes arrangées avec trop de ſoin, rendent ſouvent un diſcours froid & languiſſant, & ſi quelquefois elles flattent l'oreille, elles ne vont jamais au cœur.

Les uns affectent des plis trop pincez, & des contours aigus & coupez, les autres les font ronds & gonflez ; les uns les forment trop ſecs, & les autres trop mols ; la grace conſiſte donc dans un certain contour ondoyant, noble & élegant, dont on ne peut guéres donner des regles bien préciſes, qui eſt un je ne ſçai quoi qui dépend du goût plus ou moins delicat de celui qui travaille, & qui eſt dans l'eſprit du Peintre plutôt que dans ſa main.

Si l'on pouvoit marier, pour ainſi dire, la nobleſſe ſimple & majeſtueuſe qui impoſe dans l'Antique & dans Raphaël, avec un certain contraſte doux, gracieux & piquant, qui charme dans le Corrége & dans le Guide, on atteindroit peut-être au point de perfection.

Le contraſte donne du mouvement & de l'ame aux figures ; mais il faut en uſer avec prudence ; les Italiens modernes pour arriver à ce gracieux animé que je propoſe, ont ſouvent outré la matiere, j'en excepte cependant le Ciniani, & Carlo-Marati qui s'en ſont ſouvent ſervi avec ſuccés. Le Cavalier Bernin épris du goût de draper du Corrége & du Guide, en a fort recherché les graces dans les ouvrages qu'il a faits dans la force & dans la vigueur de ſon âge ; mais ces mêmes

beautez

beautez piquantes ont par la ſuite degeneré en ce que les Peintres appellent maniere, & en des affectations trop ſenſibles & trop ſouvent repetées, ſoit que ſes emplois differens & l'impetuoſité du feu qui l'animoit, l'ayent emporté trop loin, ou lui ayent ravi le tems qu'il faut donner à la perfection ; ce que l'on doit pardonner à un génie auſſi vaſte & auſſi nouveau que le ſien en Peinture, Sculpture & Architecture, trois Arts qu'il a ſi heureuſement mariez enſemble, n'eſt pas toujours pardonnable aux autres. Pluſieurs de ſes Diſciples aveuglez par la prévention, ont imité ſervilement ce qu'il avoit quelquefois exaggeré lui-même, & ſe ſont ſouvent fait blâmer en outrant les mêmes choſes hazardées & nouvelles qui lui avoient attiré des applaudiſſemens : il ſemble dans les bizarres affectations de leurs draperies, que les vents les plus impétueux ſoient toujours déchaînez pour agiter les plus lourdes étoffes, non-ſeulement dans la campagne, mais dans les lieux les plus reſſerrez. Ceux qui s'imaginent par-là donner de la vie & du feu à leurs ouvrages, s'abuſent tres-fort ; ce ſont ordinairement les reſſources dont les génies les plus froids cherchent à ſe réchauffer ; mais le ſpectateur judicieux qui n'eſt touché que des beautez naïves de la nature, refuſe avec raiſon de joindre ſa voix aux applaudiſſemens que ces génies outrez ſe donnent eux-mêmes ; il eſt dangereux d'oſer trop s'écarter des regles établies par les grands Maîtres, fondées ſur la raiſon & la nature, par le deſir ambitieux de vouloir donner dans la nouveauté ; ſi cet effort audacieux a réüſſi quelquefois à des gens ſuperieurs, ceux d'un ordre inferieur ne s'y diſtinguent que par des bizarre-

ries outrées qui vont quelquefois juſqu'à l'extravagance. Je ne prétends pas cependant interdire dans les draperies un contraſte vif & gracieux, mais il doit être conduit avec prudence & moderation: comme les étoffes ont toujours un certain poids qui les fait ordinairement tomber, on peut ſuppoſer quelquefois que le vent les agite; ce mouvement peut faire naître de grandes beautez: les draperies qui paroîtront tantôt s'approcher fortement du nud & le marquer avec grace, & d'un autre côté s'envolant dans les airs, formeront des plis magnifiques, agréables, & neceſſaires. Gardez-vous cependant de faire des draperies qui volent de côtez differens & qu'elles ſoient agitées par le vent, lorſque vos figures ſont en repos, & ſont dans des lieux où il ne peut vrai-ſemblablement ſouffler. Ayez attention à varier les mouvemens, les jets & les plis de vos draperies autant qu'il vous ſera poſſible dans le même tableau; y manquer, c'eſt preſque un auſſi grand défaut que celui de repeter par tout les mêmes airs de tête; car la nature ne paroît jamais plus belle que dans la varieté. La diverſité des étoffes donnera encore un agrément infini à votre ouvrage, non-ſeulement parce que rien ne fait un plus riche & un plus agréable effet aux yeux que les objets de differente nature agroupez enſemble, mais parce que les objets differens placez avec art ſe font mutuellement valoir les uns & les autres, charment la vûë en la trompant par l'imitation fidelle de la nature, que vous devez avoir preſente le plus qu'il vous ſera poſſible; car c'eſt en vain que l'on veut s'en fier au ſouvenir des choſes qu'on a veuës, & s'abandonner à l'habitude que l'on a ſouvent acquiſe

avec trop de facilité ; le naturel offre toujours de nouvelles beautez à ceux qui les ſçavent connoître, & des effets qu'il eſt difficile d'imaginer, qui charment dés qu'on les ſaiſit, & qui jettent une force ſi brillante & ſi naïve dans l'exécution, qu'ils ſemblent donner l'ame au pinceau pour la répandre dans tout l'ouvrage. Songez à varier votre touche ſelon le veritable caractére des étoffes que vous voulez imiter. Car quoyque la legereté & la facilité du pinceau doivent briller par tout, il y a des objets qui doivent être peints avec douceur, & d'autres touchez plus fierement ; les ſatins, les velours, les linges, les draps, les peaux, doivent avoir chacun leur touche differente, auſſi-bien que les étoffes d'or & d'argent, les broderies, & les pierres précieuſes que le Peintre doit ſe garder de prodiguer mal-à-propos, & qu'il ne doit introduire qu'autant qu'elles conviennent à ſon ſujet, & à produire quelque grand effet ; car on ſe laiſſe ſouvent ébloüir & tromper par l'apparence du beau ; on croit enrichir ſon ouvrage & on l'appauvrit en le depoüillant de la noble ſimplicité qui lui eſt propre, & qui le caractériſe. Le goût de peindre de Paul Veroneſe, de Rubens & de Vandeick, ſelon moi, eſt celui qu'il faut ſuivre, pour l'imitation & la magnificence des étoffes ; mais leur facilité eſt difficile à acquerir, d'autant plus que leur plus grand artifice, eſt d'avoir ſçû le cacher, & que par une intelligence étonnante ils font paroître avec peu de travail, un ouvrage qui coûte ordinairement beaucoup de tems, de ſoins, d'ennuis, de flegme & de patience, ainſi qu'on le peut voir dans beaucoup d'ouvrages des Peintres Allemans qui

ont autant fini & travaillé les objets éloignez, tournants & ombrez, que ceux qui doivent être les plus proches de la vûë, & ſous la plus vive lumiere; défaut auſſi conſiderable que celui de ne pas ſçavoir augmenter, ou diminuer à propos l'éclat & la vivacité de ſes couleurs.

Les draperies ont leurs couleurs locales, c'eſt-à-dire, celles qui leur ſont naturelles, celles de la lumiere la plus vive, celles des tournans, celles des reflects, & celles des plus fortes ombres; il ne faut pas que le ſpectateur puiſſe dire, comme cependant pluſieurs Peintres le diſent eux-mêmes en parlant de leurs propres ouvrages; c'eſt une draperie d'outremer, de vermillon, de lacque, de maſſicot, &c. Il ne ſuffit pas de donner à chaque objet, la veritable couleur par l'imitation exacte du naturel qui ſe preſente à vos yeux, il faut quelquefois le corriger par l'idée que l'on doit avoir de la perfection de la nature, & le choiſir ſelon les veritables regles de l'Art, en cherchant tout ce qui peut contribuer à l'embellir, & en rejettant avec un juſte diſcernement tout ce qui lui eſt deſavantageux, afin de former par diverſes parties, un tout enſemble aimable, & une harmonie parfaite qui charme autant les yeux, qu'un beau Chœur de Muſique enchante les oreilles.

Les oppoſitions fieres & ſuaves tout enſemble, contribuent non-ſeulement à l'harmonie d'un Tableau, mais auſſi à lui donner de la force & de la vigueur; mais il faut connoître la ſympathie & l'antipathie que les couleurs ont entr'elles, & les diſpoſer dans les draperies, de maniere qu'en les liant, pour ainſi dire, d'a-

mitié par les nuances douces de couleur que l'on appelle rompuës, les masses de lumiere, quoique composées de parties agréablement variées, paroissent unies ensemble, pour joindre insensiblement par des couleurs plus sombres & moins vives, les grandes oppositions soutenuës par les masses d'ombres, dont l'imperceptible varieté s'accordera de la même maniere que celle des jours.

Il faut quelquefois mêler des couleurs vives & brillantes avec d'autres moins claires, plus sales, plus sombres & de genre different, elles se font valoir les unes & les autres par la comparaison. C'est quelquefois un grand coup de l'Art de hazarder des oppositions hardies & assez fieres pour aller jusqu'à la dissonance; on peut pour attirer la vûë en de certains endroits & la forcer à s'y arrêter, parmi des couleurs agréablement unies, en hazarder une qui en trouble, pour ainsi dire, le repos & qui leur soit directement opposée; mais il faut, comme font les grands Musiciens, en sauver l'extrême dissonance par quelque sons imperceptibles qui les lient sans que l'on s'en apperçoive. Car il faut tâcher d'éviter que les extrêmitez absolument contraires se touchent absolument en couleur, aussi-bien qu'en lumiere; le Giorgion conduit par son heureux génie, a porté le coloris à un degré si admirable, qu'il a sçû joindre à la fois les couleurs les plus fieres & les plus fortes, avec les plus suaves & les plus harmonieuses. Le Titien qui sçût profiter de ce goût fort & picquant, semble l'avoir encore perfectionné par plus de varieté; son harmonie (pour me servir des termes de Musique) semble composée de plus de parties; & si le premier a

travaillé à quatre Chœurs, l'autre a travaillé à huit & à seize, comme on le pratique communément dans es Egliſes d'Italie. Perſonne n'a mieux connu que lui la nature des couleurs, qu'il plaçoit ſi à-propos dans ſes draperies, que non-ſeulement elles ſe faiſoient valoir les unes & les autres, mais qu'elles mettoient chaque figure à ſa place, & contribuoient ſans le ſecours des groupes de lumieres & d'ombres, à faire dans l'ouvrage l'effet que produit l'intelligence du clair-obſcur. Le clair-obſcur tire encore de grands ſecours de l'intelligence des draperies, tant pour l'effet des corps particuliers, que pour celui du tout enſemble. Il faut donc prendre garde que les draperies qui doivent ſervir de vêtemens aux figures, entourent les membres de maniere que dans les parties les plus élevées & les plus éclairées, le choix des plis ne cauſe pas des ombres fortes, qui en romproient la forme, de même que les plis trop éclairez dans les parties qui doivent naturellement être ombrées. Les draperies diſpoſées avec art, peuvent encore ſervir pour le clair-obſcur, à étendre les maſſes en liant & groupant enſemble les lumieres & les ombres, & en rempliſſant artificieuſement des vuides qui formeroient des trous briſez en pieces ſeparées qui fatiguent les yeux, en les attirant de tous côtez ſur des objets égaux en force d'ombre & en lumiere, & leur ôtent le repos aimable qui s'offre, quand les objets compoſez de grandes parties, ſe trouvent liez enſemble, diſtinguez ou démêlez par les ſeules oppoſitions des maſſes des lumieres & des ombres. Rubens & Vandeick ont parfaitement entendu, peut-être même au-deſſus des autres, cet artifice du clair-obſ-

cur; leurs ajuſtemens nobles & grands forment des plis ſimples & riches, qui flottant avec grace autour du nud, le marquent ſans y être collez; ſuperieurs en cela au Titien qu'ils ont quelquefois égalé dans les nuances harmonieuſes des couleurs, & ſouvent ſurpaſſé Paul Veroneſe qui auroit été inimitable dans cette partie d'harmonie, s'il n'avoit pas tant bigarré ſes figures, ce qui en ôte la forme & le repos; défaut où ne ſont pas tombez Rubens & Vandeick.

Il faut dans les vêtemens obſerver avec exactitude les bien-ſéances, les mœurs & les coûtumes; il ne faut pas affecter de repréſenter des figures nuës, où elles ne conviennent pas, par la ſeule envie d'étaler ſon ſçavoir dans cette belle partie du deſſein, l'école Florentine eſt ſouvent tombée dans ce défaut; plus touchée de la ſcience du nud & de l'Anatomie, que de toutes les autres parties de la Peinture, ſa paſſion alloit juſqu'à critiquer les bien-ſéances judicieuſes de Raphaël qu'elle appelloit, par une ſorte d'eſprit de critique mal fondée, *le grand Faiſeur d'habit.*

Le Peintre n'a-t-il pas aſſez d'occaſions de faire valoir ſon ſçavoir dans la ſcience du nud & de l'Anatomie, dans les endroits convenables, ſans les placer hors de propos? la Fable lui en fournit dans les allegories; l'Hiſtoire même, en obſervant les tems, les pays & les mœurs.

Les premiers hommes ſe ſont d'abord vêtus des peaux des animaux dont ils faiſoient des ſacrifices. L'on croit que Caïn ne trouva l'invention de filer la laine qu'aprés ſa fuite & ſa retraite dans les Indes; cependant Raphaël dans ſes loges luy a donné un vêtement d'étof-

fes; tant il eſt vray que les plus grands Hommes tombent quelquefois dans des fautes que les perſonnes d'un goût ſuperieur leur pardonnent en faveur des grandes beautez dont ils ſont vivement ſaiſis, & qui ſervent ſouvent de matieres pour exercer la critique de ceux qui ſont (ſi je l'oſe dire) plus occupez des taches qui ſe trouvent quelquefois dans le Soleil, que de ſa grandeur immenſe, & de la lumiere éclatante qu'il répand ſur tout l'Univers.

Il ne faut pas ſeulement varier les étoffes ſelon les differents caractéres des Perſonnages que l'on veut repréſenter, il faut encore que les plis conviennent à ceux qui les portent : les étoffes peſantes qui, quoiqu'amples, forment peu de plis, conviennent à des Prophetes, à des Philoſophes & des Magiſtrats, & ſemblent avoir rapport avec la gravité de leur caractére & de leur viſage, & ne conviennent pas à l'enjoüement & à la legereté vive & brillante des Nymphes & des jeunes perſonnes qu'il faut revêtir de draperies legeres & d'étoffes fines & délicates : mais quoique les plis en ſoient petits, ils ne doivent être pincez qu'aux endroits où ils ſont preſſez, & s'étendre de tems-en-tems, pour former toujours de grandes parties & des maſſes de lumieres & d'ombres aux endroits où vous en aurez beſoin.

Les étoffes ou draperies qui ne ſont ni trop peſantes ni trop legeres, conviennent à la Majeſté des Dieux, des Rois, des Princes, des Princeſſes & des Femmes d'un caractére reſpectable; toutes ces convenances doivent s'obſerver non-ſeulement dans les draperies, mais encore dans tous les autres ajuſtemens des figures, ayant

toujours

toujours égard à la dignité, au ſexe, à l'âge, au tems, aux pays, aux mœurs & aux coûtumes. Si vous aviez à peindre & à repreſenter des anciens Grecs ou des Romains, conviendroit-il de leur donner les vêtemens, les coëffures ou les armes modernes des autres nations? Les Perſes doivent être vêtus autrement que les Grecs, & c'eſt ce qu'a ſagement obſervé le Brun dans les Tableaux où il a repréſenté l'Hiſtoire d'Alexandre. Par la même raiſon qu'il ne faut pas ſe ſervir de vêtemens modernes dans des ſujets de l'Antiquité, il ne faut pas traiter un ſujet moderne, ni repréſenter des perſonnes avec qui nous vivons avec des vêtemens à l'antique. C'eſt cependant une licence que les Peintres prennent ſouvent dans les Portraits : je ne prétends pas faire icy le procez aux grands Peintres que la complaiſance & les égards engagent à le faire, d'autant plus que cela donne occaſion aux Peintres de nos jours qui ſe diſtinguent, (& que leur modeſtie m'empêche de nommer, mais que l'on connoît aſſez,) d'imaginer des ajuſtemens gracieux, variez & nobles: d'ailleurs ne ſont-ils pas toujours contraints par les caprices differens de ceux pour qui ils travaillent? N'exige-t-on pas même d'eux de farder quelquefois une vieille, de rendre blancs les cheveux d'une jeune perſonne, d'habiller la moindre Bourgeoiſe en ſuperbe Princeſſe, le Financier en Heros, le Magiſtrat en Adonis? Je n'oſe décider ſur cette matiere; cependant les Portraits qui nous reſtent de Raphaël, du Titien, du Giorgion, de Rubens & Vandeick, nous repreſentent les hommes tels qu'ils étoient de leurs tems.

Les Pays où les Peintres ont pris naiſſance, & dont

les climats differents les rendent vifs, froids ou pesans dans leurs productions, contribuent encore à les faire pecher contre les convenances, non-seulement par les vêtemens, mais encore par le caractere, la forme, la taille des personnages, les physionomies & les airs de tête. Albert, Peintre Allemand si distingué par son sçavoir, qu'il mérita les éloges & l'estime de Raphaël à tel point, que ce grand Homme s'occupoit souvent à regarder ses ouvrages en Estampes, dont il avoit un recuëil complet ; Albert, dis-je, malgré l'étenduë de son génie, trop plein des objets que son pays offroit toujours à sa vûë, a toujours representé la Nation Allemande dans ses ouvrages, tant par les vêtemens que par les airs de tête. Rubens & Vandeick ont souvent transporté les sujets les plus anciens & les plus héroïques de la Grece & de Rome dans la Flandre leur patrie, tant par les vêtemens, les étoffes & les armes, que par les formes & les airs de tête. On sort tres-rarement de Venise en voyant les Tableaux du Giorgion, du Titien, du Tintoret, & sur-tout de Paul Veronese. Que ces fautes, où l'habitude a entraîné les grands Hommes, vous servent, Jeunes Peintres François, à ne pas toujours voir la nature generale & parfaite par l'affectée qui se presente ordinairement à vos yeux : si les vêtemens la défigurent autant par la forme, que le fard par la couleur, tâchez de la retrouver dans la juste idée de la perfection, & dans les ouvrages de la noble & simple Antiquité.

Les Peintres & les Sculpteurs anciens étoient heureux. Qu'ils avoient en cela d'avantages sur nous ! Ils vivoient dans des tems où la nature se presentoit tou-

jours à eux dans ſa vigueur & ſa naïve ſimplicité : ils n'avoient qu'à ſuivre ce qu'ils voyoient ; & nous devons preſque toujours fuir ce que nous voyons. Les Peintres qui ſont nez ou élevez parmi ce qui nous reſte de l'Antiquité, dont Rome fait ſon principal ornement, étant remplis de ces admirables Chefs-d'œuvre, ne ſont pas tombez dans ce défaut ; tels ſont les Raphaëls, les Leonards, les Jules Romains, les Michel-Ange, les Caraches, les Dominiquains, les Pouſſins, les le Brun, & d'autres qui y ont puiſé la beauté des inventions, la nobleſſe des idées, la force de l'expreſſion, & la judicieuſe exactitude des convenances & des coûtumes.

Ce n'eſt pas encore aſſez, ſi l'on veut aller à la perfection, d'éviter les fautes groſſieres contre le Coſtume, où ne ſont que trop tombez des Peintres eſtimables d'ailleurs, tant il eſt vray de dire que l'Art de peindre eſt infini ; il faut donc s'efforcer d'augmenter l'expreſſion du ſujet par des choſes ſingulieres ingénieuſement placées, qui le caractériſent fortement. Songez enfin, Jeunes Etudians, qui voulez-vous élever avec diſtinction dans cet Art ſi difficile, que la ſeule habitude de deſſiner & de peindre ne fait pas le grand Peintre, & qu'il ne faut pas ſeulement qu'un Tableau plaiſe aux yeux du corps, qu'il faut encore qu'il aille pour ainſi dire, juſqu'aux yeux de l'eſprit ; quelques beautez qu'il ait d'ailleurs, quand il peche contre les convenances & contre ce qu'on appelle le Coſtume, il fournira beaucoup de matiere à de juſtes critiques d'autant plus redoutables, qu'elles viendront non-ſeulement de ceux qui ſe laiſſent naturellement conduire par les lumieres de l'eſprit & du bon ſens,

mais encore par les Gens de Lettres & tous les Sçavans, qui ſont même plus touchez de cette partie de la Peinture, que de toutes les autres ; c'eſt elle qui a principalement réüni leurs ſuffrages en faveur du Pouſſin, & qui lui a merité le glorieux ſurnom de Peintre des Gens d'eſprit.

Cent cinq & cent ſixiéme vers de l'Epitre.

Là des expreſſions les beautez naturelles,
Nous offrent du ſujet les images fideles.

L'ART d'imiter les objets viſibles de la nature, eſt ce qui caractériſe abſolument le Peintre ; mais ce qui diſtingue la Peinture de preſque tous les autres Arts, & le Peintre du Peintre, c'eſt non-ſeulement une certaine élévation d'eſprit, qui fait penſer heureuſement les choſes, mais cet enthouſiaſme & ce pathétique, qui touchent l'eſprit, qui émouvent le cœur par la juſte repréſentation des caractéres, & par l'imitation des paſſions ; ce qui vient de la grandeur d'ame & de l'imagination : les Poëmes ne doivent pas ſeulement avoir de la beauté, dit Horace, il faut encore qu'ils ſoient touchants, & qu'ils faſſent naître dans le cœur de ceux qui les entendent, toutes les paſſions que le Poëte y veut exciter.

Ce n'eſt point aſſez pour atteindre à la perfection & au ſublime de l'Art, qu'un Tableau ſoit agréablement colorié, peint avec grace & facilité, & qu'il ait une ſorte de correction qui dépend des regles, bien plus que du génie, & dont l'Auteur peu blâmé par de grands défauts, eſt rarement loüé par de grandes qualitez ; car l'on doit chercher ce qu'il y a de meilleur & de plus excellent dans l'Art. Le Peintre le plus

parfait eſt celui qui, en ſatisfaiſant les yeux, ſçait émouvoir l'eſprit des Spectateurs avec force; celui qui le fait médiocrement, eſt un Peintre médiocre, & celui qui ne le fait pas, uſurpe le nom de Peintre; cependant les Peintres pour être mauvais, dit Ciceron, ne laiſſent pas d'être appellez Peintres, & ne différent point entr'eux par quelques eſpeces particuliéres, mais par la ſcience & par la capacité : ce n'eſt point aſſez pour la perfection de l'Art, de plaire uniquement aux yeux; il faut qu'un Tableau produiſe en nous une certaine admiration mêlée d'étonnement & de ſurpriſe, qui ravit & tranſporte; ſans ce beau feu qui doit l'animer, c'eſt tout au plus une belle machine où manque le principal reſſort. Le Peintre doit tirer ſa plus grande force du grand Art qui touche le cœur, il doit l'agiter, l'émouvoir, & même le percer, ſans toutefois le déchirer; car il eſt auſſi dangereux de paſſer le but, que de manquer d'y arriver.

Il eſt une juſteſſe dans les expreſſions, que peu de gens ſçavent ſaiſir, & que très-peu ſçavent connoître; car parmi les Auteurs, comme parmi les Spectateurs, c'eſt ordinairement le tempérament qui décide; il en eſt de trop froids, comme il en eſt auſſi de trop vifs & de trop outrez; & c'eſt ce qui détermine les ouvrages des uns, & les déciſions des autres; il faut preſque autant de délicateſſe d'eſprit pour juger & pour ſentir le beau, que pour le produire; peu de gens ſont au fait des ſujets que l'on traite; il en eſt encore moins qui connoiſſent les effets de la nature, & l'on mépriſe ordinairement ce que l'on ne connoît point; c'eſt-là ce qui décourage ſouvent ceux qui travaillent pour la

gloire, & pour ſe ſervir de l'expreſſion de Platon, c'eſt ce qui coupe les aîles à l'eſprit, & l'empêche d'arriver à la perfection qui eſt le but où il doit tendre.

Le Peintre ayant fait le choix de ſon ſujet, doit s'attacher ſur tout à l'exprimer dans toutes ſes circonſtances, pour attacher les regards du Spectateur le plus indolent. Rien ne déſole plus celui qui travaille uniquement pour la gloire, dit Horace, qu'un Spectateur indolent; rien ne l'encourage plus que lorſqu'il ſe voit applaudir. Le Peintre qui veut y parvenir, doit enviſager deux ſortes d'expreſſions, la génerale & la particuliére; j'entends par l'expreſſion génerale le caractére du ſujet, qui doit d'abord ſe préſenter aux yeux pour aller enſuite à l'eſprit, & de l'eſprit au cœur; preſque toutes les parties de la Peinture y doivent joindre leur force; l'invention, la diſpoſition, le caractére du deſſein, le coloris, le pinceau & le clair-obſcur.

Par l'invention on fera un choix vif, & une recherche des choſes vrai-ſemblables & convenables qui caractériſent le mieux le ſujet que l'on traite.

Par la diſpoſition, qui eſt l'ordre & la diſtribution des choſes, vous placerez vos groupes & vos objets de la maniére la plus avantageuſe & la plus convenable au caractére que vous voulez repréſenter.

Dans un ſujet de fracas, tout doit être en mouvement, tout doit agir; le contraſte y doit être obſervé vivement; le deſſein hardi & plein de feu; le coloris fort & brillant; le pinceau léger, & touché vivement; les oppoſitions marquées dans le clair-obſcur, & d'heureuſes diſſonances dans l'harmonie & le tout enſemble.

Un ſujet majeſtueux & noble doit impoſer d'abord, par le choix des objets, par l'ordre ſimple & grand de la compoſition, par la nobleſſe des attitudes dans toute leur magnificence, par leur dignité, par le contraſte naturel & ſans affectation outrée, par le choix des couleurs magnifiques & harmonieuſes, par le goût du deſſein grand & correct, & par un repos temperé dans le clair-obſcur; dans les ſujets tragiques & barbares, les oppoſitions du clair-obſcur, ſeront plus ſenſibles & plus marquées, comme celles du coloris dont le choix triſte & mélancholique inſpirera le caractére du ſujet.

Dans les ſujets gracieux, tout doit rire & plaire par le choix des objets inventez, par un certain air de légereté dans la compoſition, par l'élégance du deſſein, par le coloris vague & brillant, par le clair-obſcur doux & temperé, & par le pinceau moëleux, leger & fondu; enfin chaque Tableau doit avoir un mode qui le caractériſe: l'harmonie en ſera tantôt aigre & tantôt douce, tantôt triſte & tantôt gaye, ſelon les différents caractéres des ſujets que l'on voudra repréſenter; on peut ſuivre en cela l'Art enchanteur de la Muſique.

Car comme je l'ai, je crois, déja dit ailleurs, tous les Arts ont preſque tous les mêmes principes; examinons cependant, ſans trop ſortir de notre ſujet, le rapport de la Muſique avec la Peinture en ce qui regarde l'expreſſion & l'harmonie.

Les Hommes ſont naturellement portez à former des ſons; l'on chante dès l'enfance avant même que l'on ait l'uſage de la parole; l'âge fortifie cette habitu-

de, & le tempérament la détermine. L'on chante en rêvant à autre chose. Celui qui a le cœur sensible & tendre, forme des sons tendres & languissants ; l'emporté, des airs vifs, légers & enjoüez, & tout cela sans s'appercevoir que l'on chante : le naturel & le tempérament agissent uniquement, & l'on ne peut pas dire que ce soit l'Art du Musicien, quoique cependant l'on y entrevoye une sorte de disposition heureuse pour le devenir. Combien de gens du monde ont-ils fait d'assez beaux airs, sans sçavoir une notte de Musique ? combien de gens a-t-on vû usurper le nom de Musicien, pour avoir réüssi dans quelques chants naturels, & le tempérament leur tenant lieu de science, avoir quelquefois rendu le sens des paroles, & les avoir exprimées heureusement : il n'est pas aussi facile d'exprimer par un simple trait de crayon l'expression des passions dans les traits du visage : cependant celui qui borneroit son Art à ce talent, pourroit-il s'appeller Peintre ? ce qui le détermine Peintre accompli, c'est lorsqu'il joint à ces traits les jours, les ombres, le coloris, & les autres parties de la Peinture, dont j'ay déja parlé. De même si celui qui aura fait de beaux chants, y joint des accords placez avec art, une harmonie sçavante & travaillée, des caractéres vrais & variez, un mode convenable, il se pourra dire à juste titre Musicien ; c'est donc cet Art admirable, qui fait le veritable Musicien, que je propose au Peintre pour la force de l'expression, pour les enchantemens de l'harmonie, & pour les modes qui conviennent aux sujets différents ; la Peinture a ses modes mêmes par les couleurs, comme la Musique les

a par

a par ſes ſons ; les couleurs qui approchent le plus du blanc, inſpirent la joye, & celles qui approchent le plus du noir, jettent l'imagination dans la triſteſſe; chaque choſe a ſon contraire, la lumiére du jour réveille la nature, les ténébres de la nuit l'abbattent & n'inſpirent que la mélancholie & l'horreur ; enfin en Peinture, comme en Muſique, ayez attention que le caractére général ſoit marqué par de ſi grands traits, que ceux même qui ne ſont pas au fait des ſujets, ſoient frappez & touchez, ſoit par le grand, le pathétique, le gracieux ou l'enjoüé, ou par les autres caractéres ; ſongez que chaque ſujet que l'on traite doit avoir un caractére particulier qui lui eſt propre ; & que ce n'eſt point aſſez de plaire aux yeux, qu'il faut ſurprendre & étonner.

Après avoir parlé de ce que j'appelle l'expreſſion générale, parlons des expreſſions particuliéres, qui toutes enſemble doivent contribuer à l'apparence générale plus parfaite : tout y doit concourir, la décoration ou la ſcêne, les mœurs ou les coûtumes, le caractére des perſonnages, les paſſions exprimées par les geſtes, les mouvemens du corps & les traits du viſage.

La ſcêne du Tableau contribuë à l'expreſſion par le rapport qu'elle doit avoir au ſujet que l'on traite. Gardez-vous bien de placer dans un lieu triſte & mélancholique un ſujet gracieux, & qui doit inſpirer le plaiſir & la joye ; Bellone parmi des fleurs, & Vénus, les amours & les jeux, parmi des rochers affreux & dans des déſerts terribles ; & dans des lieux aimables, où tout inſpire la joye, la gayeté, gardez-

vous de placer un ſujet tragique, funeſte & plein d'horreur.

Les Anciens qui avoient trois ſortes de piéces, c'eſt-à-dire des tragiques, des comiques & des ſatyriques, avoient auſſi des décorations qui avoient rapport à ces différents caractéres : les tragiques repréſentoient toujours des édifices magnifiques & ſuperbement ornez ; les comiques repréſentoient de ſimples maiſons, comme on en voit communément dans les villes ; & les ſatyriques des lieux champêtres, des maiſons ruſtiques, de ſimples cabanes, & quelques vieux Temples ruinez.

Les mœurs ſont des inclinations qui portent les hommes à des actions bonnes, mauvaiſes ou indifférentes : elles ſont différentes ſelon la complexion, le ſexe ou le pays où l'on a pris naiſſance ; de-là viennent les diverſes coûtumes des peuples ; car les uns ſont polis, les autres groſſiers & barbares ; les uns fourbes, les autres de bonne foy ; les uns peſants & lourds, les autres inquiets & changeants, & ainſi du reſte. Ce ſont ces differents caractéres que le Peintre doit étudier avec beaucoup de ſoin. Etudiez à la Cour & dans le grand monde les caractéres de dignité, de nobleſſe, de bienſéance & de repréſentation ; dans le commerce de la ville, de la campagne, & des hommes ordinaires & communs, le ſimple, le naïf, le vray, la nature enfin dans toute ſa pureté. Etudier à la Cour, me dira-t-on ? Quoy perdre ſon tems à attendre, & ſouvent à être rebuté, tandis qu'on peut étudier tranquillement dans ſon cabinet ? Ce qui abuſe, ſelon moi, la plûpart des gens d'étude ;

c'eſt qu'ils croyent que leurs cabinets & leurs livres leur ſuffiſent. Ne ſe trompent-ils point? car le monde qui eſt une bibliothéque vivante, anime fort celle du cabinet ; je ſçay qu'il faut bien du talent & du tems pour remplir ces deux néceſſitez pour la perfection de l'Art; celui qui n'eſt jamais ſorti de ſon cabinet, mépriſe celui qui n'y entre jamais; ou pour mieux dire, qui n'en a point: par le même eſprit d'injuſtice, ceux qui ſont diſſipez dans le grand monde, regardent comme un homme bizarre, ridicule & miſantrope, celui qui rêve & qui cherche à penſer. *Le Sage*, dit Horace, *paſſe ſouvent pour bourru, & le ſilence d'un homme diſcret eſt pris pour une rude cenſure.* Tout ce qui eſt extrême, eſt vicieux: il faut en tout tenir un juſte milieu. Gagner des batailles, dit Horace, & mener en triomphe au milieu de ſes Citoyens des ennemis vaincus, c'eſt ce qui approche de la gloire de Jupiter ; cela va juſques à la divinité même. Ce n'eſt donc point une loüange mépriſable que de plaire à ces hommes divins. Mais, comme dit le Proverbe, Il n'eſt pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe. Celui qui a craint de n'y pas réüſſir, s'eſt tenu en repos, voilà qui eſt bien. Mais celui qui en eſt venu à bout, a-t-il bien fait? a-t-il fait l'action d'un honnête homme, d'un homme de cœur? car voilà de quoi il s'agit : ce que nous cherchons eſt là, ou il n'eſt nulle part. Celui-là appréhende de toucher à un fardeau qu'il trouve au-deſſus de ſes forces & de ſon courage: celui-cy entreprend de le porter, & le porte effectivement. Il faut, ou convenir que la vertu eſt un nom frivole, ou avoüer que l'honneur & la récom-

penſe ſont dûs à celui qui tente, & qui fait de nobles efforts.

Je ſçay que tous les caractéres ſont generalement répandus dans le commerce du monde, mais ils ſe réüniſſent & ſe raſſemblent avec plus de force à la Cour, on les y peut étudier avec plus de vivacité & même d'un ſeul coup d'œil ; les rayons du Soleil diſperſez ſur l'Hémiſphere, ont moins de force que lorſqu'ils ſont raſſemblez au foyer d'un miroir ardent : vous pouvez donc, dans ce grand théâtre du monde, étudier le vrai des mœurs, des caractéres & des paſſions, par exemple, l'humanité, la douceur, la bonté & la dignité du Maître : la politeſſe & la ſimplicité de la plûpart des Grands, l'orgueïl des inferieurs, & la hauteur des petits en géneral, car il y a de l'exception par tout ; l'air important des uns, l'air myſterieux des autres ; l'attention & l'aſſiduité importune de ceux qui ne ſont jamais vûs & qui ne le ſeront peut-être jamais ; l'inquiétude & l'agitation de ceux qui courent après les bienfaits & les graces ; la jalouſie de ceux qui voyent faire du bien aux autres, l'air faux de leurs complimens & de leurs embraſſemens ; la legereté & la confiance des jeunes gens, leur air déciſif pour juger de tout ce qu'ils ne connoiſſent point & qu'ils ne veulent pas connoître ; l'avarice, l'ambition hors de ſaiſon des Vieillards qui courent après des graces dont ils ne ſçauroient joüir, leurs regrets du paſſé, leur mépris du preſent ; la ſoupleſſe & la baſſeſſe des uns, l'audace hardie & témeraire des autres. Enfin vous pouvez étudier dans ce grand théâtre tout ce qui agite & trouble l'ame & le cœur de tous les hommes.

Etudier à la Cour, dira-t'on, c'eſt une mer orageuſe où l'on eſt toujours en danger de périr; intrigues cachées, ſoûterrains dangereux, careſſes ſuſpectes, embraſſemens faux & intéreſſez, orgueïl inſupportable, ſur-tout de la part de ceux que l'aveugle fortune a élevez avec trop de rapidité. Suppoſons, j'y conſens, que ce portrait ſoit véritable, n'eſt-il pas néceſſaire pour peindre les caractéres que vous cherchiez à étudier d'après nature? mais pour vous empêcher de tomber dans ces précipices ſouvent couverts des plus aimables fleurs, ne vous eſt-il pas permis de trouver quelques guides ſûrs & certains qui ſçachent vous conduire, tels que la prudence & la verité; car il faut joindre l'un à l'autre. Soyez vray ſans prudence, vous courez ſouvent riſque de vous perdre. Soyez fidele à votre Maître, ne vous mêlez point de ſes affaires ſecretes, ni de celles de ſes Courtiſans, vous ſerez prudent & ſage; n'ayez ni hauteur ni baſſeſſe: Heureux qui peut s'approcher des Superieurs ſans baſſeſſe, & vivre avec les inferieurs ſans orgueïl: rendez à chacun ce qui lui eſt dû, outrez même quelquefois la politeſſe à l'égard de vos inférieurs, parce qu'ils y ſont plus attentifs que les autres, faites avec exactitude, avec zéle & fidelité ce qui regarde vos fonctions, & n'ayez pas l'indigne baſſeſſe de vous ingérer de faire les fonctions des autres, & de vous approprier ce qui leur eſt dû; ſervez-vous des occaſions que vous pouvez avoir de parler au Maître pour procurer du bien aux autres préferablement à vous; ſi vous demandez quelquefois pour vous, que votre demande ſans être importune & fatiguante,

ſoit reſpectueuſe, toujours convenable, honnête & légitime; enfin faites-vous une loy de fermer la bouche, quand il faut faire du mal, & de l'ouvrir pour faire du bien; ne cherchez jamais à établir votre fortune ſur l'injuſtice & la ruine des autres; ſi vous conduiſant ainſi, vous échoüez à la Cour, il faudra que votre étoile ſoit bien malheureuſe; mais vous aurez toujours la conſolation d'être content de vous, & de n'avoir rien à vous reprocher. Conduiſez-vous de même dans la vie commune ſans orgueïl & ſans baſſeſſe, avec verité & ſimplicité; alors les hommes prévenûs en votre faveur ſe préſentant ſans maſque devant vous, vous feront connoître le naturel ſans fard, & vous donneront eux-mêmes la facilité de les étudier; Moliére & Deſpreaux, ces grands Peintres des mœurs & des caractéres, ont également peint, ſi je l'oſe dire, les maſques & les viſages, parce qu'ils ont également pratiqué l'un & l'autre, à la Cour, & à la Ville.

Le Peintre doit s'inſtruire dans l'Hiſtoire & dans la Géographie de la varieté des Mœurs, des Religions, des Coûtumes & des Vêtemens, de la ſituation des Terres, des Mers & des Climats; les Livres de Voyages lui apprendront la diverſité des bâtimens, des arbres, des animaux, des caractéres differens qui ſont néceſſaires à l'expreſſion. Les caractéres doivent être ſemblables ou convenables; ils ſont pris, ou dans l'Hiſtoire, ou dans la Fable. Ceux qui ſont pris dans l'Hiſtoire, doivent être ſemblables; ceux de la Fable doivent être convenables; ils doivent tous, comme dit Horace, ſuivre la renommée. L'Hiſtoire nous apprend les traits,

la phyſionomie & la taille des Héros dont elle parle : ſi vous voulez peindre Alexandre, Jule Ceſar, Auguſte, Pompée & les autres, ce n'eſt point aſſez de les rendre ſemblables à ces ſimples portraits, il faut encore y joindre par votre Art une ame, ſoit par les attitudes, ou les viſages qui caractériſent, pour ainſi dire, la leur : car on aime à connoître les grands Hommes juſques dans le cœur, & l'on doit remplir le Spectateur de l'idée qu'il a conceuë ſur leur renommée. On peut même quelquefois s'écarter du vrai-ſemblable pour aller au convenable, & avoir attention, ſans perdre de veuë les caractéres, d'embellir toujours ces portraits. Dans la Fiction ou dans la Fable, il ne s'agit preſque que du convenable, par exemple, le grand, le majeſtueux, doivent impoſer dans la repréſentation de Jupiter, la haute dignité dans celle de Junon, la ſageſſe & la nobleſſe doivent diſtinguer Minerve ; le beau, le voluptueux & les graces doivent enchanter dans Vénus, autant que le terrible de Mars, & la fureur de Bellone doivent jetter d'épouvante. Mettez-vous Achille ſur la ſcêne, dit Horace ? qu'il ſoit infatigable, colére, inexorable, emporté ; qu'il ne reconnoiſſe ni juſtice, ni loix, & qu'il attende tout de ſon épée. Que Médée ſoit barbare & inflexible : Ino baignée de pleurs ; Ixion perfide ; Io errante, & Oreſte agité par les Furies.

Pour remplir tous ces caractéres de la Fable, échauffez & reglez votre imagination par la lecture des grands Poëtes de l'Antiquité, c'eſt-à-dire d'Homére, de Virgile, d'Anacréon, de Théocrite, d'Horace, d'Ovide & de pluſieurs autres. Quelle ſource inépuiſable d'idées

grandes & ſublimes, aimables, naïves & charmantes ! Le Philoſophe Acéſilaüs liſoit tous les jours quelque choſe d'Homére avant que de dormir, diſant qu'il alloit trouver ſes amours ; faites-vous à ſon imitation, une loy d'étudier toujours ces grands Hommes ; en les liſant vous les aimerez, en les aimant vous les relirez & vous les imiterez.

Aimez donc leurs écrits, mais d'un amour ſincere ;
C'eſt avoir profité que de ſçavoir s'y plaire.

Pour vous animer à le faire, ſouvenez-vous que le Jupiter d'Homére a eſté le modéle du Jupiter de Phidias ; & s'il faut encore vous exciter par quelques Tableaux d'Homére, en voici quelques-uns qui vous donneront une grande idée des autres.

Deſcription d'une tempête.

Comme l'on voit les flots ſoulevez par l'orage,
Fondre ſur un vaiſſeau qui s'oppoſe à leur rage ;
Le vent avec fureur dans les voiles frémit ;
La Mer blanchit d'écume, & l'air au loin gémit ;
Le Matelot troublé, que ſon art abandonne,
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne.

Longin qui cite cette Peinture dans ſon Traité du Sublime, ajoûte qu'Homére ne met pas une ſeule fois devant les yeux le danger où ſe trouvent les Matelots, qu'il ne les repréſente, comme en un Tableau, ſur le point d'être ſubmergez par tous les flots qui s'élévent, & qu'il n'imprime juſques dans ſes mots & ſes ſyllabes l'image du péril.

Voyons

Voyons cet autre endroit où Homére peint Neptune dans toute ſa grandeur & toute ſa majeſté.

Neptune ainſi marchant dans ſes vaſtes campagnes,
Fait trembler ſous ſes pieds & forêts & montagnes.

Et dans cet autre endroit.

Il attéle ſon char, & montant fiérement
Lui fait fendre les flots de l'humide élément;
Dès qu'on le voit marcher ſur ces liquides plaines,
D'aiſe on entend ſauter les peſantes Baleines;
L'eau frémit ſous ce Dieu qui lui donne la loy,
Et ſemble avec plaiſir reconnoître ſon Roy.

Rapellons encore icy une autre Peinture de Platon qui, ſelon le témoignage de Longin, eſt celuy qui a le plus imité Homére. C'eſt cette deſcription qui peint le lieu champêtre, où ſe paſſe le Dialogue entre Phœdre & Socrate. Quel lieu charmant! s'écrie Socrate; que ce Plane haut & touffu plaît à la veuë: cet autre arbre ne la charme pas moins par la hauteur de ſa cime, & par l'épaiſſeur de ſon feüillage; ces fleurs, dont il eſt tout couvert, répandent au loin un agréable parfum! Qui ne ſeroit charmé de cette fontaine d'où coule une eau ſi fraîche & ſi pure! Les offrandes dont ſes bords ſont parez font voir qu'elle eſt conſacrée aux Nymphes & au fleuve Achéloüs: ſentez-vous ce doux Zéphire qui a rafraîchi l'air que nous reſpirons, & qui mêle ſon ſoufle au chant harmonieux des Cigales? Mais ce qui met le comble aux agréments de ce lieu, c'eſt cette pente douce que la

„ nature ſemble avoir revêtuë de gazon, pour inviter
„ ceux qui paſſent à ſe repoſer.

Ce ſeroit un ouvrage de trop longue haleine, pour ne pas dire infini, que de vouloir faire ici une exacte recherche des beautez ſublimes, qui ſe trouvent dans ces grands modéles de l'Antiquité, qui doivent former le goût des Peintres, & échauffer leur génie à tel point qu'ils puiſſent ſe dire à eux-mêmes :

Quelle docte & ſainte yvreſſe
Aujourd'huy me fait la loy ?
Chaſtes Nymphes du Permeſſe,
N'eſt-ce pas vous que je vois ?

Il n'eſt pas plus aiſé de s'enyvrer ainſi, que d'aller à Corinthe. Il faut un génie & un goût ſuperieur pour eſtre ſaiſi des beautez de ces reſpectables Anciens ; heureux qui ſçait puiſer dans cette abondante ſource de richeſſes, qui ſçait en faire un beau choix, & les plaçant à propos, ſe rendre, pour ainſi dire, Original, en imitant ces grands Originaux ! tel a eſté Virgile en imitant Homére ; Raphaël en imitant l'Antique ; Racine en imitant Homére, Virgile, Euripide & Sophocle ; Moliére en imitant Plaute & Térence ; Deſpreaux en imitant Virgile, Horace, Perſe & Juvenal ; le Titien en imitant le Giorgion, & le Carache en imitant le Corrége, Michel-Ange & le Parméſan, & ainſi des autres.

Si vous voulez remplir la vaſte étenduë de votre Art, variez vos caractéres, tâchez de vous rendre également propre au grand, au tragique, au terrible com-

me à l'agréable & à l'enjoüé ; par-là vous pourrez attirer les ſuffrages de la Cour, des Sçavans & peut-être du peuple ; car chacun ſe plaît à ce qui lui convient : variez vos caractéres, & par la différence des ſujets, & par celle des caractéres qui repréſentent la même choſe : le moyen de goûter un Peintre borné par ſon génie, qui non-ſeulement ne peint que des Vierges, mais qui les fait toutes ſemblables les unes aux autres ; Ariſtophane diſoit aux Athéniens, qu'il ne cherchoit pas à les tromper en leur repréſentant deux ou trois fois la même choſe un peu déguiſée, qu'il étaloit toujours ſur la ſcêne non-ſeulement de nouveaux ſujets, mais des ſujets qui ne ſe reſſembloient point, & qui étoient toujours également beaux, au lieu que les autres Poëtes mettoient toujours dans leurs pieces Hyperbolus & ſa mere.

L'étude de la phyſionomie eſt d'une néceſſité tres-grande au Peintre qui veut exprimer les mœurs & les caractéres, il faut qu'il s'étudie à connoître, & à marquer autant qu'il eſt poſſible ce qui forme dans les traits du viſage cet air qui fait qu'indépendamment même de la beauté, les uns plaiſent, & les autres déplaiſent ; ce qui fait que l'on s'intéreſſe ſi fort pour les uns, dès le premier coup d'œil, qu'il ſemble que le cœur vole au-devant d'eux, tandis que l'on conçoit une antipathie pour les autres, qui paſſe quelquefois du dédain à la haine : il faut enfin qu'il étudie ce qui forme dans les uns cet air aimable, grand & majeſtueux, & dans les autres, cet air rebutant, bas, ignoble & groſſier, cette ame, ou ſi je l'oſe dire, cette eſpéce de rayon de la divinité, qui brille dans les yeux

des uns, dont les traits perçans pénétrent juſqu'au fond du cœur, ſemblent le captiver & l'attirer dans le même inſtant qu'ils le frappent; & par oppoſition les regards choquants des autres, que vous ne pouvez rencontrer, ſans que votre ame ſe révolte, & ſans qu'elle ſouffre une peine inſupportable. L'avantage d'une heureuſe phyſionomie eſt ſi conſiderable, que Vitruve raconte, que Dinocrate Architecte, pour avoir un accés agréable auprés d'Alexandre le Grand, & ſe confiant à ſon aimable phyſionomie, s'alla mettre vis-à-vis de ce Prince, ce qui réüſſit effectivement; car Alexandre ayant eſté frappé de ſon grand air, & de ce je ne ſçay-quoi qui plaît, ordonna qu'on le fit approcher: ainſi par le ſeul air de ſon viſage & de ſa perſonne, il obtint ce qu'il ſouhaitoit.

Vous devez, par l'étude de la phyſionomie, ajoûter de la force aux caractéres particuliers des perſonnages que vous repréſentez aux yeux, cela joint aux expreſſions, les fera connoître juſqu'au fonds de l'ame; mais il ne faut pas vous en tenir-là pour la perfection de votre Art, il faut encore avoir attention à étudier les phyſionomies differentes des diverſes Nations par rapport aux climats differents, & à leurs differentes maniéres de vivre, de ſorte que l'on puiſſe diſtinguer par la phyſionomie générale, non-ſeulement ceux qui habitent l'Europe, l'Afrique, l'Aſie & l'Amérique, mais même ceux qui ſont nez dans les divers pays de ces quatre parties du monde. Oſeray-je avancer ici, ſans trop choquer les gens prévenus, que quoique M. le Brun ſoit François & Moderne, peu d'Anciens l'ont égalé dans cette recherche; les batailles d'Alexandre en

ſont foy, comme les quatre petits Tableaux des Nations qui ſont à l'eſcalier de Verſailles ; la prévention où les François ſont fort ſujets, eſt peut-être ce qui retient ceux qui pourroient le faire, de remplir au juſte ces caractéres : on veut plaire, & les François ordinairement rapportent tout à leurs uſages, à leurs maniéres affectées & à leurs modes préſentes, & trouvent bizarre la ſimple nature des ſiécles reculez, les uſages des pays éloignez ; je ne ſçay ſi en revanche les étrangers ne ſont pas étonnez des perruques, des cheveux poudrez, du blanc & du rouge des femmes, & même de leurs parures ; il faut que la mode embéliſſe, & forme les graces en France.

Il ne me convient point de parler ici en Philoſophe, ni en Mathématicien ; d'examiner ſi le chaud & le froid, l'humide & le ſec en formant le tempérament de l'homme, déterminent ſes mœurs, ſes inclinations & la forme du corps, ou ſi cela dépend de l'influence des Aſtres unis à l'inſtant de ſa nativité ; ſi Saturne le rend pâle, maigre, mélancholique & languiſſant ; Jupiter, vénerable, majeſtueux & content ; Mars, terrible, féroce, colére & ſanguin ; le Soleil, magnanime ; ſi Venus le rend gracieux, aimable, ſenſible, tendre & fortuné ; Mercure, doüé des qualitez de l'eſprit ; la Lune, doux, ſociable & humain ; ce détail paſſeroit mes forces & les bornes que je me ſuis preſcrites ; & comme ce n'eſt que par la forme exterieure du corps que le Peintre doit exprimer l'interieur & caractériſer l'ame ; en excitant les Etudians à faire les recherches convenables & particulieres ſur cette matiere, je me contenteray de dire quelque choſe

en géneral du caractére & du tempérament des hommes par rapport à la reſſemblance marquée, que beaucoup de gens ont avec quelque animal particulier. Par exemple, ceux qui ont du rapport avec les Lyons ou les Aigles, ſont ordinairement courageux & magnanimes; ceux qui reſſemblent aux Bœufs, aiment l'oiſiveté, ſont lourds & lents dans leurs mouvemens; ceux qui ont du rapport aux Singes, ſont d'un eſprit borné, malin, & s'amuſent volontiers à des bagatelles; ceux qui ont du rapport aux Aſnes, ſont ſtupides, ignorans, lents & pareſſeux; ceux qui reſſemblent aux Cochons, ſont d'un eſprit groſſier, incapables d'aucune diſcipline; ceux qui ont du rapport aux Renards, ſont fins & ruſez; comme ceux qui reſſemblent aux Cerfs & aux Liévres, ſont naturellement timides, ainſi des autres; il en eſt de même de la reſſemblance avec les oiſeaux; mais pour l'ordinaire ceux qui ont du rapport avec eux, ſont volages & legers, & ne demeurent pas long-tems dans la même ſituation de corps & d'eſprit. Toutes ces reſſemblances, & beaucoup d'autres qui ſeroient trop longues à détailler icy, ne ſe trouvent pas ſeulement dans toutes les parties du corps, mais auſſi dans toutes celles du viſage: elles ſe rencontrent dans le nez, dans le front, dans la bouche, dans les joues & dans les oreilles: mais ſur-tout dans les yeux qui ſont le miroir de l'ame: enfin les ſignes de la phyſionomie ſe tirent des mouvemens du corps, de la conformation de toutes ſes parties; des traits & de l'air du viſage, de la diverſité du poil, de la poliſſure de la peau, de la charnure, des couleurs, de la voix même, que le Peintre, à la verité, ne peut exprimer

qu'en ſuppléant par la juſteſſe & la vivacité des mouvemens du corps & des geſtes; & c'eſt de quoy j'auray l'honneur de vous entretenir à la premiere occaſion, pour remplir ce que je me ſuis propoſé d'établir ſur les caractéres, auſquels je joindray ce qui regarde l'expreſſion des Paſſions.

Les mouvemens de l'ame y ſont peints doctement. Cent ſeptiéme vers de l'Epitre.

APrés avoir eu l'honneur de vous entretenir, MESSIEURS, de l'expreſſion génerale & des caractéres, je dois parler de l'expreſſion des Paſſions qui ſe fait par les mouvemens du corps ou par les geſtes qui doivent donner de l'ame aux figures, & ſans leſquels, les Tableaux les mieux compoſez, les mieux deſſinez, peints & coloriez, ſeroient froids, languiſſants & inanimez; car, comme le remarque Ciceron, l'action eſt l'éloquence du Corps.

On ſçait que de toutes les choſes créées, celles qui ſont vivantes ſont les ſeules qui ont du mouvement par elles-mêmes, & que les autres n'en ont que lorſqu'elles ſont remuées par des mouvemens étrangers: telles ſont la pierre, le marbre, le bois, le fer, enfin tous les corps qui n'ont point en eux cette force interieure qui fait agir, comme la flâme, qui ſeule a plus de mouvemens qu'aucun des membres de l'homme, ou comme l'ame paroît faire agir le corps.

Il y a trois parties dans l'homme, l'iraſcible, le concupiſcible, & le raiſonnable.

L'iraſcible & le concupiſcible lui ſont communs avec les autres animaux, & le raiſonnable eſt ce qui le diſtingue & qui lui eſt particulier: les deux premiers ex-

citent ces paſſions, comme la colere & l'amour ; & le raiſonnable les arrête ou du moins les modere, & c'eſt ce qui le fait agir d'une façon ou d'une autre.

La Peinture qui eſt une imitation de la nature, auſſi-bien que la Poëſie, & qui cependant étant muette ne ſçait que parler aux yeux, ne peut ſe faire entendre que par les geſtes, ni exprimer les paſſions de l'ame, comme la pieté, la terreur & les autres, que par les mouvemens du corps. Les geſtes doivent toujours avoir un juſte rapport avec la tête, les yeux & les autres parties du viſage. Ils doivent eſtre convenables aux ſentimens que l'on veut exprimer, & ſi expreſſifs & ſi bien caractériſez qu'en voyant les actions differentes des perſonnages, chacun reconnoiſſe & puiſſe dire, voici les geſtes veritables d'un homme de bien ; voici les geſtes affectez & faux d'un Bigot ; celui-là a l'air d'un Héros, celui-ci d'un Fanfaron ; voilà les geſtes d'un capricieux, d'un violent & d'un emporté ; celui-ci a le maintien d'un homme prudent & ſage : voilà l'air naturel, ſimple & grand d'un Seigneur bien élevé, different de l'air haut, audacieux & important d'un riche Bourgeois, qui veut faire croire qu'il eſt de qualité ; cet air ſimple marque l'homme de probité ; cet air faux déſigne le fourbe : voici les geſtes affectez de la coquette, qui veut paroître belle, & les airs naturels de la vraye & ſimple beauté, & ainſi des autres : les mains ſont le principal inſtrument du geſte, nous nous en ſervons pour repréſenter la plûpart des choſes que nous ſentons, ou dont nous parlons ; c'eſt par elles que nous indiquons, que nous admirons ; c'eſt par les mains que l'on appelle, que l'on renvoye,

que

que l'on loüe, que l'on mépriſe, que l'on interroge, que l'on prie, que l'on refuſe, que l'on prend, que l'on donne, que l'on ménace ; elles ſont les inſtrumens de l'horreur, de la crainte, de la haine, de la joye, de la triſteſſe & de la douleur : enfin leurs mouvemens ſont infinis, & ſans elles l'action eſt languiſſante & inanimée. Quintilien dit que les autres parties du corps aident à celui qui parle, mais que l'on peut dire que les mains parlent elles-mêmes ; il ne faut pas cependant les faire agir par tout, non plus que les bras ; car il ne faut pas donner à un perſonnage des geſtes qui ne conviennent point à l'état où il ſe trouve ; le grand abattement, l'extrême affliction, la laſſitude, la pareſſe & la ſtupidité, quelquefois même la dignité, doivent être exprimez par l'inaction, ſans aucun mouvement de bras ni de mains ; l'on peut encore ajoûter à cela le grand étonnement qui rend preſqu'immobile ; la contenance d'un homme qui penſe & qui médite eſt grave & modeſte ; l'homme vertueux a des actions tranquiles qui ſont l'effet de la moderation & de la quiétude de ſon ame, autant que le vicieux qui tombe dans l'excés, les a turbulentes, ardentes, actives & précipitées. Il ne faut jamais les faire agir avec trop de violence, c'eſt un défaut que l'on reprocheroit même à des Orateurs vivans, comme on le reprocha autrefois à Curion qui geſticuloit ainſi ſans meſure dans un diſcours qu'il fit, ayant à côté de lui Octavius ſon Collegue, qui eſtoit graiſſé d'onguent à cauſe de ſes goutes ; Sicinius dit à Octavius, vous avez de l'obligation à votre Collegue, car ſans lui les Mouches vous euſſent mangé. Ce ne ſont point des geſtes outrez ni des mou-

vemens violents qui repreſentent vivement la verité. C'eſt une repréſentation naïve, ſimple, & noble de la nature que le Peintre doit ſuivre pas à pas, & dont il ne doit jamais s'écarter. Les geſtes qui ſont le moins affectez approchent le plus de la nature, & toucheront plus agréablement & plus vivement que les autres; ils doivent être ſi naturels & ſi naïfs, qu'il ſemble qu'ils ſe ſoient preſentez d'abord à l'imagination & à l'eſprit du Peintre ſans qu'il paroiſſe qu'il lui en ait coûté ni recherche ni travail. On reprochoit à Seneque qu'il faiſoit ſouvent parler ſes perſonnages les plus furieux, d'une maniere qui faiſoit ſentir qu'ils avoient paſſé la nuit à préparer & à mediter leurs fureurs; ce qui a l'air préparé eſt toujours froid & ne fait aucun effet: le ſeul vray de la nature ſçait émouvoir & toucher.

Si la perfection de la Peinture eſt de repréſenter les conceptions de l'ame, & de fraper les ſens par les geſtes & les mouvemens du corps, le Peintre doit éviter avec ſoin les attitudes équivoques, qui pourroient avoir de la reſſemblance à des idées deſagréables ou obſcénes; il doit auſſi prendre garde à ne donner aucune action qui n'ait un rapport proportionné au caractére qu'il veut repreſenter; n'allez pas donner les geſtes pompeux du Cothurne à une phyſionomie commune ou comique, ce ſeroit une diſcordance inſupportable, contraire à la nature, à l'art & à la raiſon; il faut de la juſteſſe, & ne point aller, s'il ſe peut, ni au-deſſus ni au-deſſous de ſon ſujet. L'attitude d'un Hercule ne convient point à de jeunes hommes effeminez, ni leurs geſtes gracieuſement affectez au caractére du Dieu des combats. L'apparence du bien nous trompe ſouvent;

quelquefois même, en voulant trop bien faire, on prend le faux & l'on tombe dans des puerilitez ridicules, ſemblables à cet Acteur qui marchoit ſur le bout des pieds pour repreſenter le grand Agamemnon, & à qui on cria qu'il le faiſoit long & non pas grand, & qu'il falloit le faire rêveur & penſif. Celui-là veut donner dans le grand, il va juſques au giganteſque qu'il place mal-à-propos; celui-cy veut être ſimple, il devient froid, rampant, ſec & aride; les beautez même des plus grands Maîtres nous ſeduiſent ſouvent quand on les imite ſans choix & ſans diſcernement; tant il eſt vray que ce qui peut produire du bien, produit quelquefois du mal; des génies emportez par une verve fougueuſe & par l'envie de donner dans l'extraordinaire, pourroient ſe tromper dans leurs études, en devenant trop épris des attitudes hazardées, & des geſtes quelquefois affectez, quoique piquants, du Corrége & du Parmeſan. Les génies trop froids pourroient de même en manquant de goût, de choix & de diſcernement, faire un mauvais uſage des attitudes & des geſtes uniformes dans les bas reliefs antiques & dans les pierres gravées; cette ſimplicité noble qui leur eſt propre ne convient pas toujours au goût pittoreſque, de même que la noble ſimplicité du ſtile des inſcriptions ne conviendroit pas, ſi je l'oſe dire, à la véhemence de l'éloquence & à l'enthouſiaſme de la Poëſie; en voulant éviter un défaut on tombe ſouvent dans un autre; il faut donc que le Peintre, en reglant ſon génie par la nature & par la raiſon, rende ſes attitudes & ſes geſtes ſi convenables à ſon ſujet, qu'il parvienne, s'il ſe peut, à tromper & abuſer l'eſ-

prit & les yeux du Spectateur à tel point, qu'il s'oublie pour ainſi dire lui-même, & croye voir la choſe repreſentée en original, & non pas une ſimple imitation; car le principal eſt de tromper, & celui qui le fait le mieux eſt arrivé au but & à la perfection de ſon Art; ſi la Peinture ne trompe pas les yeux, elle les bleſſe.

Rempliſſez-vous ſi parfaitement l'imagination de votre ſujet, que les objets que vous voulez repreſenter s'offrent à votre veûë comme s'ils eſtoient veritablement preſents; vous toucherez plus ou moins le Spectateur, ſelon que vous l'aurez eſté vous-même.

Vous devez vous exciter non-ſeulement par la lecture de tout ce qui convient à votre ſujet, mais en faiſant vous même les geſtes & les actions des perſonnages que vous avez à repréſenter. Ariſtote dit qu'il faut, autant qu'il eſt poſſible, que le Poëte en compoſant imite les geſtes & les actions de ceux qu'il fait parler; car c'eſt une choſe ſûre que de deux hommes d'un égal génie, celui qui entre le mieux dans la paſſion ſera toujours le plus perſuaſif; & une preuve de cela c'eſt que celui qui eſt veritablement agité, agite de même ceux qui l'écoutent, & que celui qui eſt veritablement en colere, ne manque jamais d'exciter les mêmes mouvemens dans le cœur des Spectateurs; ce que Monſieur Deſpreaux a ſi bien exprimé d'après Horace.

Il faut dans la douleur que vous vous abaiſſiez,
Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.
Ces grands mots dont alors l'Acteur remplit ſa bouche,
Ne partent point d'un cœur que ſa miſere touche.

Le geſte eſt un langage commun à tous les hommes, par lequel on peut ſe faire entendre des nations les plus éloignées & les plus barbares. La Nature & l'Art le font ſuppléer à la parole : c'eſt pourquoy un Ancien diſoit que les Pantomimes avoient les mains parlantes. Et l'on crioit quelquefois à l'Acteur qui avoit fait un faux geſte ſur le Théâtre, qu'il avoit fait un ſolecisme de la main. Je vais rapporter à ce propos le témoignage d'un Barbare cité par Lucien. Un Prince de Pont, eſtant venu à la Cour de Neron pour quelques affaires, & ayant vû un fameux Baladin danſer avec tant d'adreſſe, qu'encore qu'il n'entendît rien de ce qu'on chantoit, il ne laiſſoit pas de comprendre tout; il pria l'Empereur, en prenant congé de luy, de luy vouloir faire preſent de ce Pantomime; & comme Neron s'étonnoit de cette demande : C'eſt, dit-il, que j'ay pour voiſins des Barbares dont perſonne n'entend la langue, & celuy-cy ſervira de truchement & leur fera entendre par geſtes tout ce qu'il voudra.

Le Peintre, par les attitudes & par les geſtes, doit non-ſeulement ſuppléer à la parole, mais il doit tâcher d'en imiter la force, & d'exprimer les ſentimens & les mouvemens de l'ame que la Rhétorique enſeigne pour ſe faire entendre par ſon Art à toutes les Nations de la terre : les attitudes & les geſtes demandent quelquefois de la ſimplicité, quelquefois de la vivacité, tantôt de la grace, tantôt du terrible; c'eſt en quoy conſiſte l'excellence de l'Art, c'eſt par-là que le Peintre fait connoître la difference des morts & des vivans, celle d'un homme ſage à un inſenſé, d'un homme triſte à un homme gay, d'un

timide à un audacieux, d'un homme poli, prévenant & doux à un emporté, à un brutal, à un furieux; enfin c'eſt par-là qu'il ſçait montrer aux yeux, par les mouvemens exterieurs du corps, les mouvemens qui agitent interieurement l'ame & le cœur des hommes. Il faut que le Peintre varie ſes geſtes, comme l'Orateur les inflexions de ſa voix; qu'il étudie avec ſoin ce qui convient à chaque caractére & à chaque paſſion; car les divers caractéres agiſſent diverſement; par exemple, s'il veut prendre le cothurne & repreſenter des Heros & des Rois, il doit ſe ſervir de geſtes majeſtueux qui doivent être dévelopez, pompeux & grands, quoyque ſimples & ſans affectation; le corps droit, la tête plus haute que baſſe, les bras & les jambes plutôt éloignez que trop proches les uns des autres; le viſage noble, doux, tranquile & ſérieux. Si vous placez auprès du Heros dont vous voulez faire briller la Majeſté, des gens ſoumis, dans l'admiration & le reſpect, vous en augmenterez encore la dignité.

La mélancholie doit être exprimée par la langueur & par l'abattement dans tous les mouvemens du corps; la tête panchée ſur l'épaule, les yeux fixez ſur la terre. L'affliction qui eſt plus vive que la ſimple mélancholie, étant moins abbatuë, fait ſouvent lever les yeux vers le Ciel: vous augmenterez encore la force de cette expreſſion, ſi vous mettez auprés de la perſonne affligée des gens qui la regarderont avec compaſſion. La douleur qui veut faire pitié doit avoir une action tendre & fléchiſſante également par le corps, les mains & la tête. La douleur qui cherche à ſe vanger, a des mouvemens quelquefois graves & quelque-

fois impétueux ; la violence doit être vive, preſſante & vigoureuſe ; la douleur, ou la grande ſouffrance, agite toutes les parties du corps à la fois. Dans l'humilité, la tête eſt baiſſée auſſi-bien que les yeux, la joye a des geſtes vifs & legers, elle ſe répand en des manieres tendres & ouvertes ; la colere doit être animée, le geſte ménaçant, fier, audacieux, & la tête levée, ainſi que l'arrogance ; le deſeſpoir, violent, outré, agité & furieux : dans l'opiniâtreté, la tête doit être droite, fixe entre les deux épaules, les bras & les jambes fiérement arreſtez, & ainſi des autres. Attachez-vous à imiter ce qui convient à chaque ſexe, & à chaque âge. Ne faites pas agir un Vieillard comme agit un jeune homme ; les mouvemens lents conviennent à celui-là, les prompts & les legers conviennent à celuy-cy. Un enfant ne doit pas avoir les mêmes geſtes qu'un homme plus avancé en âge ; les hommes doivent avoir les mouvemens du corps plus marquez & plus vigoureux que les femmes. Les geſtes doivent auſſi convenir aux mœurs differentes ; les geſtes d'un homme mur, ſage & prudent doivent être differents de ceux d'un évaporé ou d'un jeune extravagant ; c'eſt pourquoy le Peintre doit fort s'appliquer à étudier la nature dans chaque caractére, les mœurs & les paſſions qui ſuivent chaque âge, & tout ce qui vrai-ſemblablement lui eſt propre. C'eſt encore là un de ces importans préceptes qu'Horace nous a donnez, & que Monſieur Deſpreaux a ſi heureuſement conſervez dans ſon Art Poëtique.

Etudiez avec ſoin les manieres d'agir differentes des jeunes gens, de l'homme dans la vigueur de l'âge,

du Vieillard, des Riches, des Princes, des Magiſtrats, du Peuple, & ſoyez comme ce grand Peintre, qui répondit à celuy qui luy demandoit de qui il avoit appris ſon Art; qu'il l'avoit appris des hommes.

Ce que les préceptes vous peuvent enſeigner là-deſſus, ſe doit prouver par des exemples pris dans les grands Maîtres, & ſur tout dans la nature comme le langage de la verité : là vous puiſerez une juſteſſe vive & naïve, forte & ſimple tout à la fois.

Je ſçay que pour animer ce qui n'a point de vie, & pour donner de l'action & du mouvement à des perſonnages qui n'en ont que l'apparence & qui ſont immobiles, tels que ſont les figures d'un Tableau, on doit quelquefois exagerer ; mais il faut que ce ſoit toujours ſans ſortir des bornes de la verité, & de la vray-ſemblance ; il faut que ce ſoit avec tant d'Art, que cet Art même ſçache ſe cacher, pour ne laiſſer briller que les charmes de la nature qu'il aura pris ſoin d'embellir. De même que ceux qui font le recit d'un avanture extraordinaire & intereſſante, ajoûtent volontiers quelque choſe à la verité, pour plaire & frapper davantage ceux qui les écoutent.

Il faut prendre garde, dit Lucien, en parlant d'un Pantomime, à garder ſur tout la bienſéance ſans s'emporter au-delà. Car il y a un vice de trop d'affectation, comme dans l'éloquence, lorſque l'on paſſe la meſure des choſes qu'on veut repréſenter, & qu'on fait trop grand, ou trop petit, ce qui doit être petit ou grand ; ſur tout gardez bien les caractéres, ſoit Rois, ſoit Princes, gens du peuple, Bergers & autres.

Evitez

Evitez ce défaut que Plutarque reproche à Ariſtophane, & dont un Peintre éclairé peut faire une juſte application. La diction, dit-il, a des differences infinies; Ariſtophane ne ſçait pas donner à chacun ce qui luy eſt convenable, ce qui conſiſte à faire parler un Roy avec dignité, un Orateur avec force, un femme ſimplement, un Particulier d'une maniere proſaïque & commune, un Marchand avec arrogance & fierté; mais il donne à tous ces perſonnages leur diction au hazard, & vous ne ſçauriez connoître ſi c'eſt un Pere qui parle, un Laboureur ou un Dieu, une Vieille ou un Heros : faites agir les figures de votre Tableau ſi vivement & ſi convenablement qu'elles ſemblent, pour ainſi dire, avoir l'uſage de la parole; car ſans cela vos ouvrages ſeront froids & inanimez, mais que ce ſoit par des geſtes naturels & gracieux; que les mouvemens ſoient libres, aiſez & toujours nobles; que les actions des bras, des mains & de la tête ayent un accord parfait entr'elles, & ſoient conformes à ce que doivent dire & penſer les perſonnages que vous voulez repréſenter. Ce ne ſont point des contorſions extraordinaires & affectées qui offrent aux yeux le vray, c'eſt une image pure de la nature toujours ſimple & naïve, que le Peintre doit ſuivre pas-à-pas & ne jamais abandonner, en choiſiſſant toujours le plus noble, le plus gracieux & le plus parfait; car le plus ou le moins quelquefois change tout, & c'eſt un certain tour que l'on donne aux choſes qui en fait le précieux; imitez en cela les grands Maîtres, ſur-tout Raphaël, Leonard de Vinci, le Dominiquain & pluſieurs autres de l'école d'Italie, le Pouſſin, le Brun, le Sueur & pluſieurs autres de

l'école Françoiſe. Dans les Flamans, Rubens, dont il faut cependant démêler ce que le goût & la nature de ſon pays luy ont pû donner de défectueux. Parmy les ouvrages des Hollandois, on trouvera dans les ſujets les plus communs & même les plus bas, une verité ſimple & naïve tres-eſtimable, comme dans Rimbrand, Girardou & pluſieurs autres. Parmi les Allemands, vous trouverez encore dans Albert-Dure le même naïf & le même vray dans les geſtes : l'eſtime du Grand Raphaël fait mieux ſon éloge que tout ce que j'en pourrois dire.

Etudiez avec ſoin les geſtes animez des Muets, qui pour reparer ce que la langue leur refuſe, s'expriment ainſi quelquefois bien plus vivement que ceux qui ont l'uſage de la parole.

Gardez-vous cependant de tomber dans les geſtes outrez qu'affectent des eſprits emportez & déreglez, par une fureur déplacée, mais inſéparable de l'enteſtement qu'ils ont pour la nouveauté, qui pour vouloir donner dans l'extraordinaire, ſont toujours éloignez de leur ſujet, & qui pour ſuivre les chimeres qui les enyvrent, abandonnent toujours le vray, la nature & la raiſon. Les figures trop fortes & trop hardies dans l'éloquence ſont ſouvent du ſtile froid ; loin de même ces génies ſteriles, lourds & languiſſants, à qui la nature ſemble avoir dénié la moindre chaleur, qui toujours épuiſez, ſans avoir jamais rien produit de ſpirituel, ne ſçavent que piller, ſans choix & ſans goût, les ouvrages des autres. La nature quoyqu'abondante & feconde ne leur fournit jamais rien ; ils la voyent ſans la connoître, ils empruntent, à la verité, de ceux

qui ont ſçû l'imiter, des attitudes & des geſtes, mais avec ſi peu de diſcernement & de choix, que tout paroît gêné, & hors de place; les plus belles choſes imitées ou copiées par des gens ſans goût & ſans génie, & placées où elles ne conviennent point, deviennent ordinairement froides & languiſſantes. Nous avons vû beaucoup de Comédiens ne pas réüſſir parmi les gens de goût pour avoir affecté de copier ſervilement la voix, les geſtes & la déclamation d'un grand Acteur, & qui n'étant pas du même génie que luy, n'en ont imité que des geſtes & des tons, qui ne leur eſtant pas naturels, leur ont donné une eſpece de ridicule; on en a vû même qui ſe flattant de plaire au public ont cru devoir imiter juſqu'au défaut que luy avoit cauſé la paſſion outrée qu'il avoit pour le tabac: ſemblable à ce qu'on dit aux Diſciples de Portius Latro, qui pour imiter la pâleur que leur Maître avoit contractée par ſes veilles & par ſes travaux, bûrent du cumin qui a la vertu de rendre pâle; on croit ſouvent imiter les grands Maîtres, & on ne leur reſſemble que par leurs défauts. Les ſpectacles me paroiſſent fort neceſſaires à ceux qui veulent ſe perfectionner dans la Peinture, & je ne ſuis pas ſurpris de ce que les Peintres & les Sculpteurs de l'Antiquité qui vouloient ſe diſtinguer par rapport à l'imitation des paſſions, dans les geſtes & les attitudes, alloient toûjours étudier dans les ſpectacles publics, & y deſſinoient les attitudes & les geſtes qui repréſentoient le plus vivement les mouvemens de la nature, ſoit par les Acteurs, les Danſeurs ou les Pantomimes. En effet combien de choſes ne dit-on point des grands Acteurs de l'Antiquité

entre plusieurs autres? j'en rapporteray une qui me paroît aussi singuliere qu'hardie. Neron avoit empoisonné son pere, & fait noyer sa mere; le Comedien Datus dans une satyre qu'il chanta à la fin d'un Piece, disant: *Adieu mon pere, adieu ma mere;* représentoit par ses gestes une personne qui boit dans l'eau, & qui se noye; & ajoûtant sur la fin, *Pluton vous tire par les pieds;* représentoit par ses gestes, le Senat que ce Prince avoit menacé d'exterminer. Les Anciens n'avoient pas seulement perfectionné l'Art du Comedien, mais encore celuy du Danseur & du Pantomime, qui étoit poussé à un si haut point, qu'un seul homme représentoit les Histoires, les Fables, les mœurs & les passions differentes, & les differens personnages, & contrefaisoit par les seuls gestes les diverses attitudes & les mouvements du visage, tantôt le joyeux, tantôt l'affligé, tantôt le furieux, l'amoureux & le raisonnable, tantôt le doux, tantôt le colére, & les deux contraires presqu'en même tems: Pline rapporte plusieurs choses sur ce sujet, & je ne puis m'empêcher d'en dire ici quelques-unes, parce qu'elles marquent la force du geste. Un Philosophe Cynique qui n'approuvoit pas les spectacles, & en particulier la danse & l'Art du pantomime, disant que ce n'étoit qu'une suite de la Musique à laquelle on avoit ajouté des gestes, & des postures pour faire mieux entendre ce qu'on joüoit, mais qu'elles étoient le plus souvent vaines & ridicules, & qu'on se laissoit piper à la mine, aidé du geste & de l'harmonie; alors un illustre Pantomime du tems de Neron qui avoit le corps excellent, & qui sçavoit fort bien son métier, le pria de ne le point condamner sans l'avoir vû, & faisant

ceſſer les voix & les inſtrumens, il repréſenta devant luy l'adultere de Mars & de Venus, où étoit exprimé le Soleil qui les découvroit ; Vulcain qui leur dreſſoit des embûches ; les Dieux qui accouroient au Spectacle ; Venus toute confuſe ; Mars étonné & ſuppliant, le reſte de la Fable avec tant d'artifice, que le Philoſophe s'écria, qu'il luy ſembloit voir la choſe même, & non pas ſa repréſentation ; & que cet homme avoit le corps & les mains parlantes.

Un Barbare ayant vû cinq maſques & cinq habits préparez pour un Ballet, & ne voyant qu'un danſeur, demanda qui feroit les autres Perſonnages ; & comme il eut appris que le danſeur les joüeroit tous luy ſeul : Il faut donc, dit-il, que dans un ſeul corps il y ait pluſieurs ames ; c'eſt pour cela que les Romains les ont appellez Pantomimes. Un ancien Philoſophe alloit voir les Pantomimes pour s'inſtruire, & diſoit qu'ils avoient les mains ſçavantes. Les Pantomimes & les Comédiens de l'Antiquité ne ſe contentoient pas d'exprimer vivement & naturellement par des geſtes une paſſion, un recit, un mot ; ils ſçavoient varier la même choſe de pluſieurs façons differentes. Il faut de même que le grand Peintre, induſtrieux & fecond, pour ne point tomber dans ce qu'on appelle maniere, s'efforce à varier non-ſeulement en repréſentant les choſes differentes, mais en repréſentant même les ſemblables : cette varieté eſt ſi naturelle & ſi neceſſaire, qu'elle doit ſuivre la varieté des temperamens. L'homme eſt compoſé de quatre humeurs qui ont rapport aux quatre élemens, c'eſt-à-dire de flegme qui repréſente l'eau ; de bile ou de mélancolie, qui repréſente la terre ;

de ſang, qui repréſente l'air ; & de colere, qui repréſente le feu : ils agiſſent d'une maniere ou d'une autre, ſelon que ces humeurs dominent plus ou moins en eux : le bilieux aura le geſte lourd & peſant, les membres ſouvent croiſez & reſſerrez, le coloris jaunâtre : le flegmatique aura le geſte un peu moins lourd, mais un peu peſant, les mouvemens auſſi lents, ſoumis, humbles & craintifs, le coloris d'un blanc pâle : le ſanguin a les geſtes temperez, legers, élevez & gracieux ; la couleur vive & animée : la colere a des geſtes véhemens, violens, impétueux, interrompus, le viſage rouge & enflâmé, auſſi-bien que les yeux. Beaucoup de Peintres ne connoiſſent de caractéres & de paſſions que ce que leur préſente leur propre temperament ; ils ſont eux-mêmes les modéles & les originaux de leurs Ouvrages. On leur peut appliquer ces Vers de Monſieur Deſpreaux.

Souvent, ſans y penſer, un Ecrivain qui s'aime,
Forme tous ſes Heros ſemblables à ſoi-même.
Tout a l'humeur Gaſcone, en un Auteur Gaſcon.
Calprenede & Juba parlent du même ton.
La nature eſt en nous plus diverſe & plus ſage :
Chaque paſſion parle un different langage.
La colere eſt ſuperbe & veut des mots altiers :
L'abattement s'exprime en des termes moins fiers.

Je le repete encore, & ne puis trop le dire ; le grand Peintre doit exprimer ſi parfaitement les caractéres par les geſtes, que le Spectateur s'imagine voir en effet les choſes dont il ne voit que la repréſentation ; qu'il ſe perſuade, pour ainſi dire, entendre des

paroles, quand même on ne parle pas. Les mouvemens du corps & les geſtes doivent être ſi naturels & ſi vrais, que de même qu'aux Comédies de Moliere, le Spectateur reconnoît ſon caractére particulier, & ſe perſuade qu'il a été lui-même l'original que l'Auteur a voulu copier. Il arrive cependant qu'en voyant ces portraits reſſemblans, l'amour propre fait que nous ne nous approprions que les traits les plus beaux & les plus avantageux, & que nous appliquons aux autres nos propres couleurs, quand elles nous paroiſſent ridicules ou vicieuſes.

Tout contribuë dans les Spectacles à l'inſtruction du Peintre; les idées, les images & les paſſions exprimées par la Poëſie & par les geſtes des grands Acteurs; les poſtures, les attitudes, la nobleſſe & la grace du Ballet & des Danſeurs; les Spectateurs mêmes donnent une ample matiere pour étudier les geſtes; l'admiration des uns, le dédain & le mépris des autres, l'indolence de ceux-ci; la vivacité des geſtes, que produiſent la prévention & les diſputes, pour ou contre la Piece; le maintien different des Auteurs, leur inquiétude, leur jalouſie ou leur ſatisfaction; le caractére de ceux qui viennent aux Spectacles ſans ſe ſoucier de le voir, mais uniquement pour y être vûs; enfin cent autres caractéres qui ſeroient trop longs à détailler, & que l'on peut étudier & connoître par les geſtes. Si les Spectacles peuvent être utiles aux Peintres; s'ils doivent étudier les geſtes des Acteurs, des Danſeurs & des Pantomimes: ces derniers peuvent auſſi s'inſtruire ſur les grands Peintres & ſur la beauté de la Peinture.

Lucien dit que le Pantomime doit emporter de la

Peinture & de la Sculpture, les diverſes poſtures & les contenances ; en ſorte qu'il ne le cede point à Phidias ni à Apelle pour le rapport : les Arts doivent ſe prêter mutuellement leur ſecours, ils ſe reſſemblent toujours en quelque choſe. Ariſtote dit que la Tragédie eſt une imitation d'une action, & par conſequent elle eſt principalement une imitation de perſonnes qui agiſſent. Ce que ce Philoſophe dit de la Tragédie convient également à la Peinture, qui doit par l'action & par les geſtes exprimer tout ce qui eſt du ſujet qu'elle repréſente, & ce qui luy convient, donner par un art enchanteur, du mouvement à des figures feintes & immobiles, & faire connoître les ſentimens & la penſée de perſonnages qui ne parlent point. L'on ne finiroit point ſi l'on vouloit épuiſer ce qui ſe peut dire ſur les geſtes & ſur l'action. Je finiray cependant par ce paſſage, qui convient également à la Peinture & à l'Eloquence. Quand on demanda à Demoſthene quelle étoit la premiere choſe dans l'art de bien parler, il répondit, l'Action. Comme on luy demanda quelle étoit la ſeconde & enſuite la troiſiéme, il répondit toujours, l'Action.

Cent ſoixante-cinq & cent ſoixante ſixiéme Vers de l'Epitre.

Que dans tous vos ſujets la paſſion émuë,
Aille chercher le cœur, l'échauffe & le remuë.

DANS la Conférence où j'ay parlé ſur l'Action & ſur les Geſtes ; je remarquay, MESSIEURS, qu'ils doivent avoir un juſte rapport & une harmonie parfaite avec la tête & les parties qui la compoſent. Il s'agit donc maintenant de parler des effets que les mouvemens de l'ame font ſur le viſage, & en même temps pour

pour mettre une ſorte de fin à ce que j'ay déja dit de l'expreſſion. Donner une idée des Paſſions.

Il paroît que la tête eſt ce qui donne le plus de vie & de force à l'expreſſion des paſſions ; les parties du viſage ſemblent mettre au dehors les mouvemens les plus ſecrets de l'ame ; & s'il les peint vivement, les yeux qui le reglent en paroiſſent être les interpretes ; leurs mouvemens divers font connoître les diverſes affections du cœur. Il ſemble que nous les ayons reçûs de la nature pour déclarer nos ſentimens ; ils diverſifient leurs regards ſuivant nos differentes paſſions ; ils découvrent tantôt le plaiſir & la joye, tantôt la triſteſſe & la langueur, l'admiration, le dédain, la ſévérité, la colere, le deſeſpoir, la fureur, en un mot toutes les paſſions : mais comme toutes les parties du viſage s'alterent ou ſe changent, lorſque l'ame eſt émuë, il ſera bon d'examiner les differentes paſſions & les effets qu'elles produiſent.

Toutes les actions de l'appetit ſenſitif ſont appellées Paſſions, d'autant qu'elles agitent l'ame, que le corps y pâtit & s'y altere ſenſiblement. Ces agitations & ces divers changemens cauſez par le deſir du bien & l'appréhenſion du mal, doivent être l'objet principal de l'étude du Peintre, qui veut s'élever au-deſſus des autres ; car ſe conformant toujours à la nature, il doit par la juſteſſe & les effets que les paſſions font ſur le corps, répandre une ame dans toutes les parties du Tableau, qui en compoſant un tout vivant & animé, arrête, frappe & ſaiſiſſe le ſpectateur de telle ſorte, qu'il ſemble ſe rendre maître de ſon cœur.

Comme le Peintre ne peut exprimer les paſſions ſans

les connoître ; & que leur nombre eſt preſque infini ; examinons du moins les principales.

Toutes les paſſions naiſſent de la conſideration du bien & du mal ; c'eſt pourquoy l'on pourroit dire qu'il n'y en a que deux, c'eſt-à-dire le plaiſir & la douleur, quoy qu'ordinairement on en admette onze ; ſçavoir, l'amour, la haine, le deſir, la fuite, l'eſperance, le deſeſpoir, le plaiſir, la douleur, la peur, la hardieſſe & la colere ; pluſieurs n'en connoiſſent qu'une, à laquelle ils rapportent toutes les autres, qui eſt l'amour ; mais pour moy (je ne ſçay cependant ſi je dois hazarder de le dire) je ſuis quelquefois porté à croire qu'il n'y a de paſſions que l'amour propre ; nous aimons, & nous haïſſons par rapport à nous-mêmes ; nous deſirons ce qui nous eſt utile, ou ce qui nous fait plaiſir ; nous haïſſons ce qui nous eſt contraire, & l'eſperance du bien flatte nos deſirs ; mais pour ne point s'embarraſſer par leur multitude, on peut convenir qu'il n'y en a que ſix principales dont les autres ſont compoſées, & dont elles prennent leur origine ; ſçavoir, l'admiration, l'amour, la haine, le deſir, la joye & la triſteſſe.

Avant que d'entrer dans le détail des orages dont les paſſions agitent l'ame & le corps, il faut dire que lorſque l'ame eſt dans le calme, il regne en même temps un air naturel & ſerain dans le viſage ; la figure, la couleur n'y ſont point alterées, & toutes ſes parties qui changent ſelon qu'elles ſe meuvent, ou qu'elles ſe repoſent ; ne perdent rien du rapport regulier qu'elles ont entr'elles ; & c'eſt-là ce qu'on appelle la tranquilité de l'ame, qui eſt le caractere de la ſageſſe, de la conſtance, & de toutes les grandes vertus que les plus vio-

lentes passions n'ont jamais le pouvoir d'attaquer & de troubler.

Qu'est-ce que la sagesse ? une égalité d'ame,
Que rien ne peut troubler, qu'aucun desir n'enflâme.

Revenons à present aux caractéres des Passions, & commençons par l'Admiration.

Lorsque l'ame est subitement surprise par la premiere rencontre de quelque objet qui luy paroît nouveau, rare, singulier, extraordinaire, & par consequent digne d'être fort consideré, les mouvemens des esprits semblent se porter vers l'endroit du cerveau où cette impression s'est faite, & le frapper en certaines parties ausquelles il n'a point accoûtumé d'être touché ; c'est ce qu'on appelle l'Admiration : le mouvement subit que cette passion cause, paroît dés sa naissance avoir toute sa force, à cause de la surprise & de l'impression inopinée qui change les mouvemens des esprits, & ce qui luy est absolument particulier, sa force étant produite par la nouveauté, & n'ayant d'abord pour objet ni le bien ni le mal, mais seulement l'idée ou la connoissance de la chose qu'on admire ; le cœur y ressent moins d'agitation que dans les autres passions ; quoyqu'elle semble être la premiere & la source des autres ; elle est cependant la plus temperée ; le visage ne paroît point y souffrir de changemens fort considerables, la bouche y est seulement entr'ouverte sans beaucoup d'alteration ; les yeux sont de même plus ouverts qu'à l'ordinaire ; la prunelle fixe entre les deux paupieres, & les sourcils un peu relevez, les narines s'enflent un peu.

Le grand Peintre cependant, qui doit toujours avoir égard à la diverſité des caracteres, doit les obſerver dans l'admiration ; car le ſtupide & l'hébêté admirent autrement que l'homme d'eſprit ; le ſot n'eſt pas ordinairement fort porté à l'admiration ; ceux qui veulent faire les importans & les capables, croyent qu'il eſt du bon air de n'être frappez de rien ; ils affectent même d'être indifferents en voyant les plus belles choſes, ce qui ne peut venir que de leur ſotte vanité ou de leur ignorance. L'homme de bon eſprit, que la bonne opinion de ſoi-même n'aveugle pas, eſt plus naturellement porté à l'admiration ; l'on voit dés qu'il admire, qu'il cherche à s'inſtruire, & à acquerir la connoiſſance des choſes qui le ſurprennent, & qu'il avoit juſques-là ignorées ; toutes ces differences-là ne vont que du plus au moins dans les traits du viſage ; cependant c'eſt ce plus ou ce moins qui repréſente vivement la nature qui touche & qui ſaiſit. De l'admiration naît l'étonnement, & quelquefois l'amour.

L'on peut dire qu'il y a pluſieurs ſortes d'amours ; l'amour des choſes bonnes, & l'amour que l'on a pour les belles ; l'amour de bienveillance, & l'amour de concupiſcence qui fait deſirer la choſe qu'on aime. C'eſt une émotion de l'ame qui l'incline à ſe joindre à ce qui lui paroît aimable, & qui ayant pour objet la beauté, employe pour la poſſeder le deſir, l'eſperance &c. Tout ce qui plaît paroît beau ; cependant il faut convenir que la veritable beauté eſt une juſte proportion des parties, accompagnée d'une couleur agréable & de la grace ; cela eſt inconteſtable, & prouve bien que la perfection de la Peinture conſiſte dans le deſſein, le

coloris, & une certaine vivacité dans la maniere de penſer & d'executer, qui eſt ce mouvement qui ſert à la grace, qui rend la beauté vive & piquante, & ſans laquelle elle eſt ſouvent fade, inſipide & ſans attraits.

C'eſt cette beauté jointe aux graces qui fait naître l'amour, & qui occupe tellement l'ame de l'objet aimé, qu'elle ſemble employer tous les eſprits qui ſont dans le cerveau à luy en repréſenter uniquement l'image. Un amant paſſionné aux pieds de ſa Maîtreſſe, dans une idolâtrie qui l'attache à elle, oublie le Ciel & la Terre, & s'oublie dans ce moment lui-même; les plaintes ont leur plaiſir, & les larmes enchantent quand on les répand auprès de ce qu'on aime.

En effet, rien ne paroît comparable dans la nature à l'objet qui nous enchante; le cœur toujours ingénieux à ſe tromper, trouve de faux prétextes pour s'affoiblir lui-même, & refuſe d'entendre la voix importune de la raiſon, pour s'abandonner aux deſirs impétueux que l'objet aimé fait naître ſouvent, même dans le cœur des plus ſages; car les plus ſages ne ſont pas ſages en tout. Quelqu'un demandant à Zenon ſi les Sages ne devoient point aimer; il répondit que ſi les Sages n'aimoient pas, il n'y auroit rien de plus malheureux que les belles; parce qu'elles ne ſeroient aimées que des fols.

La premiere bleſſure que l'amour fait naître dans une ame eſt preſqu'incroyable; l'on ſe flatte quelquefois que la raiſon pourra la combattre, & c'eſt dans ce même inſtant qu'il ſçait vaincre & triompher ſans même qu'on s'en apperçoive; d'autant plus que dans ſa naiſſance il n'eſt accompagné que des graces, des jeux,

des ris, de l'enjouëment & des plaisirs : l'envie de plaire à ce qu'on aime, produit quelquefois d'heureux effets ; elle rend polis les plus grossiers ; elle fait cultiver & briller l'esprit ; elle éleve même le courage, & porte le cœur & l'esprit à parvenir à ce que la gloire a de plus éclatant. Tel fut la destinée de ce Maréchal d'Anvers, qui pour parvenir à la possession de l'objet qui l'avoit vivement touché, d'ouvrier grossier qu'il étoit, devint un Peintre estimé. Il faut convenir cependant, que ces heureux effets dépendent du bon caractére de celuy qui aime & de l'objet aimé ; car si la beauté qui vous captive peut vous porter au bien, elle peut de même vous entraîner à ce qu'il y a de plus condamnable, & dans les précipices les plus dangereux. Il faut encore ajoûter que si l'amour dans sa naissance paroît n'avoir rien que d'aimable, à mesure qu'il croît & qu'il s'aggrandit, il abuse de ses forces ; non-seulement il regne dans les cœurs en superbe Tyran, mais il y entretient encore des guerres cruelles & secretes ; son aveuglement furieux le porte même jusqu'à troubler son empire par toutes les passions qui le suivent & qui l'environnent ; les desirs inquiets, la crainte, les soupçons, les tristes fureurs de la jalousie, la haine & la colere qu'un rival inspire, &c. Il est d'autant plus dangereux, que sous les apparences les plus aimables, il sçait vaincre dès qu'il attaque, & triomphant des plus grands cœurs & des Maîtres de la terre, il renverse les Etats, produit les plus sanglantes guerres, & rend souvent un peuple entier victime d'un seul homme, dont l'aveugle passion l'entraîne avec luy dans les malheurs les plus affreux. L'embrasement de

Troye a ſuivi de près les feux illégitimes que l'amour alluma dans le cœur de Pâris ; enfin plus la vertu luy réſiſte, plus il s'efforce à la vaincre ; & s'il ne peut abſolument la détruire, il parvient du moins à l'affoiblir ; & l'on peut dire que cette paſſion à qui les Poëtes & les Peintres ont donné la figure d'un Enfant, paroît le pere le plus cruel de toutes les paſſions, dont la foibleſſe de l'homme augmente encore les forces.

Il n'eſt pas aiſé de donner des regles particulieres aux Peintres ſur la maniere d'exprimer cette paſſion, puiſqu'elle renferme en elle toutes les autres ; cependant il paroît que dans cette agitation de l'ame les divers mouvemens des yeux ſe rencontrent, le plaiſir les fait briller avec une ſorte d'avidité, la triſteſſe les abbat, le deſir les fait avancer au dehors, le reſpect & les égards les abaiſſent, le dépit les enflâme, la crainte les rend inquiets, quelquefois les yeux riants ou languiſſants font ſortir leurs regards comme à la dérobée, les paupieres s'abaiſſent doucement, en ſe fermant à demi, & dans l'heureuſe ſituation où l'ame noyée dans la joye, n'eſt occupée que des idées gracieuſes & des viſions qui l'enchantent ; le front eſt toujours riant, il ſemble qu'il s'ouvre & qu'il s'étende, & la rougeur s'y fait ſouvent remarquer, auſſi-bien que ſur les joues & ſur les lévres.

Le Peintre doit encore étudier les momens où l'amour ſe joignant à la triſteſſe, cauſe une langueur qui paroît ſouvent aimable ; elle eſt quelquefois cauſée par le deſir d'un bien que l'on attend, & dont l'acquiſition paroît incertaine ; alors l'ame ſemble ſe relâcher, & le corps reſte ſans mouvement ; les ſens oublient leurs

fonctions, le regard devient fixe, il se fait une suspension generale de toutes les facultez animales ; & le doux abattement n'étant point causé par la surprise, & n'étant formé que par le temps qui fait naître de tristes refléxions, cause souvent des larmes que l'on prend quelquefois plaisir à répandre.

L'amour qui cherche à se cacher n'est pas si aisé à représenter, parce qu'il est plus difficile à connoître ; & si le masque cache le visage, les yeux qui sont toujours découverts sçavent le dévoiler ; & c'est souvent lorsqu'il veut se cacher qu'il se rend plus suspect, surtout aux amants inquiets & jaloux, qui sont toujours plus pénétrans que les autres. Le grand Peintre doit encore distinguer les effets differens de l'amour & de la tendre amitié, qui dans l'exterieur ne vont quelquefois que du plus au moins ; non-seulement parce qu'un veritable ami est un autre vous-même, mais parce que les passions & les mœurs sont souvent de même nature. L'amour des grandeurs produit l'ambition & quelquefois l'orgueil ; l'amour des richesses fait l'avare ; l'amour du vin, l'yvrogne, ainsi du reste. De même que l'esprit a ses lumieres, le cœur a ses passions ; & selon que l'esprit connoît, le cœur aime ou hait : la haine aussi-bien que l'amour peuvent être representez à l'ame par les sens exterieurs, ou bien par les interieurs, ou par sa propre raison ; de même qu'aimer est vouloir du bien, haïr n'est que vouloir du mal. Nous avons deux sortes de haines, comme nous avons deux sortes d'amour ; nous aimons également les choses que nos sens exterieurs nous font paroître belles ou bonnes. Nous haïssons de même celles qui

nous

nous paroiſſent laides ou mauvaiſes ; & quoyque ce qui vient à l'ame par les ſens, la touche plus fortement que ce qui luy vient par la raiſon, la haine qui nous vient des choſes laides ne cauſe ſouvent que l'averſion ; & celle que nous avons pour les mauvaiſes, cauſe ſouvent l'horreur : la haine & l'averſion ne different pas beaucoup : la haine, quoyque la plus déreglée des paſſions, n'eſt pas toujours la plus marquée ſur le viſage ; cependant, auſſi-bien que l'amour qui luy eſt oppoſé, ſes regards & ſes mouvemens la trahiſſent quelquefois : ſemblable encore à l'amour, elle entre dans l'ame comme un ſubtil poiſon qui ronge le cœur peu à peu : les injures, les fureurs de la jalouſie cauſée par les mouvements inquiets de l'ambition, ou les funeſtes enchantemens de l'amour ; quelquefois même une ſorte d'antipathie dont on n'eſt pas le maître, luy donne naiſſance ; l'envie la nourrit : la malignité, l'impoſture, ſur tout la calomnie, ſous laquelle les plus ſages ont peine à ne point ſuccomber ; tout ce qui jette enfin l'ame dans la fureur & dans l'horreur des cruautez, l'accompagne ordinairement, & ne l'abandonne preſque jamais.

Les hommes d'un eſprit foible & borné, toujours timides, lâches & envieux, s'abandonnent plus aiſément à cette paſſion que les autres hommes, auſſi-bien que les vieillards & les mélancoliques : toujours défiants & craintifs, faux & diſſimulez, ils ſe ſervent ordinairement de ſoûterrains pour parvenir à des vengeances baſſes. Les hommes généreux, au contraire, mépriſent ſouvent leurs attaques ; & quand ces ames viles les forcent à les haïr, ils les combattent ouver-

tement ſans cacher leurs armes, animez & conduits par la confiance qu'ils ont en la verité. La lâcheté eſt contraire au courage, comme la peur & l'épouvante le ſont à la hardieſſe. Quand la haine ne fait que de naître, tout le viſage paroît morne & abattu, auſſi-bien que les yeux qui paroiſſent ternes & fixes contre terre, les ſourcils ſont abattus, la bouche paroît entr'ouverte & mépriſante, la lévre de deſſous s'avance, & les dents paroiſſent quelquefois ſerrées; mais après ce ſombre chagrin ſuivi des mouvements de dépit, de dédain & d'indignation par leſquels elle fait connoître ſes triſtes commencements, elle ſemble ſe réveiller tout-à-coup de cette eſpece d'aſſoupiſſement, & ſe déclare par les mouvements les plus impétueux; l'on frappe du pied, l'on menace, on ſe mord les lévres, les yeux ſont ouverts, hagards, les ſourcils s'élevent du côté des tempes. Si l'objet de la haine paroît, on pâlit, on tremble, on friſſonne, on tourne la teſte d'un autre côté en jettant des yeux de travers ſur luy: tantôt on ſe proméne à grands pas, tantôt on s'arrête tout court, & ces mouvements divers ſe ſuccédant les uns aux autres juſqu'à la colere, les yeux deviennent rouges & étincelants, le viſage eſt enflammé, les lévres ſont tremblantes; & l'air menaçant deſigne un deſir de vengeance ſouvent injuſte & preſque toujours funeſte.

Quoyque le Deſir ſoit une paſſion qui ſemble venir après l'amour, elle ne laiſſe pas de ſuivre la haine en voulant éviter ce mal par l'apparence même du bien. Quel plaiſir pour un vindicatif qui ſe croit outragé, de s'occuper & de s'enyvrer, pour ainſi dire, des de-

ſirs de la vengeance ! L'ame dans cette agitation n'enviſage pour l'avenir que les choſes qu'elle ſe preſente convenables à ſa ſituation, ſoit qu'elle aime, ou qu'elle haïſſe : la colere alors, fille de la haine, toujours impetueuſe & turbulente, agitée par les humeurs les plus malignes, luy fait regarder comme un bien la funeſte douceur de ſe venger ; mais laiſſons-là ces noires idées : la Peinture de la haine m'a inſenſiblement entraîné juſqu'à la paſſion du deſir.

Il y a pluſieurs ſortes de deſirs. Il y en a où l'ame ſemble ſe ſervir de ſes aîles pour s'élever à tout ce que la vertu a de plus éclatant, & même juſqu'au Ciel ; & d'autres où paroiſſant tout d'un coup abattuë, elle s'abaiſſe & ſe livre à tout ce qu'il y a de plus indigne & de plus vicieux. Il y a des deſirs que la pieté enflamme ; d'autres qui ſont excitez par la Gloire ; d'autres par l'ambition, l'avarice & la convoitiſe. Il eſt d'une néceſſité indiſpenſable aux Peintres d'obſerver tous ces caractéres. N'allez pas peindre les deſirs que l'amour de Dieu allume dans une ame, comme les deſirs de l'amour profane. L'expreſſion du caractére de Sainte Thereſe ſeroit mal renduë, ſi elle avoit quelque rapport à ce qu'on nous dit de l'expreſſion de la fameuſe Venus d'Apelles. Songez que le caractére & la phyſionomie y doivent toujours convenir, & que ſans cette juſte harmonie, vous ſerez toujours dans le faux. Les regards ſont les veritables images du deſir : quelquefois les yeux ſont fixes & attachez à leur objet : quelquefois par la meditation & la forte attention que l'on a à ſe repreſenter un bien dont on eſt privé, les yeux s'obſcurciſſent & s'enfoncent,

l'on tombe dans la langueur, on eſt abattu & preſque ſans mouvement : la douleur de la privation du bien deſiré fait répandre des larmes : quelquefois lorſqu'une idée flatteuſe & agréable nous en fait eſperer la poſſeſſion, le corps eſt tout en mouvement, le viſage s'enflamme, les yeux paroiſſent avides & devorants, ils font éclater une ardeur & une preſſante vivacité qui les avance au-dehors ; l'impatience s'y joint, auſſi-bien que l'inquietude & l'irreſolution, & quelquefois la hardieſſe, l'audace même & la temerité. Enfin les deſirs ſe mêlent avec toutes les autres paſſions, ils ne peuvent ſe borner, ils commencent & n'ont point de fin : l'on deſire la grandeur par ambition, les richeſſes par avarice : plus on eſt grand, plus on veut l'être : plus on poſſede de bien, plus on en deſire, ſans toutefois y toucher, & ordinairement dans l'âge où l'on doit bien-tôt les quitter : l'on deſire tout ce qu'on ne poſſede point, tandis que l'on eſt indifferent pour ce que l'on poſſede, qui eſt deſiré par d'autres. D'où vient, Mécénas, dit Horace, qu'il n'y a perſonne qui ſoit content de ſon ſort, & qui n'aimât mieux tout autre état de vie que l'état où il eſt, ſoit qu'il l'ait choiſi luy-même, ou que le hazard l'y ait engagé ? Marchands que vous êtes heureux, dit le ſoldat qui a vieilli dans les fatigues de la guerre ! Soldats que vous êtes heureux, dit le Marchand qui voit fondre l'orage ſur ſon vaiſſeau. Enfin le deſir eſt une paſſion ſi ſujette au changement, qu'elle me paroît également difficile à peindre & à décrire. Il faut cependant convenir que les deſirs qui nous portent à nous éloigner du mal, nous portent quelquefois à la colere, à la hai-

ne, & nous jettent ſouvent dans une triſteſſe accablante ; & que ceux qui nous portent à nous approcher du bien, ſont ordinairement accompagnez de l'amour, de l'eſperance & de la joye.

La joye naît de l'amour & de l'eſperance que l'on a de poſſeder un bien ardemment ſouhaité ; mais elle augmente & devient plus forte & plus vive dans la poſſeſſion & la joüiſſance de ce même bien : alors elle remplit l'ame d'émotions & de mouvements ſi agréables & ſi pleins de charmes, qu'elle ſemble ſe trouver en cet inſtant dans le ſeul état qui luy convient le mieux, & dans la ſituation la plus charmante. Il y a des joyes où le corps a très-peu de part, & où l'ame ſeule paroît occupée : ce ſont des joyes intérieures qui la rempliſſent d'une douce volupté, & qui par des charmes ſecrets l'entraînent dans une aimable rêverie qui amuſe, occupe, ravit & enchante. L'idée gracieuſe de ce que l'on deſire, jointe à l'eſpoir de le poſſeder, cauſe ſouvent cette joye que réveille quelquefois le ſeul ſouvenir du paſſé : il arrive auſſi que la joye occupe entiérement le cerveau ſans la participation de l'ame : un air temperé & ſerein, la ſituation d'un lieu agréable & tranquille ; que ſçais-je ? Des bois, des fleurs, des ruiſſeaux, des fontaines ; le chant des oiſeaux porte l'imagination à des idées douces & agréables qui font naître la joye & la gayeté, ſans que l'entendement y ait aucune part. Le grand Peintre doit varier & diſtinguer ces eſpeces de joye differentes dont je viens de parler : celles qui ſont vives & enjoüées & qui naiſſent du plaiſir, ſe forment tout à coup, & ſemblent prendre toutes leurs

forces dès le moment de leur naiſſance : telle eſt la joye d'un amant qui revoit ce qu'il aime dans le tems qu'il a perdu l'eſpoir de le revoir : dans ce changement ſubit, le plaiſir éclate & brille dans ſes yeux, ſon viſage paroît enflammé de l'ardeur qui regne dans ſon cœur, il devient vif & riant ; il ſe mêle ſouvent à cette gayeté une ſorte de douceur dans les yeux qui ſemble leur faire échaper des regards tendres & languiſſans, ſuivis quelquefois de larmes cauſées par la joye même, & qui ſemblent ſe mêler & ſe confondre avec le feu dont les yeux ſont enflammez, & les ris gracieux de la bouche, dont les lévres humides s'embéliſſent par un coloris plus rouge & plus éclatant.

Telle eſt encore la joye d'un ambitieux revêtu tout d'un coup d'honneurs, d'emplois, de charges ou de dignitez : tout plein dans ce moment des tranſports de joye qui l'occupent, il oublie tout juſqu'à luy-même, il n'eſt rempli que de ſa ſituation preſente ; & hors d'état de prévoir ny d'enviſager les inquietudes, les embarras & peut-être les chagrins dont il va être environné ; alors ſon viſage de pâle, de triſte & ſevere qu'il étoit, prend une couleur vive & paroît avec un nouvel embonpoint : s'il étoit malade, il ſort du lit ſubitement : s'il eſt boiteux, il jette ſes bequilles, & vôle au lieu de marcher : les rides qui formoient de triſtes nuages ſur ſon front ténébreux, s'écartent dans l'inſtant pour y laiſſer regner le calme & la ſérenité : ſes yeux animez & petillants deviennent tout-à-coup inquiets & agitez, de même que toutes les parties de ſon corps qui ne ceſſent d'être en mouvement.

Telle eſt encore la joye d'un avare à l'aſpect de ſes tréſors cachez, de l'amas monſtrueux des ſacs d'or & d'argent ſur leſquels il s'endort ; il les devore des yeux avec une joye inexprimable, & ſon viſage quoyque plus pâle, eſt à peu près dans les mêmes mouvemens que celuy d'un Amant paſſionné auprés d'une Maîtreſſe qu'il adore, & qu'il craint en même temps qu'on ne luy raviſſe.

L'on ne finiroit pas ſi l'on vouloit détailler toutes les joyes différentes, & les divers ſujets qui les font naître : on entreroit peut-être dans de trop petites circonſtances, ſi on vouloit décrire la joye d'un joüeur qu'un coup de dez enrichit tout-à-coup, tandis que ſon adverſaire plein de douleur & de rage, ſe trouve au même moment dans la miſere la plus cruelle & la plus triſte. Quelle joye pour un Poëte de trouver auprès d'un bois, un mot ou une rime qu'il avoit long-temps & vainement cherchez ! Quelle joye pour un Chaſſeur fatigué, lorſqu'il prend un Cerf, & luy fait couler des larmes aprés l'avoir long-tems pourſuivi ! Que ne pourroit-on pas dire de ces joyes bachiques où l'ame ſe livre toute entiére, & ſemble s'abîmer dans le plaiſir ? Alors cette joye pleine de tranſports & de mouvements impétueux devient quelquefois éloquente ou du moins babillarde ; on parle avec une voix éclatante, on diſpute ſans s'entendre, on ſe complimente, on s'aime, on s'embraſſe avec tendreſſe les larmes aux yeux, on s'applaudit, on s'encenſe, on s'admire, & cette joye jointe à l'admiration produit un ris qui ſemble décevoir l'ame en la ſurprenant agréablement. Les jeunes gens, en general, ſe laiſſent entraîner à la joye plus aiſément

que les vieillards ; ils ne ſont pas ſouvent fatiguez par d'importunes & triſtes reflexions ; leur imagination court & vôle ſans s'arrêter ; & cependant ce défaut leur donne une eſpece de merite qui les rend plus propres à l'agrément de la converſation, & au commerce ordinaire du monde. Je ne prétends point les blâmer : ce qui convient aux uns ne convient point toujours aux autres : le ſérieux affecté d'un jeune homme peut faire rire autant que les airs folâtres & badins d'un homme fort avancé dans l'âge.

De même qu'il arrive ſouvent que l'on paſſe de la triſteſſe à la joye, il arrive auſſi que de la joye on tombe dans la triſteſſe ; & ſi la joye vient de l'idée flateuſe de poſſeder quelque bien, la triſteſſe naît de l'opinion que l'on a d'avoir quelque mal : la triſteſſe naît de la douleur, la douleur de la triſteſſe : on eſt triſte par tempéramment ſans en pouvoir pénétrer diſtinctement la cauſe : il y a même des gens qui trouvent une eſpece de volupté dans leur melancolie ; tant il eſt vray que l'on prend naturellement plaiſir à ſe laiſſer émouvoir par toutes ſortes de paſſions : cependant la triſteſſe jette l'ame dans une langueur non-ſeulement affreuſe, mais quelquefois funeſte par les douleurs infinies qu'elle fait reſſentir au cœur, qui ſont comme des liens qui le ſerrent, & des glaçons qui le font friſſonner, auſſi-bien que le corps qui changeant tout-à-coup ſa conſtitution, ſe mine peu à peu, & ruine entierement ſa ſanté : il languit, il s'affoiblit, de même que l'eſprit qui ceſſe d'être en état de luy fournir aucun ſecours : ce qui fait plaiſir aux autres devient chagrinant & inſupportable ; on fuit les commerces

les

les plus enjoüez & tout ce qui reſſemble à la joye : on néglige ſes devoirs, ſes amis, ſes affaires : on devient bizarre, inſenſible & ſauvage : le ſouvenir du paſſé, le temps préſent & l'avenir, tout afflige également ; & de même que la joye ſemble rajeunir, la triſteſſe paroît vieillir : dans cette ſituation, où l'on traîne une vie malheureuſe, où l'on ſe prive ſoy-même de tout ce qui pourroit apporter quelque conſolation, on ne ſe plaît que dans la ſolitude, on aime les forêts, les montagnes, on voudroit errer toûjours dans les plus triſtes deſerts, l'on ſe plairoit dans les antres & les creux des rochers les plus profonds & les plus obſcurs ; car la profonde triſteſſe fuit tout ce qui eſt aimable, juſqu'à la lumiere même ; & quoy qu'il paroiſſe que l'ame a une naturelle horreur des tenebres, elle ſe plaît alors dans l'obſcurité de la nuit, dont le ſilence affreux la remplit des plus fâcheuſes penſées que la douleur du mal qui la tourmente, ou que les paſſions qui l'occupent luy inſpirent : alors, au lieu de diminuer ſa peine, elle fait ſes maux beaucoup plus grands qu'ils ne ſont en effet, & travaille fortement à les redoubler : ſes moindres infortunes luy paroiſſent un abîme de malheurs où elle croit s'aller précipiter par l'épouvante & la terreur qui s'y joignent : le viſage devient pâle & décharné, les joües abattuës, la tête panchée ſur les épaules, le front rude, auſtere & ridé, ſemble avec les ſourcils qui ſe reſſerrent, s'abattre & tomber ſur les yeux, qui paroiſſent ſouvent égarez : quelquefois ils s'élevent au Ciel, comme pour implorer ſon ſecours par l'inclination naturelle de l'homme à recourir aux choſes ſupérieures, quand il

ſe croit abſolument abandonné des autres ; les mêmes yeux ſont preſque toujours flétris, obſcurs, enfoncez, ternes & languiſſants ; les lévres ſe retirent & s'abaiſſent aux deux extrémitez, comme lorſque l'on eſt prêt à pleurer : en effet, les larmes coulent quelquefois, mais c'eſt ordinairement lorſque l'amour ſe joint à la triſteſſe, encore n'eſt-ce que par intervalle, & dans les inſtans douloureux où l'on fait des reflexions ſur les objets qui nous attendriſſent & nous affligent. Lorſque les deſirs & la jalouſie s'y joignent, au lieu de pâlir, le viſage rougit & s'enflâme fortement. Je crois, MESSIEURS, vous avoir aſſez entretenu de la triſteſſe & de ſes effets : l'ennuy qui la ſuit toujours pourroit peut-être paſſer dans mon diſcours, ſi j'en parlois davantage : je crois même qu'ayant parlé des paſſions principales qui ſont proprement l'origine des autres & qui ſe peuvent infiniment multiplier, il ne reſte plus qu'à exciter les jeunes Peintres qui veulent ſe diſtinguer par l'expreſſion des Paſſions, à ne s'en pas tenir ſeulement aux regles generales qui ne peuvent rien ſans le ſecours du génie qui doit toujours ſervir à les mettre en œuvre. Anaxagore diſoit que la Science nuiſoit autant à ceux qui ne ſçavoient pas s'en ſervir, qu'elle eſt utile à ceux qui en font bon uſage. Confirmez donc ces préceptes par les exemples de l'Antique & des grands Maîtres ; qu'il ne faut pas ſeulement ſe contenter de voir ſouvent, mais qu'il faut méditer & conſulter comme des guides qui doivent vous conduire dans la carriére de vos études. Parmy les Peintres qui ſe ſont le plus diſtinguez dans l'expreſſion des Paſſions, l'on peut compter Léonard de

Vinci, Raphaël, le Dominiquain, le Pouſſin, Rubens & le Brun. Etudiez toujours les effets de la Nature, faites-en ſans ceſſe des remarques vives & promtes, & n'en demeurez pas toujours à ce qu'elle préſente ordinairement, mais élevez votre idée juſqu'à ce qu'elle peut faire de plus parfait : ainſi réveillant les facultez de votre ame, vous vous échaufferez du même feu dont vous voulez animer les autres ; car il faut être le premier émû de la paſſion qu'on veut exciter, s'animer des mêmes mouvements, & ſe mettre à la place de ceux que l'on veut repreſenter. Que j'aime un excellent Acteur que je vois rentrer dans le chauffoir, les yeux encore baignez de larmes au ſortir d'une ſcéne pathétique. Evitez ſur-tout les affectations ſéches & arides, & les faux agrémens qui ſont contraires à la naïveté de la Nature, & qui en diminuent la force & la vivacité ; car l'on prend aiſément l'apparence pour la verité : les expreſſions les plus ſimples ſont les plus difficiles, & cependant les plus agréables : ce ſont des beautez naturelles qui ont leurs graces avec elles & qui n'ont pas beſoin d'être fardées : on craint quelquefois d'exprimer trop foiblement, & l'on s'emporte à l'exaggération, ſans penſer que le trop déplaît ordinairement plus que le trop peu : il eſt un point de préciſion preſqu'imperceptible dont il eſt bien difficile de donner des regles, qui dépend de la ſupériorité du goût & du génie, & qui ſemble n'être reſervé qu'aux grands Maîtres de l'Art, qui n'abandonnant jamais la Nature, ne font jamais, ſelon le principe d'Horace, de Peintures qui ne luy reſſemblent. Songez enfin que la Peinture parfaite doit aller à l'eſ-

prit & toucher le cœur, & qu'elle ne doit pas ſe borner ſeulement à un aſſemblage de couleurs qui ne peut tout au plus qu'amuſer ſuperficiellement les yeux. Il arrive ſouvent, dit Horace, qu'une Piéce où les ſentimens & les mœurs ſont naïvement exprimez, quoique d'ailleurs elle ſoit ſans force, ſans grace & ſans art, divertit & attache tout autrement le Spectateur, que ces faux brillants & ces vers harmonieux qui ne ſignifient rien. Le grand Peintre ne doit pas ſeulement plaire, mais il doit émouvoir & ravir, comme les grands Poëtes & les grands Orateurs : il doit, ſemblable à ces Muſiciens ſi vantez par l'Antiquité, tantôt inſpirer la triſteſſe juſqu'à tirer des larmes, tantôt exciter les ris, enflâmer de colere, & forcer les Spectateurs de témoigner leur admiration & leur étonnement, en exprimant non-ſeulement les paſſions, mais encore en les excitant.

En effet, c'eſt-là le ſublime de la Peinture & le plus grand mérite du Peintre ; & ſi dans ce véhément enthouſiaſme il néglige quelquefois des choſes moins difficiles & moins conſidérables, il faut le luy pardonner, & ne pas ſe perſuader toujours qu'il ſoit incapable de le faire. Penſez-vous, dit Ciceron, que Polyctete lorſqu'il faiſoit la figure d'Hercule, fut embarraſſé à exprimer la peau du Lion & de l'Hydre ? Quiconque, dit-il encore, aura achevé l'image de Minerve, ne ſe mettra point en peine, non plus que ce fameux Sculpteur, des moindres figures qu'on repreſente dans le bouclier de la Déeſſe. Je croy, MESSIEURS, devoir ajoûter à ce que j'ay eu l'honneur de vous dire, que plus l'art de mouvoir les paſſions & de les exciter eſt

grand & ſublime dans la Peinture, plus il deviendroit dangereux, s'il n'étoit accompagné de la prudence & de la probité ; d'autant plus que les objets préſens touchent plus que les recits & les paroles. Les yeux ſont plus fidéles que les oreilles, dit Horace, parce qu'on croit plutôt ce qu'on voit que ce qu'on entend. En effet, les Romains pour toucher leurs Juges, faiſoient faire des Tableaux qui repréſentoient les peines qu'ils avoient ſouffertes, afin qu'elles fuſſent comme préſentes. Ainſi la Peinture imitant les actions des hommes qui ſont bonnes ou mauvaiſes, il eſt de la ſageſſe du Peintre de préferer les bonnes aux mauvaiſes ; car l'imitation des belles actions ſoit par la Peinture, ſoit par la Poëſie, excite noblement l'ame aux grandes choſes, & la porte à la vertu par l'exemple & par l'émulation qu'elle inſpire. Polignotus, dit Elien, peignoit toujours de grands ſujets & viſoit à la perfection : mais les Peintres comme les Poëtes, ſuivent ordinairement en cela leurs mœurs & leur temperament. C'eſt pourquoy les Thébains avoient fait une Loy qui ordonnoit aux Peintres & aux Poëtes de faire toujours les hommes meilleurs, & qui condamnoit à une groſſe amende ceux qui les feroient plus méchans.

FIN.

TABLE
DES PRINCIPALES MATIERES
CONTENUES EN CE LIVRE.

A

ABERT Peintre Allemand ; ce qu'on remarque dans ſes Ouvrages, *Page* 130

Abus ſur le nom de Peintre & de Poëte donné mal à propos, 3

Académie de Peinture & de Sculpture ; ſa gloire & ſon utilité, 49

Achevement parfait ; en quoy conſiſte, 43

Accords de la Muſique ſe découvre dans la Peinture, 10

Actions : l'action doit entrer dans la compoſition d'un Tableau, 9
Comment les actions doivent être traitées, 73, 152 *& ſuivantes.*
L'action convient également à la Poëſie & à l'Eloquence, 168

Admiration ; en quoy les anciens Peintres ſont admirables, 28
Ridicule de ceux qui refuſent leur admiration aux Ouvrages parfaits des Modernes, 104 *& ſuiv.*
Définition de l'admiration, 171 *& ſuivantes.*
Le but du grand Peintre eſt d'attirer l'admiration, 188

Affliction, ſon caractére, & comment doit être exprimée, 158

Albane Peintre gracieux ; ſon caractére, & en quoy ſa maniere différe à celle du Corrége, 77

Alcaménes : Remarques ſur la Statuë qu'il fit de Vulcain, 118

Alexandre. Avanture d'Alexandre avec Megabiſe chez Apelles, 30
Les honneurs qu'Alexandre a fait à Apelles ont contribué à le perfectionner dans ſon Art, 34

Ami ; quelle eſt la maniere de loüer & de critiquer un veritable ami, 5

Amours, de combien de ſorte, & leur définition, 172 *& ſuiv.*

Amour propre entre ſouvent dans les conſeils qu'on donne, 5
Combien l'amour propre eſt pernicieux dans les études, 57 *& ſuiv.*

Amphion ſurpaſſoit Apelles par la belle diſpoſition de ſes Ouvrages, 75

Anatomie, combien cette ſcience eſt utile aux Peintres, 63
Michel-Ange en avoit une parfaite connoiſſance de l'Anatomie, 95

Anciens Peintres, leur chefs-d'œuvres ſont des modéles dont on doit ſe ſervir, 14, 28, 99
Les anciens Peintres n'ont pas été exempt du caprice & de l'entêtement des eſprits de parti & du changement des temps, 20
Remarque ſur les differens goûts des anciens Peintres, 27 *& ſuiv.*
Les honneurs que les anciens Peintres recevoient des Souverains, les ont animé à la perfection, 34
Quelle étoit la modeſtie des anciens Peintres, 65
Maniere gracieuſe de peindre des anciens Peintres, 77 *& ſuiv.*
Les Ouvrages des anciens Peintres doivent être reſpectez, 98 *& ſuiv.*
Remarque ſur la maniere de draper des anciens Peintres, 116 *& ſuiv.*
Anciens Peintres qui ſe ſont le plus diſtinguez dans l'expreſſion des paſſions, 186 *&* 187

Annibal Carrache, Voyez *Carrache.*

Antique : comment le Peintre doit ſe ſervir de l'antique, 111 *& ſuiv.*

Ce

Ce qu'on peut joindre aux beautez de l'antique, 114
Apelles, on ne peut trop imiter ſon exemple, 20
Son avanture avec Alexandre & Megabiſe, 30
Ce qu'il diſoit de la plûpart des Peintres, 40
Combien répandoit de graces dans ſes Ouvrages, 75 & 76
Belle réponſe d'Apelles aux Peintres Grecs, 79
Applaudiſſement, ſes mauvais effets, & combien ſont dangereux, 66
Architecture, elle puiſe dans la Peinture la richeſſe de ſes idées, 3
Singuliere définition des cinq Ordres d'Architecture, & leur convenance appliquée au corps humain, 49 & 50
L'Architecture eſt abſolument neceſſaire aux grands Peintres, 63
Combien le Cavalier Bernin la poſſedoit, 113
Remarque ſur des Ouvrages d'Architecture du Cav. Bernin, *la même.*
Ariſtide Sculpteur; combien fut venduë une de ſes Statuës, 109
Ariſtophane, défaut que Plutarque luy reproche, & que les Peintres doivent éviter, 161
Ariſtote, ce qu'il dit des Peintres & des Poëtes, à l'égard de l'imitation de la Peinture des hommes, 22
Art. Tous les Arts ont les mêmes principes, 8
On ne peut ſe diſtinguer dans les beaux Arts, qu'en recherchant la veritable gloire, 36 & 37
Les eſprits mediocres & bornez ne connoiſſent point l'étenduë de leur Art, 65
La varieté eſt neceſſaire dans tous les Arts, 112 *& ſuiv.*
Art de Peinture. Remarque ſur les differentes manieres des perſonnes qui en jugent, 2, 6 *& ſuiv.*
Quel eſt le ſûr moyen de parvenir à la perfection de l'Art de Peinture, 29
Quel eſt l'effet du grand Art de Peinture, 89
Combien l'Art de Peinture eſt infini, 131
Aſclepiodore l'emportoit ſur Apelles pour la regularité du deſſein, 75
Aſtres, leurs influences, 149
Attitudes, ce que les Peintres doivent connoître pour faire le choix des attitudes, 64
Difference des attitudes par rapport aux differens âges, 739
La grace du deſſein dépend du choix des attitudes, 83
Quels ſont les parfaits modéles qu'on doit ſuivre pour choiſir des attitudes, 109 *& ſuiv.*
Les attitudes équivoques ſont à rejetter, 154
Les attitudes doivent être convenables au ſujet, 155 & 156
Avarice contribuë toujours à la deſtruction des beaux Arts, 36
Celle de certains Peintres, 36 & 76.

B

BADALOCHI (*Sixto*) concurrent du Dominiquain. Réponſe que luy fit Annibal Carrache ſur ſa prétenduë gloire, 39
Balets, pourquoy les Peintres en doivent avoir connoiſſance, 64
Bataille, comment doivent être traitées dans la Peinture, 72
Beau ſexe, décide ſouvent ſur la foy des jeunes gens, 30 & 31
Beautez. Celles d'un Ouvrage ne ſont ordinairement connuës que des Sçavans & des veritables connoiſſeurs, 31 & 32
Bernin (*Cavalier*) ce qu'il dit l'Auteur étant à Rome, au ſujet d'un Tableau du Dominiquain, 18
Ses compoſitions brillent par tout d'un feu plein de grace, 81
Remarque ſur des Ouvrages de Sculpture & d'Architecture du Cavalier Bernin, 113
Etoit épris de la maniere de draper du Corrége & du Guide, 120
Quel étoit ſon vaſte génie, 121
Boileau; ſon ſentiment ſur l'aſſemblage d'un beau tout, 52
Ce qu'il dit à l'égard des Anciens, 102 & 103.
Le Brun, combien poſſedoit la compoſition & ſes parties, 82

Sa maniere de traiter les passions & les graces, 83
Sa sagesse dans l'histoire d'Alexandre, 129
Possedoit parfaitement le caractere des Nations, 148 & 149
Le Brun est un de ceux qui s'est le plus distingué dans l'expression des passions, 186 & 187

C

CABALE, comment se forme à l'égard de la Peinture, 16
Celle des Anciens touchant Michel-Ange, le Corrége, le Titien, Raphaël & le Dominiquain, 16 & 17.
Combien la cabale a persecuté le Dominiquain, 24 & 25
Disputes qu'a produit la cabale, 87 & *suiv.*
Le Calfe, en quoy peut être comparé au Georgion & au Titien, 22
Carrache (*Annibal*) ce qu'il dit à ses Disciples au sujet du goût du Caravage, 18
Admirable conseil qu'il donna à un jeune homme qui dessinoit à Rome des Peintures mediocres, 25 & 26.
Réponse du Carrache à Badalochi, 39
Belles paroles du Carrache à la loüange de Raphaël & du Titien, 42
Son goût pour les contours doit être imité, 74
Son grand goût du dessein, 99
Avanture concertée du Carrache avec le Cardinal Farnese, pour détruire la prévention qu'on avoit contre luy, 105 & 106
Caracteres : Le Peintre doit se transformer dans ceux qu'il veut représenter, 3
Combien le Peintre doit être attentif à bien exprimer les caracteres, 9
Les caracteres des anciens Peintres doivent être imitez, 99
Tous les caracteres se trouvent répandus dans le monde, 140 & *suiv.*
Maniere dont tous les caracteres doivent être exprimez, 143 & *suiv.*
Il faut varier les caracteres, 146 & 147.
Remarque sur la maniere de traiter tous les differens caracteres, 158 & *suiv.* 161 & *suiv.*
Caravage, quel étoit son goût de Peinture, 18 & 19.
Cassiodore, ce qu'il dit touchant le nombre des Statuës qui étoient dans Rome, 111
Chefs-d'œuvre des grands Maîtres devroient être les modéles pour former les Disciples, 13 & 14
Ciceron, ce qu'il dit de Polyctete qui faisoit la figure d'Hercule, 188
Circonstances qu'on doit éviter en Peinture, 69
Comment les circonstances basses doivent être traitées, *la même.*
Clair-obscur. Remarque sur celuy de Rubens, 28, 100
Le Clair-obscur est une partie du Dessein, 89
Anciens Peintres qui ont excellé dans le Clair-obscur des draperies, 126 & 127
Coloris : consideration sur celuy de Rubens, 28
Quels étoient les Coloris du Giorgion, du Titien & du Corrége, 84, 99
Disputes entre les Partisans du Coloris & du Dessein, de Rubens & du Poussin, 87 & *suiv.*
La Peinture doit sa perfection au Coloris, 96
Comparaison de l'Art de la Peinture à la Poësie, 2 & *suiv.*
Comparaison sur le nom mal donné de Peintre & de Poëte, 3
En quoy la Peinture peut être comparée à un Cône, 7
Comparaison des six parties de la Tragédie à la Peinture, 9
Accords de la Musique ; comment comparez à la Peinture, 10
Comparaison des Peintres & des Poëtes sur la maniere de peindre les hommes, 22 & *suiv.*
Composition, ce qu'il faut suivre & éviter dans la composition d'un Tableau, 52 & 53. 70 & *suiv.*
Ce que le Peintre doit avoir dans l'esprit en composant son Tableau, 60 & 61

Ce qui peut contribuer à l'excellence de la compoſition, 81
Conferences de l'Academie, quelle eſt leur utilité, 45
Connoiſſeurs, le nombre des mauvais eſt plus grand que celui des bons, 66
Comment les veritables connoiſſeurs eſtiment les Anciens & les Modernes, 101
Conſeils donnez par des perſonnes qui nous aiment, doivent plus faire d'impreſſion que les autres, 5
Quel profit on peut faire des Conſeils donnez par ceux qui nous haiſſent, *la même.*
Contours, comment ſe forment, 46 *& ſuiv.*
Leur étenduë & en quoy conſiſtent, 47
Exemples à ſuivre des Anciens pour les contours, 74
Remarques ſur les contours des Draperies, 120
Contraſte, ce qu'il produit, comment on en doit uſer, & quel des anciens Peintres qui s'en eſt ſervi heureuſement, 120 *& ſuiv.*
Corrége, ſon goût charmant de peindre les paſſions douces & les objets gracieux, 40
En quoy le Rimbrant & le Giorgion peuvent luy être égaux, 42
Son goût pour les contours & pour les draperies, ne ſçauroit trop être imité, 74
Le Corrége étoit merveilleux pour les graces de la Peinture, 77
Remarque ſur ſon Coloris, 84, 99
Et ſur les beautez & ſur les défauts qu'on peut remarquer dans ſes Ouvrages, 85
Corps humain, combien la connoiſſance de ſes proportions eſt utile aux Peintres, 63
Couleurs en Peinture, ont leurs tons comme la muſique, 10, 92
Couleur locale, ce que c'eſt, 89
Il faut que le mélange des couleurs ſoit ſemblable à celuy de l'Arc-en-ciel, 92
Comment les couleurs ſe changent par différentes lumieres, 93
Les Draperies ont leur couleur locale, 124
Coup-d'œil d'un Tableau, ce qu'il doit produire, 10, 73, 94, 96
La Cour, on peut y étudier toute ſorte de caractere, 140 *& ſuiv.*
Coutume, le Peintre doit les repreſenter, 9
De quelle maniere les Coutumes doivent être repreſentées, 64, 127, 131.
Critique, ridicule & different caractere de ceux qui critiquent, 5 *& 6*
Curieux, remarque ſur la maniere dont ils jugent des Tableaux, 11, 85

D

DECISION des jeunes gens, combien peuvent être ridicules, 30 *& 31.*
Declamation, en quoy ſes regles peuvent être néceſſaires à la Peinture, 63
Decoration de la ſcene, convient à la Peinture, & pourquoi, 9
Défauts, on ne doit pas imiter les Anciens juſques dans leurs défauts, 27
Ridicule de ceux qui cherchent & publient les défauts d'un Ouvrage, & qui ſe taiſent ſur les beautez, 31
Déſir, définition de cette paſſion, de combien de ſortes, & comment doivent être traitées, 179 *& ſuiv.*
Le déſir ſe mêle avec les autres paſſions, 180
Deſſiner, ſçavoir deſſiner ne ſuffit pas pour être Peintre, 2 *& ſuiv.* 131
Erreur de ceux qui croient que la ſeverité du deſſein conſiſte dans la dureté des traits, 40
Remarque ſur la maniere de deſſiner de certains Peintres, 54
Comment ſe trouve le grand dans le goût du deſſein, 68
Remarque ſur le goût du deſſein de quelques anciens Peintres, 74, 99
La grace du deſſein dépend du choix des attitudes, 83
Fameuſe diſpute touchant le deſſein & le coloris, 87 *& ſuiv.*
Ce qui fait ou peut faire un grand deſſinateur, 95 *& 96*
Diſpoſition d'un Tableau, ce que c'eſt, 70
Diſputes, en quoy conſiſtoient certaines fameuſes diſputes des Ecoles, 87 *& ſuiv.*

Dominicain, eſt obligé de quitter Rome & Naples, pour avoir fait des Ouvrages trop éclatans, 17
Le Dominicain a toûjours été perſecuté par la cabale pendant ſa vie, 24
Remarque ſur ſon Tableau de ſaint André, 24, 69
Le Dominicain eſt un des anciens Peintres qui s'eſt le plus diſtingué dans l'expreſſion des Paſſions, 24, 186 & 187
Obſervation ſur ſa maniere de peindre, 27, 99
Sa concurrence avec Sixto Badalochi, 39
Douleur, comment doit être traitée, 158 & 159
Draperies, éloge de celles du Guide, 19, 28
De celles de Raphaël & du Corrège, 74, 99
L'art de draper étant une partie eſſentielle de la Peinture, en quoy conſiſte, 115 *& ſuiv.*
Remarque ſur quelques deffauts des anciens Peintres au ſujet des draperies, 117, 121
Quels ſont les anciens Peintres dont on doit ſuivre le goût en matiere de draperie, 123

E

ECOLE, *pernicieuſe* routine qui regne parmy les Etudians dans les écoles, 15
Dans quels défauts l'Ecole Florentine eſt quelques fois tombée, 127
Egyptiens, c'eſt chez eux que la Peinture & la Sculpture parurent d'abord, 97
Ont été Superieurs aux Grecs en capacité, 98
Eleves, ſages exhortations de l'Auteur aux jeunes éleves, 56 *& ſuiv.* 66 *& 67.*
Emulation, doit porter à ſe diſtinguer & à s'élever au deſſus des autres, 34
Envie, ſes fureurs contre le vrai mérite, 17
L'envie ſuccombe à la fin ſous le poid du mérite, 59
Enthouſiaſme, ce que c'eſt en matiere de Peinture, 71, 132 *& ſuiv.*
Mépriſe qu'on fait ſouvent à cet égard, 87
Comment peut être produit le vehément Enthouſiaſme, 188
Eſprit, c'eſt toûjours l'eſprit en matiere de Peinture, qui doit faire agir la main, 42
Quelle eſt la conduite des eſprits médiocres & bornés, 65
Etude, c'eſt par l'étude des chefs-d'œuvres de l'Antiquité, qu'on peut apprendre à connoître ce qu'il y a de plus parfait dans la nature, 110
Etudians, doivent ſçavoir qu'il y a des choſes qu'on apprend en voyant faire, & d'autres à force d'en entendre parler, 45
Avis ſages & utiles aux jeunes Etudians, 56 *& ſuiv.* 66 & 67, 91, 97, 130, 131, 186, 187 *& ſuiv.*
Etoffes doivent être variées ſuivant les differents caracteres des perſonnes, 128 *& ſuiv.*
Execution, qualité qu'elle doit avoir dans la Peinture, 64
Expreſſions naïves des petits Tableaux des Flamands & des Hollandois, peuvent les rendre parfaits, 22
De la vivacité des expreſſions des anciens Peintres, 28
Expreſſions en Peinture, quelle qualité doivent avoir, 64, 93, 133 *& ſuiv.*

F

FABLE, quel rapport peut avoir avec la Peinture, 9
L'Hiſtoire de la Fable trés utile aux Peintres, 127
Farneſe (*Cardinal*) ſon avanture concertée pour détruire la prévention qu'on avoit contre le Carache, 105 & 106.
Florentin, leurs cabales à l'égard de Michel-Ange, du Corrége, du Titien & de Raphaël, 16 & 17
Folie, opinion ridicule de ceux qui la croyent néceſſaire à la Peinture & à la Poëſie, & ce qu'Horace dit à ce ſujet. 87
Fortune, Des Peintres qui la préférent à la verité, 76

G

GENIE, c'eſt le génie qui doit diſtinguer dans la Peinture, de même que dans la Poëſie, 1 & 2
On pourroit dire que le Génie de la Peinture eſt l'ame de tous les beaux Arts, 3
Quelle doit être l'émulation d'un Genie élevé, 26
Il faut conſulter ſon Génie, & choiſir ce qui lui eſt convenable, 27
Gens du monde, comment jugent des Ouvrages de Peinture, 7
Gens de lettre, voyez, *Sçavant.*
Geographie, ſcience néceſſaire aux grands Peintres, 63
En quoy la Géographie peut être néceſſaire aux Peintres, 142 *& ſuiv.*
Geometrie eſt néceſſaire aux Peintres, 63
Geſtes, leur définition, & comment doivent être traitez en Peinture, 152 *& ſuiv.*
Le geſte eſt un langage commun à tous les hommes, 157
Les geſtes doivent être variez ſuivant les differens caracteres des perſonnes, 158 *& ſuiv.* 167 *& ſuiv.*
Giorgion eſt admirable par le relief que produit ſon pinceau, 42
En quoy peut être ſemblable au Corrége, *la même.*
Caractere de ſon coloris, 84, 99
Sa belle maniere d'unir les couleurs, 125
Gloire, ſon amour a produit les grands hommes de l'Antiquité, 34
L'interêt eſt ſouvent plus recherché que la gloire, 36
Goût moëleux, ce que c'eſt, 13
Quels ſont les differens goûts, 14
Comment on peut donner une véritable idée de ſon bon goût, 33
Conſidération ſur le goût exquis, 64
Ce qui produit le grand goût dans les Draperies, 118 *& ſuiv.*
Graces, définition des graces qui doivent ſe trouver dans la Peinture, 75 *& ſuiv.*
Combien Apelles y excelloit au deſſus des autres Peintres, 76
Effets de l'erreur des Peintres ſur les graces de la Peinture, *la même.*
Remarques ſur les manieres gracieuſes de peindre des anciens Peintres, 77 *& ſuiv.* 100 *& ſuiv.*
Les graces doivent être répanduës dans toutes les parties de la Peinture, 80 *& ſuiv.*
Grand, terme de Peinture, ce que c'eſt, où ſe trouve, & comment peut s'acquerir, 67 *& ſuiv.* 72
Grecs, il n'étoit permis qu'aux Nobles de la Grece d'exercer l'Art de Peinture, 4
Les Grecs ſont redevables aux Egyptiens des Arts de Peinture & de Sculpture, 97
Comment les Sculpteurs Grecs ſe ſont étudiez à vouloir rendre l'Art plus parfait que la nature, 109 *& ſuiv.*
Le Guide, comment profite du diſcour que le Carache fit à ſes Diſciples, 18
Sa maniere de peindre oppoſée à celle du Caravage, 19
Son grand goût de draper, *la même.* 28
Remarque hiſtorique ſur ſon Tableau en concurrence du Dominicain, 23 *& ſuiv.*
Le Guide a été mis par la Cabale au deſſus du Dominicain, 24 *&* 25
Remarque ſur ſa derniere maniere de peindre, 27
Le pinceau du Guide eſt d'une touche agréable qui caracteriſe par tout ſon deſſein, 42
Sa maniere gracieuſe de peindre, 77 *& ſuiv.*

H

HABITUDE, difficultez de ſe dépoüiller des mauvaiſes, 25
Haine, définition de cette paſſion, & comment doit être traitée, 176 *& ſuiv.*
Harmonie, terme de Muſique, ſa convenance à la Peinture, 10, 91, 92, 125, 127.
Hazard, il y a dans la Peinture quelques fois des choſes qui doivent paroître faites au hazard, hiſtoire à ce ſujet, 41

Les idées viennent souvent aux Peintres par hazard, 62
Hypocrate, son sentiment appliqué à l'art de Peinture, 67
Histoire sacrée, profane & fabuleuse, ne doit point être ignorée du grand Peintre, 63
Combien la science de l'histoire est utile dans la Peinture, 127
Ce que le Peintre doit apprendre dans l'histoire, 142 *& suiv.*
Histoire de deux Tableaux, un du Guide & l'autre du Dominicain, fait en concurrence, 23 *& suiv.*
Homere, a été un grand Peintre dans son genre, 35
Beau passage d'Homere, 144 *& suiv.*
Hommes, différentes manieres dont les anciens Poëtes les ont peints, suivant Aristote & de nos modernes, 22 & 23
Ressemblance des hommes à différens animaux, 150
Définition de trois parties qui sont dans l'homme, 157 *& suiv.*
Des différens gestes & caracteres des hommes, 152 *& suiv.*
Horace, beaux passages d'Horace appliquez aux regles de l'art de Peinture, 25, 27, 29, 32, 39, 59, 66, 87, 94, 96, 107, 111, 132, 187 & 188.
Quel est son sentiment à l'égard des Anciens, 103 & 104
Humilité, comment doit être traitée, 159

I

IDÉE, quand l'idée est remplie de son sujet, la main doit executer avec rapidité, 41
Pourquoy l'idée d'un Auteur doit aller plus loin que ses productions, 60
En quel tems l'esprit doit être rempli des plus belles idées, 61 & 62
Ce que les idées produisent en nous, 79
Jeunes gens, leur ridicule décision, 30
Remarque sur des jeunes gens qui ont abandonné l'étude, 56
Jeune homme qui cherche à être Peintre, comparaison à ce sujet, 11 & 12
Ignorans, admirent ordinairement ce qu'ils ne comprennent pas, 14, 101
Comparaison sur la ridicule conduite des ignorans, 31
Les ignorans sont souvent aplaudis, & par qui, 66
La sotte prévention des ignorans, 101
Imagination, ce qu'elle produit dans les Draperies, 115
Imitation, sentiment d'Aristote sur tout ce qui est imagination, 22
Définition de l'imitation dans la Peinture, 35 96
Les anciens Poëtes & les Peintres se sont imitez les uns les autres, 146
L'imitation de la nature est l'étude principale des Peintres, 161 *& suiv.*
Josepin Peintre, préférence qu'on luy donnoit à Rome sur Annibal-Carrache, 17
Joye, définition de cette passion, de combien de sortes, & comment doit être traitée, 181 *& suiv.*
Jugement, qui sont ceux qui jugent ordinairement de la Peinture, 6 *& suiv.*
Ce qu'on trouveroit, si l'on jugeoit toûjours par principe & par goût, 101
Jule Romain, considération sur sa maniere & son goût, 27, 28
Remarques sur ses Draperies, 117

L

LANFRAN, qu'elle étoit sa composition, 81 *& suiv.*
Langage de la Peinture doit être entendu de tout le monde, 14
Loüanges, différence de celle d'un amy à celle d'un homme vain & fastueux, 5
Loüanges inconsiderées, données aux Anciens successivement, 17 *& suiv.*
Louis le Grand a formé les grands hommes qui ont fait l'ornement de son Regne, 34
Lucien, ce qu'il dit du Pantomime, 167 & 168

M

MAINS, définition des gestes, caracteres & usage des mains, 152 *& suiv.*

Maître qui fait des Disciples, quelle qualité doit avoir, 13
Ridicule de certains maîtres, *la même*
Maréchal d'Anvers, trait de son histoire, 174
Megabise Prêtre de Diane, sa conversation avec Alexandre chez Apelles, 30
Mélancolie, comment doit être traitée, 156
Mérite, triomphe à la fin de l'envie, 59
Michel-Ange, son goût pour les attitudes 14, Son proverbe, 15
Remarque sur sa maniere de traiter les muscles, 55
Pourquoi ses ouvrages de Sculpture sont les monumens les plus solides de sa gloire, *la même.*
Son grand goût pour le dessein & pour les contours, 74
Quelle étoit sa maniere, 78, 99
Son avanture pour ttomper la prévention qu'on avoit contre lui, 106 & 107.
Ce qu'on trouve de défectueux dans ses Draperies, 117
Modeles, on ne sçauroit trop tôt se former sur les meilleurs modeles, 26, 109 *& suiv.* 161 *& suiv.*
Modernes, selon Pline le jeune, ne doivent pas être mépriſés, 98
Les modernes ne peuvent atteindre à la perfection que par l'imitation des Anciens, 98 *& suiv.*
Prévention mal-fondée de ceux qui sont pour les Anciens, & de ceux qui sont pour les Modernes, 101 *& suiv.*
Moëleux, terme & goût de Peinture, ce que c'est, 13
On ne sçauroit peindre trop moëleusement, 42
Mœurs, le Peintre est obligé de les representer, 9
De quelle maniere doivent être representez, 64, 127 *& suiv.*
Les mœurs doivent être étudiez, 138 *& suiv.*
Moliere, habile Peintre du caractere des hommes, 35
Morale, pourquoy le grand Peintre en doit avoir quelque teinture, 63
Muscles du corps humain, comment doivent être traitez, 55
Musique, son rapport avec la Peinture, 9 & 10, 92, 96, 116
La connoissance des régles de la composition de Musique, doivent être connuës aux Peintres, 63
Rapport de la Musique à la Peinture, en ce qui regarde l'expression & l'harmonie, 135

N

NATURE, elle entraîne & force à prendre un party, 1
Tout ce qui s'éloigne de la nature, ne peut abuser long-tems les hommes, 21
La Peinture est & doit être une imitation de la nature, 35, 90, 112
C'est sur la connoissance des effets variez de la nature que le Peintre doit fonder le bon goût, 54
Par quelle science on peut connoître la nature, 63
Ce que produit de ne pas sentir les beautez de la nature, 79
Pourquoy on ne doit point ajoûter des graces à la nature, 80
Ce que la nature a de plus parfait, ne peut s'apprendre que par l'étude, 110 *& suiv.*
La nature ne paroît belle que dans la varieté, 122 *& suiv.*
Le Peintre doit toujours suivre la nature pas à pas, 161 *& suiv.*
Il faut éviter tout ce qui est contraire à la nature, 187

O

OBJETS, leurs varietez, & comment doivent être peints & traitez, 41
La confusion des objets doit être évitée, 71
Ce que produit la trop grande abondance d'objets, 119
Oppositions, en quoy sont utiles dans un Tableau, & comment doivent être ménagées, 124 *& suiv.*
Orateur, comparaison de son ouvrage à un Tableau, 61
Ornement, la trop grande abondance est nuisible à la Peinture, 80

Osteologie, science nécessaire aux Peintres, & pourquoy, 54
Ouvrage, les mauvais sont souvent préférez aux bons, & par qui, 30
Les beautez d'un ouvrage ne sont pas à la portée du peuple grossier, 32
Comment on doit considérer un ouvrage, 33
On ne doit commencer son ouvrage qu'aprés y avoir pensé avec justesse, 38
Comment se forme le tout ensemble d'un ouvrage, 57, 61 & 62

P

PANTOMINE, par quelle connoissance les Peintres peuvent les imiter, 64
Un Ancien disoit que les Pantomines avoient les mains parlantes, trait d'histoire à ce sujet, 157
Remarque historique de deux Pantomines, 164 & *suiv.*
Sentiment de Lucien sur le Pantomine, 167 & 168
Parmesan, caractere de sa maniere gracieuse de peindre, 78
Parrhasius, *Peintre*, quelle grace il crut faire à ses Citoyens, 110
Passions, le Correge excelloit dans les passions douces & les objets gracieux, 40
Par quelle science le grand Peintre doit connoître les passions, 63
Des gestes & attitudes des Passions, 159
Ce qui donne le plus de vivacité à l'expression des passions, 169 & *suiv.*
D'où naissent toutes les Passions, & leur nombre, 170 & *suiv.*
Quels sont les anciens Peintres qui se sont le plus distinguez dans l'expression des Passions, 186 & 187
Paul Veronese, sa maniere de peindre les étoffes, doit être suivie, 123
Deffauts où il est tombé, 127
Peindre, considération sur ceux qui peignent promtement ou lentement, 39
Quelques regles qu'on doit suivre pour caracteriser le dessein & le Coloris, 42
Différence des manieres de peindre des Anciens, 78 & *suiv.*
Peintre, nom difficile à mériter, 2
Il faut que le grand Peintre se transforme dans les caracteres qu'il veut representer, 3
Qualitez requises à un habile Peintre, 4
On doit consulter les grands Peintres pour juger des ouvrages, 7
Ridicule de certains Peintres, 12 & 13, 37.
Comment le Peintre doit considérer & se conformer aux chefs-d'œuvres des Anciens, 14, 98 & *suiv.*
Pourquoy les plus fameux Peintres se trouvent quelques fois confondus avec les plus vils artisans, 34
Sur quoy le Peintre doit fonder le bon goût qui le doit distinguer dans ses ouvrages, 54
Caractere d'un mauvais Peintre, 60
Pourquoy les plus habiles Peintres sont ordinairement timides, *la meme.*
En quoy le grand Peintre doit être Orateur, 62
Quelles sciences le grand Peintre ne doit pas ignorer, 63
Du choix que le Peintre doit faire de son sujet, 68
Ce que le Peintre doit faire quand il a des Divinitez ou des Heros à representer, 73
Effets de l'erreur de certains Peintres au sujet de la grace en Peinture, 76
Admirables conseils aux Peintres, 112 & *suiv.* 161 & *suiv.* 165 & *suiv.*
Remarque sur ce que les anciens Peintres ont toûjours conservé dans leurs ouvrages les mœurs & coutumes de leurs Pays, 130 & *suiv.*
Quel peut être le Peintre le plus parfait, 132 & 133
Ce que le Peintre doit observer touchant les attitudes & le geste, 157
Les Peintres peuvent beaucoup apprendre aux spectacles, 163 & *suiv.* 167 & *suiv.*
Ce que le Peintre doit observer pour traiter des passions, 169 & *suiv.*
Quels sont les anciens Peintres qui ont le mieux caractérisé les Passions, 186 & 187

Ce que le grand Peintre doit produire, 188 & 189.
Peintre parfait, ce qu'il doit être, & ce qu'il doit ſçavoir, 62 & *ſuiv.*
Réponſe aux objections qu'on pourroit faire à ce ſujet, 65
Peinture, quelle étenduë d'eſprit eſt néceſſaire pour exercer cet Art, 2
La Peinture eſt comparable à la Poëſie, 2 & *ſuiv.* 62
Effets que doit produire la Peinture, 2, 3, 156
Qui ſont ceux qui jugent ordinairement de la Peinture, 6 & *ſuiv.*
Comparaiſon de la Peinture à un Cône, 7
La Peinture peut ſe rapporter avec les plus beaux Arts, 8 & *ſuiv.* 135
Rapport de la Peinture à la Muſique, 10, 135 & *ſuiv.*
La Peinture eſt un langage qui doit être entendu de tout le monde, 14
Remarques ſur les différentes manieres de peindre des Anciens, 27 & 28.
La Peinture eſt une imitation de la nature, comment définie, 35, 152
La Grece & d'autres nations ont autrefois élevé la Peinture & la Sculpture au degré ſuprême de la gloire, 49
Merveilleux effets de la Peinture, 55, 134 & *ſuiv.* 187 & 188.
Quelles ſont les trois choſes qui contribuent le plus à la force de la Peinture, 62
Des connoiſſances néceſſaires à la Peinture, & comment doivent être ménagées, 63 & 64
Les tréſors de la Peinture ſont immenſes, 67
Quelle eſt la véritable idée qu'on doit avoir de la Peinture, 94 & *ſuiv.*
Perſpective, ſes regles ſont néceſſaires aux Peintres, 55, 63
Petrone, ſon ſentiment ſur la déclinaiſon de la Peinture, 38 & 39
Peuple, ridicule & incertitude de ſes Jugemens en matiere de Peinture, 11
Effets que produit l'aveuglement & l'ignorance du peuple, 66
Philoſophes Anciens, pourquoy alloient voir les Pantomines, 165
Phyſicien, le grand Peintre doit l'être, & pourquoy, 63
Phyſionomie, combien la connoiſſance de ſes regles eſt utile aux Peintres, 63, 147 & *ſuiv.*
Pindare, comment compare le mérite au liege, 59
Pourquoy loué les Rhodiens, 110
Pietre de Cortone, en quoy ſes ouvrages ſont eſtimez, 81
Pinceau, peu de gens en ont une juſte idée, 34
Le Pinceau eſt l'habitude de la main, & ne s'acquiert que par la pratique, 35 & *ſuiv.*
Qualitez eſſentielles du Pinceau, 44
Les graces doivent être répanduës dans l'execution du Pinceau, 80
Pittoreſque, goût de Peinture, ce que c'eſt, 3, 13, 113
Raphaël s'eſt éloigné du goût Pittoreſque, 72 & 73
Mépriſe qu'on fait ſouvent du goût Pittoreſque, 87
Plafonds, comment doivent être peints, 94
Platon, ſa maniere de peindre un lieu champêtre, 145 & 146
Pline le jeune, ſon ſentiment à l'égard des Anciens & des Modernes, 98
Paſſage de cet Auteur à l'égard de ceux qui voyagent pour voir des choſes inferieures à celles qu'ils ont chez eux, 107 & 108
Plutarque, quel reproche fait à Ariſtophane, 161
Poëſie, ſon rapport avec la Peinture, 1, 2, 62, 94, 188.
Poëtes, combien la lecture des anciens Poëtes eſt utile aux Peintres, 143 & *ſuiv.*
Polignotus peignoit toûjours de grands Sujets, & tendoit à la perfection, 189
Polycrete Sculpteur, combien fut venduë une de ſes Statuës, 109
Portraits, des anciens Peintres, en quoy ſont différens de ceux des Peintres modernes, 129
Praxitele Sculpteur, trait hiſtorique de ſa Statuë de Venus, 109 & 110
Préférence, injuſte, 16 & 17
Prévention, ſes effets dangéreux, 16 101 & *ſuiv.*

Profils d'Architecture, en quoy consiſte leur perfection, 47
Proportion, en quoy conſiſte, 47
Combien la Proportion eſt utile aux Peintres, 48 *& ſuiv.*
Les proportions doivent être régulierement obſervées, 51 *& ſuiv.*
La proportion eſt le fondement de la Peinture & du deſſein, 56
Pouſſin Peintre, remarque ſinguliere de ſa maniere de peindre à celle du Rimbrant, 20
Quel étoit ſon goût de Peinture, 27
En quoy peut être admiré, 28
Fameuſe diſpute de ſes Partiſans avec ceux de Rubens, 87
Deffauts qu'on peut remarquer dans ſes ouvrages, 112
Le Pouſſin eſt un des anciens Peintres qui s'eſt le plus diſtingué dans l'expreſſion des Paſſions, 187
Public eſt toujours le plus fort, & doit être conſulté dans l'eſtime des ouvrages de Peinture, 21

Q

QUALITEZ requiſes à un habile Peintre, 4
Quintilien dit qu'il ſuffit de bien faire pour aller vîte, 39

R

RAPHAEL, ſa ſageſſe à rendre les beautez de la nature, 14
Son Tableau de la Transfiguration, 25 *&* 26
Les diſtinctions que Raphaël a reçuës de pluſieurs Papes, l'ont animés à produire les ouvrages qui le font admirer, 34
Annibal-Carrache diſoit que Raphaël peignoit à étonner, 42
En quoy Raphaël s'eſt infiniment diſtingué, 53, 72
Goût de Raphaël pour les contours & pour les Draperies, 74
Sa maniere gracieuſe de peindre, 77 *& ſuiv.* 99.
Raphaël eſt un des anciens Peintres qui s'eſt le plus diſtingué dans l'expreſſion des Paſſions, 186 *&* 187
Rapport de la Peinture avec les plus beaux Arts, 8 *& ſuiv.* 135
Rhodiens loüés par Pindare, & pourquoy, 110
Rimbrant, pourquoy ſes ouvrages ſont d'une richeſſe infinie, & peuvent égaler ceux du Corrége, 42
Romains, en quoy Supérieurs aux Grecs, 98
Remarque de Caſſiodore ſur le nombre prodigieux des Statuës qui étoient à Rome, 111
Les Romains faiſoient faire des Tableaux pour toucher leurs Juges, 189
Rubens, Remarque ſur ſon goût de deſſiner, 27
Obſervation ſur le prodigieux génie de Rubens, 28
Fameuſe diſpute entre les Partiſans de Rubens & ceux du Pouſſin, 87
Combien Rubens entendoit l'artifice du Clair-obſcur, 126 *&* 127
Eſt un des anciens Peintres qui s'eſt le plus diſtingué dans l'expreſſion des Paſſions, 186 *&* 187

S

SCAVANS ET GENS DE LETTRES, comment jugent des ouvrages de Peinture, 8, 131 *&* 132
Sciences, que le grand Peintre ne doit pas ignorer, 63 *& ſuiv.*
Sculpture, depuis quel tems les ouvrages de Sculpture ſont les plus reſpectables, 97
Ce qui produit l'admiration de l'antique Sculpture, 108 *& ſuiv.*
Effet qu'a produit la conduite admirable des Sculpteurs Grecs, & la haute eſtime que l'on faiſoit de leurs ouvrages, 109 *& ſuiv.*
En quoy les anciens Sculpteurs ſont ou peuvent être plus heureux que les modernes, 130 *& ſuiv.*
Siecles, dans tous les ſiecles, les plus grands hommes ont eſſuyé de triſtes préférences ou d'odieuſes comparaiſons, 17
Le bon ſens & la raiſon, ſont & ont été de tous les ſiecles, 98 *& ſuiv.*
Simétrie, jointe à la proportion, ce qu'elle produit, 51
Sophocles, Poëte tragique, ſon reproche à un autre Poëte, 66

Spectacles, comment leurs connoissances peuvent être utiles aux Peintres, 163
Statuës, combien étoient estimables dans l'Antiquité, 109 *& suiv.*
Le nombre prodigieux des Statuës de Rome égaloit le nombre des Citoyens, selon Cassiodore, 111
Sujets, terme de Peinture; les Peintres les doivent bien choisir, & les bien traiter, 68, 134
Ce qu'il faut éviter dans les sujets qui regardent les Mysteres de la Religion, 68 *& 69*
Comment les différens sujets doivent être traitez, 71 *& suiv.* 134
Ce qu'il faut faire naturellement dans un sujet gracieux, 81
Ce que le Peintre doit faire aprés le choix de son sujet, 134
Superficie, comment se forme, ce quelle comprend, & de combien de sortes sont, 46

T

TABLEAU, sa composition; ses régles & sa conduite sont les mêmes que ceux des piéces de Théâtre, 9
Et des piéces de Musique, 10
En quoy les petits Tableaux des Flamands & des Hollandois ont leurs mérites, & ne sont pas à mépriser, 22
Remarques sur certains Tableaux, 32
Considération sur les motifs qui peuvent étonner les plus habiles Peintres dans la composition d'un Tableau, 60 *& 61*
Comment les circonstances doivent être placées dans un Tableau, 69
La disposition & composition d'un Tableau, 70
Talens naturels sont nécessaires à ceux qui veulent s'engager dans l'Art de Peinture, 1 *& suiv.*
Comment on doit chercher à mettre au jour ses talens, 36
Tête, sa définition par rapport à l'expression des passions, 169 *& suiv.*
Thebains, quelle étoit leur Loy à l'égard des Peintres & des Poëtes, 189
Timidité, pourquoy se trouve souvent dans les plus habiles Peintres, 60
Tintoret Peintre, remarque sur ses ouvrages, sur son goût de couleur & sur la singularité de ses idées, 28
Sentiment du Carache sur les ouvrages du Tintoret, 92
Titien, combien son Coloris est charmant, 14 *&* 15, 84, 87 *& suiv.*
Les honneurs qu'il a reçu de Charlequint & de Philippe II. l'ont porté à se rendre habile dans son Art, 34
Le Carache disoit que le Titien peignoit à charmer, 42
Sentiment de Vazari sur trois Tableaux du Titien, 42 *&* 43
Belle action & réponse du Titien, & les loüanges qu'il mérite, 86
Tons, la Peinture a ses tons comme la Musique, 10, 84, 92
Touché, en matiere de Peinture, doit être varié selon le caractere des objets que l'on veut representer, 41, 123
Tragédie, quel rapport peut avoir avec la Peinture, 2, 168
Trazile, d'Athenes, trait de son histoire, 46
Tristesse, définition de cette passion, 184 *& suiv.*

V

VANDEICK, son Pinceau est d'une beauté singuliere, 42
Combien on doit imiter Vandeick dans sa maniere magnifique de peindre les étoffes, 123
Le Clair-obscur de Vandeick dans les draperies, est tout admirable, 126 *&* 127
Varieté des caracteres & des proportions, sont absolument nécessaires dans la composition d'un Tableau, 53, 64, 99
Ce que la varieté produit dans la composition d'un Tableau, 71, 81
La varieté est néceſſaire dans la Peinture, 112 *& suiv.*
Combien la varieté est nécessaire au vray de la nature, 122
Le Peintre doit varier ses attitudes & ses gestes, 157 *& suiv.*
Vazari, son sentiment en parlant de trois Tableaux du Titien, 42 *&* 43.

Verité, se manifeste tôt ou tard, 21
La verité est souvent la victime de la fortune, 76
De Vmcy (*Leonard*) son goût pour le dessein & pour les contours; 74
Est un des anciens Peintres qui s'est le plus distingué dans l'expression des passions, 186 & 187
Virgile, en quel sens est appellé grand Peintre, 35
Vulcain, remarque sur une Statuë de Vulcain faite par Alcamenes, 118

Z

ZEUXIS Peintre, ses belles paroles à l'égard de ses ouvrages qu'il travailloit beaucoup, 37

Fin de la Table des Matieres.

Errata des fautes échapées dans l'impression.

PAge 10. *ligne* 4, le Ceorgion, *lisez*, le Giorgion.
Corrigez la même faute page 22, *ligne* 16.
Page 25 *ligne* 15, versé, *lisez*, versée.
Page 26 *ligne* 28, errent, *lisez*, ils errent.
Page 28 *ligne* 26, Cantique, *lisez*, l'antique.
Page 84 *ligne* 5, le Gorgion, *lisez*, le Giorgion.
Ibid. *ligne* 12, Les coloris, *lisez*, Le coloris.
Page 90 *ligne* 27, le Gorgion, *lisez*, le Giorgion.
Corrigez la même faute page 94, *ligne* 20.
Page 126 *ligne* 2, es, *lisez*, les.
Page 132 *ligne* 15, émouvent, *lisez*, émeuvent.
Page 152 *ligne* 8, pieté, *lisez*, pitié.
Page 188 *ligne derniere*, de mouvoir, *lisez*, d'émouvoir.

Des Caracteres & de l'Imprimerie de JACQUES COLLOMBAT Imprimeur ordinaire du Roy, &c. 1721.

FECIAL
84-B
170
GETTY CE